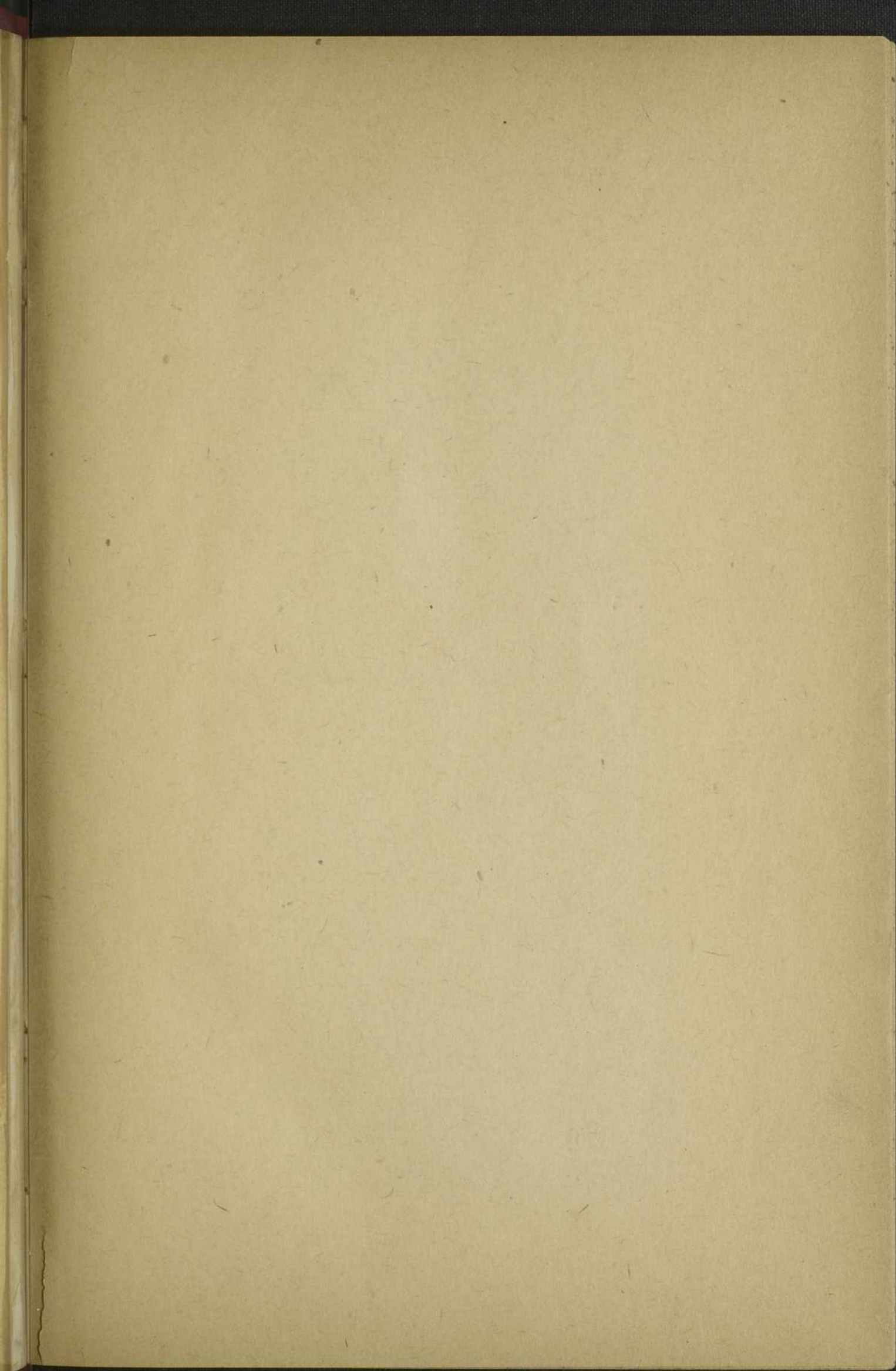
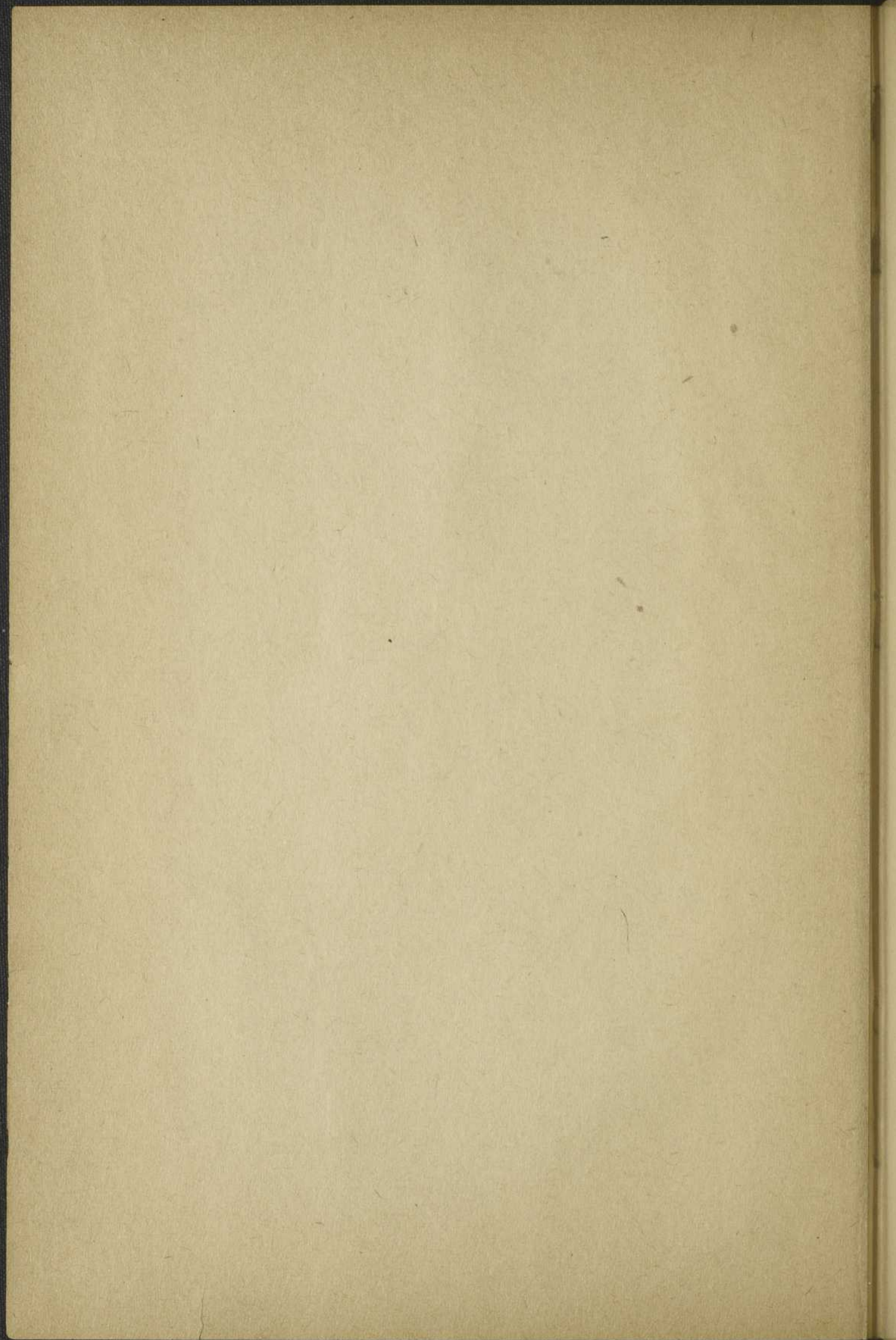


C843.52

D453m

1939





Le Mystère d'un Cloître.

Le volume se trouve chez les principaux Libraires

et à LA TRAPPE DE N.-D. DE MISTASSINI,

VILLAGE DES PÈRES,

LAC SAIN-JEAN, (P. Qué.)

L'unité:.....(0.40¢) — Remise par quantité.



Du même Auteur et aux mêmes adresses:—

2 études romancées sur l'avance des terres neuves:

LE P'TIT GARS DU COLON.....(0.60¢)

UN SILLON DANS LA FORÊT.....(0.75¢)



Une tragédie biblique, en vers :

"JOSEPH, VICTIME ET SAUVEUR".....(0.50¢)

Benoît Desforêts

Le

Mystère

Ca
D-18-1

d'un

Cloître



Nisi granum mortuum...
Si le grain ne meurt...



PS
9507
E428M9

fs

Tous droits réservés, Canada, 1939.

B. Q. R.
NO. 4330



I

Lueur sur l'horizon.



Une vieille paroisse de la Beauce canadienne.

Au chemin de la Grand' Croix, la ferme bien soignée de Michel Glandier.

La maison rouge, sur son léger promontoire, attire le regard et vous invite au repos. Ne semble-t-elle pas chanter, calme et souriante, sous les ormes géants, ce bonheur rural fait d'espace large et libre, de soleil, de paix et de silence ?

Jadis, en ce même lieu, mais de bois et de formes antiques, s'élevait l'habitation de l'aïeul venu de France, Nicolas Glandier, premier du nom. Rude pionnier, se taillant en pleine forêt-vierge son domaine productif ; créant pour sa lignée de cultivateurs épris du sol, un bien fertile et durable, l'intrépide colon vendéen faisait souche d'âmes chrétiennes, nobles et laborieuses. Leurs générations dorment dans cette terre du Canada lointain devenu la patrie.

Michel Glandier et son frère Godefroy, sur la concession voisine, continuent la race de ces braves. Le petit Nicolas, dernier du nom, resté seul en vie des enfants de Michel, forge dans la belle vaillance de ses douze ans, le nouvel anneau de la chaîne glorieuse.

Qu'il y songe beaucoup, le cher adolescent, n'en croyez rien.

Seulement, dans ses veines circule un sang généreux ; dans son coeur palpite le saint désir d'un idéal ; au front pur, sous la mèche retombante qu'une main nerveuse rejette, une pensée parle d'héroïsme. Quand on descend de ceux qui combattirent à Carillon et à

Sainte-Foy, pour Dieu et pour le roi, il se peut magnifiquement qu'on veuille s'immoler à toute grande cause.

Ces aspirations imprécises, réitérées, sont une voix. Que d'âmes jeunes l'entendent sans réfléchir, ou restent sourdes. Le petit Nicolas écoutait longuement, comprenait, cherchait, ne voyait pas l'entrée mystérieuse du sentier.

Or, cette claire matinée de printemps, il est revenu, sa besogne coutumière achevée, dans la chambre familiale ; il s'est assis près de la table ; et, par la fenêtre ouverte, il regarde, au loin, tout l'horizon lumineux, le bois, les champs, l'infini tapis vert surgi par miracle, en quelques jours, de la terre dégelée. Oh ce vert délicieux, reposant l'oeil, après l'éclat trop vif des neiges blanches ! Tout n'est que verdure courant sur le sol, au creux des coulées, aux flancs des collines ; partout l'herbe joyeuse dresse de si bas, sous l'azur très haut, ses brins naïfs, ingénus, pliant gentiment au moindre souffle, et, ne vous y trompez pas, qui sont de méchants diabolins se chamailant pour la place.

Le garçonnet voit tout cela... et rien de tout cela : il rêve. Il se l'avoue : « Rêveur, rêveur, Colas ! et le gai soleil remplit la campagne ; tiens, cette petite mésange qui voltige et gazouille dans notre vieux bureau ! des parfums de bourgeons éclos m'arrivent. C'est fête dans la nature. Et je rêve, je suis triste. »

Il veut secouer la torpeur qui l'écrase. On dirait l'heure pesante du soir abattue, là, dans la matinée riieuse et folâtre, sur ses épaules jeunes. N'est-ce pas plutôt son coeur, son âme, cet autre « moi » caché en nous, qui songe, qui s'inquiète et qui souffre ?

Que diront les feuilletes neuves ? La joie de vivre... et le néant de ce qui ne demeure qu'une saison. Que fredonnent les frais gazons ? L'allégresse, l'envol des sèves dans le rayon caressant... et l'envie, la poussée rivale des racines, dans l'ombre, pour le suc... l'égoïsme : le grand mal de l'humanité.

Diversions. Trois autos dévalent de la côte, se pourchassent en course folle, cornant, soulevant le sable gris.

L'enfant revient à ses réflexions : « Leurs plaisirs volages valent-ils ma solitude ? Non, mon Dieu, je le sens : mon coeur est fait pour d'autres joies : pour vous seul qui l'avez créé. Et d'écouter votre voix, cet appel que parfois j'étouffe — et comme alors j'éprouve

une peine secrète : celle d'aujourd'hui, — mais qui parle en ce moment, je l'entends si bien ! voilà qui rend heureuse mon âme attirée par votre amour.

L'appel divin ! Ce jour béni : je m'en souviens. »

Il se lève, se dirige vers l'étagère démodée, prend un volume, jadis rouge écarlate, maintenant fané, taché par tous les doigts besogneux. Et quand l'enfant le tient dans ses mains, il retrouve un ami : « C'est toi, cher vieux livre, pauvre *Vie des Saints*, que la poussière recouvre, (il souffle sur la tranche dorée qui n'a plus de brillant), c'est toi qui me donnes le bon conseil... Cherchons la page. »

Il dépose le livre ouvert sur la table devant laquelle il reste debout ; il tourne les feuillets et cueille des pensées pieuses entre les pages qui se lèvent et qui retombent. « Ah ! que n'ont-ils pas fait, les Bienheureux, pour leur beau ciel ! Et moi, quel est mon courage ? 15 janvier, voici la page : cette gravure, le bon ermite, cher vieux saint Paul ! » Dans un élan charmant, Nicolas baise le livre. « C'est lui qui m'a dit le mot mystérieux : viens au désert ! »

Il contemple l'image ; il lui sourit ; il répète d'enthousiasme, à voix presque haute : « le bon cher vieux ! le bon cher vieux ! »

* * *

Et par la porte du fond vient d'entrer sans bruit, familièrement, un sympathique vieillard : le berger des Glandier. Il est manchot ; mais l'autre bras a concentré double vigueur ; avez-vous observé comme il a figé droit contre la muraille son lourd bâton ? Il porte suspendu au cou et retombant sur la poitrine, un long rosaire : les *ave* répétés charment et sanctifient les heures monotones.

Derrière l'enfant qui n'a rien vu, rien entendu, il s'avance. Il boite légèrement : boiteux, manchot, rhumatisant : quelle misère nous tombe jamais seule ? L'esprit reste jeune ; la voix rieuse vient surprendre Nicolas :

—Grand merci pour la bienvenue.

L'enfant se retourne vivement :

—Ah ! c'est vous, père Remi... vous m'avez fait peur !

—L'bon vieux, j'suppose, c'est moi ?

Nicolas s'en amuse :

—Oui... non... Asseyez-vous, l'père.

Il lui avance une chaise; le pauvre homme s'y laisse choir, visiblement content.

—Pourquoi tu dis « non » ?

—C'est qu'il y en a un autre... d'abord bien plus vieux...

—Et meilleur itou, peut-être ben... dis-le, mon p'tit garçon.

—Bien... oui...

L'enfant hésite; il regarde son livre... il trouve la réponse; et présentant au vieillard le volume ouvert :

—Oh ! vous êtes bons tous les deux !... Voyez : le connaissez-vous, père Remi, Saint Paul ?

Le berger, souriant tristement, se frotte les yeux de son unique main :

—Ben, tu sais, Nicolas, pour lire, à mon âge... quand j'l'ai point appris jamais !...

—Mais l'image ?...

Et le vieillard, comique et sérieux, faisant effort :

—C'est pas guère mieux !

* * *

Des cris, sur la route : les enfants tapageurs, en chasse d'aventures.

Il y a ce long Florimond, bientôt seize ans, et qui flâne, qui s'amuse; tête folle, un peu; coeur généreux : ce qui le sauvera; il y a ce vilain Aubert, quatorze ans, mauvaise tête, sans doute aussi mauvais coeur : il finira mal si personne n'en prend pitié. Deux noms qu'il faut retenir : Aubert et Florimond.

Soudain s'ouvre la porte, l'autre, celle du perron. Deux petits, sur le seuil; deux voix de cristal :

—On les a, nos fleurs !

—Nos fleurs !

Ils marchent vers Nicolas, donnent un sourire au vieillard; ils tiennent à bout le bras, chacun, volumineuse, éblouissante, fleurant bon les bois nouveaux et le printemps, une touffe de lys sauvages.

—Regarde voir, Colas, si c'est beau ! chante Raoul.

—Et sens l'odeur, gazouille Jean-Baptiste.

Ils mettent sous le nez, dans les yeux, en plein visage de Nicolas, leurs deux gerbes énormes, à la fois, deux petits frères inséparables : Raoul et Jean-Baptiste Ducoteau.

Onze et dix ans ; figures ouvertes ; des yeux calmes et profonds qui doivent fixer souvent le crucifix et la Madone.

—On ramassait nos fleurs.

—C'est pour la Sainte Vierge.

—Pour son mois de mai.

—Puis quand on les a entendus s'en venir, sur la route, on s'est sauvés chez toi, Colas.

—Eux autres, ils se chicanent tout le temps.

Le vieux Remi prononce *ex cathedra* :

—Vous avez bien fait de vous en venir, mes p'tits enfants.

Raoul est distrait par le livre ouvert :

—Oh quelle belle image ! Viens voir, Baptiste.

Et celui-ci interroge Nicolas :

—On peut toujours bien ?

—Oui, regarde : raconte au père Remi.

Petit Baptiste a lâché sa gerbe ; il se cale sur la chaise ; il examine la gravure :

—D'abord, il y a une chambre toute en grosses pierres pas taillées.

—Une grotte dans le rocher, souffle Nicolas.

—Puis on dirait qu'on voit plus rien que le ciel, quand on est dedans.

Et le vieillard, penché vers l'enfant :

—Le ciel ? rien que le ciel ? Là, mes p'tits amis, je commence à croire que ça serait mon histoire quasiment. Moi itou je connais dans la montagne une place ouverte dans les crans. Et rien, en face puis au-dessus, que le ciel tout bleu. Ah, je vous dis, je l'aime, cette place !

Que peut faire au petit Baptiste, en verve de description !
... Puis' on voit un arbre... puis une source...

—Et qui encore, devant la cabane de roche ? demande Nicolas en souriant.

—Dis pas, Colas, je gardais le plus beau pour finir.

—Quoi donc ? insiste Remi.

—Un vieux!... le petit Baptiste s'anime. Un beau vieux... avec une barbe longue, longue, c'est effrayant! j'ai jamais vu ! Et son visage, c'est comme s'il brillait. Puis il est habillé avec des larges feuilles tout cousues ensemble.

—C'est Saint Paul, observe Nicolas, un ermite.

—Qui c'est ça, un ermite? fait l'enfant.

—Un ami du bon Dieu, qui vit tout seul, qui se prive, qui prie tout le temps.

Petit Baptiste écoute, rêveur :

—J'aimerais ça, moi, vivre de même.

Il considère mieux le saint ermite et murmure, mystérieux :

—Peut-être bien, alors, qu'il verrait le bon Dieu.

Ne voilà-t-il pas que le berger sent deux larmes lui glisser sur les joues rugueuses, ces vieilles joues brûlées et plissées par le soleil et par le vent; il veut les essuyer, les cacher, du revers de la main. Trop tard : les yeux jeunes et vifs les ont vues.

—Vous pleurez, père Remi ?

—Laissez donc, mes enfants : ce bon vieux, je l'aime.

—Pourquoi vous l'aimez, père Remi ?

—Bien, riez pas de moi... je vas vous dire : ça fait beaucoup d'années que je traîne après moi ; je suis tout seul...

—On vous voit jamais rien qu'avec votre gros chien.

Le vieillard sourit :

—Mon « Custos » ? c'est un bon compagnon ! Puis je suis pauvre : je garde des animaux qui sont pas à moi... je suis heureux quand même : j'ai mon rosaire, je prie, je marche vers le ciel : je ressemble à votre vieux saint : c'est la raison pourquoi je l'aime.

Raoul, sceptique :

—Jamais une distraction.

—Jamais un plaisir, fait avec pitié Jean-Baptiste.

—Oh, mes enfants, dites donc pas ! j'ai bien toutes les vraies joies : la conscience tranquille, avec la foi, et l'espérance, et la charité du bon Dieu. Puis la belle grande nature autour de moi, un beau livre, quasiment, que je sais lire : c'est les bois, les prairies, notre rivière, et le chant des petits oiseaux ; et le vent qui chante, lui itou ; puis, à chaque soir, la première étoile que je guette, et que je la vois qui s'allume après le soleil qui va s'éteindre.

Nicolas l'interrompt :

—Tout ça, père Remi, c'est aussi mon bonheur.

Raoul en est surpris :

—Tu n'aimes pas mieux nos jeux : sauter, rouler, tomber dans le sable des côtes ?

Quelle joie, celle-là ! Baptiste en devient lumineux. Il quitte le vieil ermite et son rocher désert :

—Colas, sauter dans le foin, sais bien : dans le gros tas.

—Bien oui, c'est du plaisir, leur répond Nicolas. Mais pour moi, je voudrais...

Le sait-il bien lui-même ? Le berger le lui demande :

—Quoi c'est que tu voudrais, mon p'tit Nicolas ?

Un coup discret ; la porte s'ouvre :

—Entre, Fridolin.

Un jeune garçon, les yeux rouges d'avoir pleuré.

Nicolas le questionne amicalement :

—On t'a causé de la peine ? Ah je devine : peut-être ta maman plus malade ?

—Eh oui!... je venais demander de prier.

Il sort rapidement, en versant de chaudes larmes.

Devant la fenêtre, sous la lumière de mai, toute d'allégresse, Fridolin passe, tête penchée.

—Mes enfants, déclare lentement le vieux gardien, le bonheur, ici-bas, voyez-vous, c'est pas solide. Ce petit, s'il perd sa mère, le voilà qu'il reste orphelin, et sans frère ni soeur... à peine s'il a connu son papa. Vous voyez : attachez-vous au bon Dieu, rien qu'au bon Dieu... lui, on le perd pas.

Les trois enfants sont tout sérieux.

Raoul exprime une pensée plus grave que son âge :

—Je comprends ça, père Remi.

Le petit Jean-Baptiste articule posément, comme un sage d'autan :

—Ça me le dit aussi : on est pas tout le temps heureux.

Pour Nicolas, sa réflexion mystique n'a plus rien de surprenant :

—Souffrir en aimant le bon Dieu : j'y pense très souvent.

Et comme si tous les quatre y songeaient profondément, là, dans la salle basse, toute éclairée, toute embaumée d'effluves printaniers, le silence fait la garde ; les esprits se recueillent.

Soudain Raoul, le philosophe et l'ascète, pose une question :

—Sais pas si on trouverait une place pour vivre rien qu'avec le bon Dieu ?

Le vieillard tressaille :

—J'en ai une, moi, dans ma roche creuse, pareille à ton livre, Nicolas. Et tout près, un érable, le plus beau qu'on voit jusqu'au loin. Et l'eau d'un petit ruisseau... J'y vas tant que je peux. Je mange mon pain ; je bois dans ma tasse en écorce... puis je regarde le ciel, comme qui dirait que j'avise le bon Dieu. Je suis heureux, je puis mourir content.

Petit Baptiste désire tout savoir :

—Père Remi, quand vous pleuriez, là, de suite ?

—Bien, je pleurais, mon p'tit gars, faut s'entendre là-dessus. Vous savez, les enfants, notre coeur, il est rempli, des fois, de peine, ou bien non de bonheur. C'est notre destinée, sur cette terre. Et quand il est trop plein, nos yeux le soulagent.

Là, je revoyais ma vie, quand tu disais l'image, petit Baptiste. S'il a aimé le bon Dieu, l'ermite du désert ! je sentais la même chose pour moi : j'aime le bon Dieu, certain ; puis lui, il m'aime pareil. On est rien pourtant qu'un pauvre homme ! rien qu'un seul bras : je suis manchot ; j'ai plus des jambes bien solides ; puis des yeux qui voient plus beaucoup clair. J'ai pas d'instruction, pour dire. C'est pas une merveille, l'père Remi ! Mais là, par exemple, mes enfants, dans ma vieille poitrine j'ai du coeur : je l'ai donné au bon Dieu, sans calcul ; j'ai jamais aimé rien que lui. Bien, alors, quoi c'est qu'ils ont fait, les saints et toutes les saintes de ton livre rouge, Colas ? Ils ont aimé le bon Dieu, puis ils sont au ciel. C'est une affaire bien simple : j'y vas, au ciel, moi itou. S'il y a une chose pour remplir notre coeur, c'est-il pas cette pensée-là ? Et quand le coeur est plein, oui, mes p'tits enfants, des fois, sur cette terre on peut pleurer de joie.

Six beaux yeux limpides contemplent le cher vieux.

Nicolas, Raoul et Jean-Baptiste vont-ils aussi pleurer, puisque de sentir que Dieu les aime, cette joie du coeur ils l'ont également ?

Nicolas voudrait être seul, pour pleurer ; mais il n'est pas seul. Et pour arrêter ces larmes qu'il sent venir, il parle, il raconte :

—Père Remi, Saint Paul, c'est la même vie : à quinze ans il devient orphelin ; il se retire au désert ; il y reste à prier jusqu'à... jusqu'à... son âge ? (il cherche dans le texte) ici : quatre-vingt dix ans. Alors il mourut ; on vit son âme voler au paradis.

—Que c'est donc beau ! balbutie Jean-Baptiste : j'ai une grosse envie de faire comme lui.

—Comme lui ? Vas-y, mon p'tit !... le vieux berger se moque un peu.

Et ton papa ? Et ta maman ?

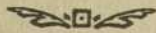
Très convaincu, l'enfant répond :

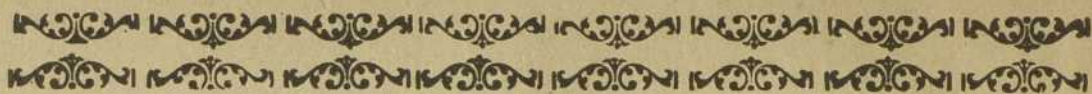
—Si on les quittait de leur vivant, ça serait un plus beau sacrifice.

—Ecoutez, mes p'tits amis, conclut le sage vieillard, faut chasser de pareilles idées. Habiter seul, toute l'année, puis toute sa vie, dans la montagne et sur nos rochers ! puis les hivers de neige et de glace ? Là, p'tit Baptiste, dis-moi donc un peu comment c'est que tu ferais ? dis-moi le.

Et Baptiste, désappointé :

—C'est pourtant bien vrai. Puis, alors, où c'est qu'on peut aller ?





Toute la lumière.



—Bonjour ! Bonjour !

Un beau jeune homme. Vingt ans ? vingt et un ? Jovial, figure énergique, intelligente ; santé merveilleuse ; taille superbe... Ah ! quel type parfait du cher "habitant" du pays de Québec ! Je vous défie de trouver plus sympathique, plus digne de votre amitié, que celui qui nous arrive, là, farceur, en coup de vent.

—Tiens donc, Luc Savigny, je te croyais parti au loin, sur ta terre neuve.

—On y va, on y va, l'père Remi, on y va, craignez point ! Je finis les semences de papa, et d'un bond, vlan ! je remonte chez nous ; vers le nord, vous comprenez, on peut semer plus tard.

—Est-ce beau, chez toi, sur ton lot, demande Nicolas.

—Si c'est beau ? Tais-toi donc, Nicolas ! J'en rêve, la nuit ; j'y songe toute la sainte journée. Figurez-vous, les amis : des chutes, des rapides, qui vont leur train : deux grosses rivières se rejoignent, dans une course folle. Boum ! En ce mois de mai, fondues toutes neiges des forêts profondes, ça vous tombe, l'eau vertigineuse, d'une roche sur l'autre ; des houles, de l'écume, des roulements. Ensuite des sapins, des épinettes, sans fin ; dans le vert sombre, le blanc des bouleaux. Et par-dessus, quoi ! le grand firmament tout bleu... des jours et des jours sans nuages... ou, s'il y en a, on ne les voit pas !

Souriant, Nicolas, jette un doute absurde :

—Alors, tu l'aimes, ce pays ?

Voyez : Luc trouve la demande tout à fait de bon sens ; grave, sa voix légèrement tremblante, comme sont nos voix humaines disant un grand amour, il répond du fond du cœur :

—Je l'aime, oui, je l'aime. C'est bien simple, j'y travaille avec goût.

—Et ton lot, ça marche ? interroge le vieux.

—J'ai huit arpents d'abatis prêts pour la semence, père Remi ; et notre maison debout. Encore un hiver... Bûcher à deux bras : je m'établis. Douze mois, à partir de ce temps-ci.

Douze mois sont vite passés ; le vieux berger parle d'expérience : « La vie : c'est court, c'est court, mes amis ; on ouvre les yeux, on les referme... fini ! Un rêve, un tout p'tit rêve. »

—C'est de la bien employer, sa journée, glisse très gentiment le beau jeune homme. Je vous assure : faire de la terre neuve, semer son blé, se créer une propriété, être son maître sur sa propre ferme, son temps n'est pas gaspillé.

—Toi, t'es un bon garçon, Savigny : Dieu te bénira.

—Pour le premier, père Remi, je dis pas non : un bon garçon, je tâche de l'être ; et pour le second, que Dieu me bénira, j'y compte, j'y compte ; sans cela c'est pas mal peine perdue, nos sueurs et nos projets. Bon, vous autres, les petites jeunesses : n'en prenez-vous pas un lot, chacun ?

—Tais-toi, Luc, gazouille Jean-Baptiste ; on n'est pas capable : rien que dix ans !

Raoul, qui en a onze, parle comme un homme : il s'informe, désire des renseignements :

—D'abord, s'il y a du monde, par là-bas ?

—Du monde ? Beau dommage ! des colons, comme moi, et puis les Pères.

Nicolas sursaute :

—Les Pères ? Quels Pères ?

—Tiens donc : les Pères du Monastère !

Il trouve la question niaise ; il se tâte l'habit, en retire un carnet.

—Figurez-vous ! je l'avais en poche... tout un Monastère !

Il rit, présente l'album à Nicolas près de qui se tassent Raoul et Baptiste. Et les enfants, les voilà muets, en contemplation, dès la première gravure : « *Le Monastère.* »

Enfin, Nicolas murmure :

—C'est beau !

Raoul :

—Je vous dis que c'est beau !

Jean-Baptiste, toute son âme sur ses lèvres roses :

—Oh, oui !

Ils ne songent même pas à tourner le feuillet. Cette première vue de la grande maison religieuse, avec sa brique élancée et ses pierres de taille, son clocher sur colonnettes, ses deux cloches très visibles, sa blanche statue de la Vierge, et tout le mystère qui se devine derrière la façade austère et souriante : il leur suffit ; leur rêve se précise ; leur idéal est visible, tangible, concrétisé dans ce cher Monastère de Notre-Dame de Mistassini.

Un mot les brûle, qui va jaillir : une étincelle de vie. Peut-être n'osent-ils encore ? Oh qu'ils voudraient tout savoir !

Le brave Remi avance admirablement leur jeu ; mais il ne s'en doute pas :

—Que font-ils, les Pères ?

Oui, oui, voilà ce qu'il fallait demander, bon vieux berger ! Ah, qu'ils écoutent la réponse de Luc ! Qu'ils boivent la rosée des paroles ! Quelle sève mystique va germer ?

—Ce qu'ils font ? Ils prient dans leur chapelle, de longues prières chantées, même la nuit ; ils travaillent sur leurs terres : ils en ont grand ! ils ne parlent jamais : ils font pénitence.

Brusquement, Nicolas ferme l'album :

—C'est là que je vais.

Raoul et Baptiste regardent leur compagnon : « Qu'il est heureux, semblent-ils dire : se décider là, tout d'un coup. » Va-t-il partir tout seul ?

Remi jette un froid :

—Pauvre enfant, t'es bien trop jeune. Je m'imagine, Savigny, tu dis pas la moitié : ils doivent jeûner, ces bons Pères... un tas de choses dures. Ecoute, Nicolas : laisse-toi grandir.

—Mais vous, père Remi, n'auriez-vous pas aimé ça, même tout jeune : la prière, le beau travail des champs ?

—Oh ! oui, Nicolas, mon enfant... Si j'avais su !

Luc prend le livret des mains de Nicolas, tourne quelques pages, le lui rend :

—Pourquoi ne voulez-vous pas tout voir ?

Il n'a pas fini, qu'une seule exclamation part des trois petites bouches : « Oh ! »

Jean-Baptiste rit, frappe des mains, s'enthousiasme :

—C'est-il fin ! c'est-il fin !

Nicolas, radieux, lisant l'inscription :

« *Le Juvénat. Les Juvénistes.* »

Et les trois visages, penchés sur la photogravure, en reçoivent une clarté ravissante.

Raoul s'écrie :

—Des petits garçons comme nous autres !

Nicolas triomphe :

—Ah ! père Remi, je suis trop jeune ? Vous voyez bien que non : ils y sont, eux tous.

Luc, le farceur, prépare une surprise ; d'un ton presque indifférent :

—A votre place, je tournerais une feuille encore.

Nicolas se dépêche. Tableau. Silence. Emotion.

Raoul, il est toujours le premier à se retrouver :

—Misère ! C'est pas croyable !

Petit Baptiste suit son frère :

—C'est-il donc beau un peu !

Et Nicolas, troublé, pâle, sans un mot, contemple.

Remi trouve que c'est trop long :

—Bien, Nicolas, donc, tu dis plus rien ?

Luc remarque :

—Il est tout blanc de saisissement.

Et petit Baptiste, levant ses beaux yeux :

—Nicolas, tu vas pleurer ?

Lui de balbutier :

—Oh, je ne sais pas ce que j'ai ; mais je vais chez les Pères : c'est décidé. On dirait, regardez : ils nous appellent.

Baptiste, le cher enfant, sourit au groupe sur cette page d'album ; sourit à Nicolas ; sourit à son bon Ange, à Jésus, à Marie qu'il ne voit pas, mais qui lui soufflent à l'oreille du coeur la parole sublime :

—Tu sais ? j'y vas aussi, moi.

Raoul est rêveur :

—J'ai bien envie.

Le pâtre s'impatiente :

—Vous expliquez toujours pas ce que vous voyez.

Petit Baptiste porte le carnet au vieillard :

—Regardez aussi, père Remi.

Le pauvre homme repousse doucement l'enfant :

—Oui, regarde ! puis, mes yeux de taupe ? Luc, toi ?

—Bien, père Remi, simplement les petits garçons de l'autre vue, habillés comme les Pères, comme les Frères.

Nicolas, reprenant le carnet, lit très lentement :

« *Les Juvénistes, en habits de choeur.* »

—Tout en blanc, explique Raoul.

—Ou bien non tout en brun, ajoute Baptiste.

Il interroge son grand frère :

—Quoi c'est que tu aimes mieux, toi : du blanc ou du brun ?

—Le brun, certain, affirme Raoul, sans hésiter.

Petit Baptiste voudrait du blanc. Mais si Raoul...

—Ils mettent ça, poursuit Luc, quand ils vont à la grande prière des Religieux. Plus tard ils le portent toute leur vie.

Le vieux branle sa vieille tête :

—Mes enfants, mes p'tits enfants : toute la vie ! pensez donc si c'est bien sérieux.

Savigny coupe la réflexion :

—A propos, Nicolas, ton père ?

—Il sème, au Trait-Carré.

—Sa nouvelle avoine ?

—Oui, je crois.

—Bon ! je voulais savoir s'il la trouve belle ; je m'y rends.

Eh ! l'père Remi, de même on fait un bout de chemin ensemble ?

—C'est pas de refus, mon jeune homme.

Ils vont sortir ; Luc se ravise :

—Nicolas, mon petit carnet, donne.

—Oh veux-tu, Savigny? je le montre à papa; je te le rendrai. Quand remontes-tu ?

—Oui, calculons. Aujourd'hui lundi... j'achève demain soir les derniers arpents, si pas de malchance. Mercredi, jeudi, bon, disons: jeudi. Décide-toi, si tu pars avec moi.

—Jeudi ? Luc, sois gentil: j'écris aux Pères, de suite. Attends la réponse.

—Attendre, attendre! tu sais, Nicolas, mes semences, là-bas. Dis-leur, aux Pères, de se hâter.

—Oui, tu vas retarder, n'est-ce pas ?

—Bien, bien: parle moins; écris ta lettre. Et là, sauvons-nous, père Remi.

* * *

Le petit Baptiste, mystérieux, s'approche de Nicolas:

—On va parler à nos parents: je monte avec toi.

Raoul se décide tout à coup:

—J'y vas, tiens, moi aussi.

Ce sont trois enfants qui règlent la chose la plus grave qui soit au monde: l'avenir. Trois petits chrétiens qu'une grande grâce éclaire, venue d'en-haut, pour la paix sur cette terre, et le bonheur du ciel.

Raoul et Jean-Baptiste s'en vont à l'autel de la Vierge déposer leur offrande. Notre-Dame sourit aux premières corolles du printemps. Et la blancheur des petites âmes lui plaît davantage. Elle entend l'innocente prière: "Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous..."

* * *

Nicolas reste seul dans cette chambre intime où sont de vieux souvenirs.

Il y a le bahut de chêne, relique des ancêtres; sur les rayons massifs, quelques bouquins, de ceux qu'on lisait autrefois: un évangélaire, une "Vie des Saints". Vous le voyez, le cher volume, ouvert sur la table, à la page d'où vint la parole mystérieuse: une lueur sur l'horizon pour l'âme attentive.

Il y a contre la muraille blanche le grand christ, portant son rameau bénit, et de chaque côté, une statue de Notre-Dame et du Sacré-Coeur. Ça et là, des photographies, quelques-unes jaunies par le temps. Il y a encore, sur une tablette, deux gros géraniums largement fleuris — petit Colas en est fier : c'est de sa culture —, et, suspendue, un peu haut, à la poutre épaisse du plafond, mais dans la vive lumière d'un châssis clair, une cage où sautille un serin. Sa roulade était la seule note joyeuse d'intérieur.

* * *

Depuis cinq longues années, la maison demeurait silencieuse. Depuis le jour désastreux où Monique Glandier, l'épouse de Michel, recevait le coup fatal ; où leur petit Fernand s'envolait vers les cieux.

Une matinée comme celle d'aujourd'hui, toute de lumière chaude et de gaieté rajeunie. L'enfant jouait dehors, en vue de sa mère, restée dans cette même salle. Soudain, furieux, s'élançant de l'étable, on ne sut jamais ni pourquoi ni comment, le taureau, tête basse, fonça sur le pauvret rencontré dans sa course rageuse. Un cri de la mère qui tombait sans connaissance, et mourait de saisissement et de douleur. Deux cadavres. Toute joie bannie de la triste maison.

La femme n'était pas robuste beaucoup ; déjà la mort de sa petite Marguerite, emportée par la méningite, avait brisé son cœur. Ce nouveau choc tuait sa frêle existence.

Nicolas ne vit plus souvent sourire son malheureux père. Lui-même, dans ces deuils répétés, sentit son âme devenir grave, s'orienter par l'invisible sentier, vers le ciel, la vraie patrie de nos amours. Là-haut, deux anges très aimés : sa petite soeur et son jeune frère, priaient pour lui ; sans doute aussi revenaient-ils voltiger, dans ses allées et venues, pour le préserver des pierres du terrestre chemin. Là-haut, surtout, sa maman le bénissait, l'attirait, lui parlait, sans bruit, du bonheur d'aimer Dieu.

Oh, sa petite maman ! qu'il l'avait chérie, de trop courtes années ! Puis, elle partie, la Sainte Vierge devenait sa mère plus souvent invoquée.

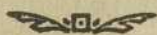
Devant son image il s'est agenouillé, seul, dans la chambre familiale où son avenir vient clairement de se dévoiler. Grâce du pa-

radis ; sourire de ses deux mamans qui veillent sur leur petit Nicolas. Il sera moine, peut-être prêtre, certainement un élu de ce bienheureux paradis, l'ami du Cœur du bon Jésus.

Il égrène, un peu distrait, le chapelet, souvenir de sa mère : ces grains fermes, solidement enchaînés, qui sont le vrai rosaire des mères chrétiennes, celui que sa pieuse maman disait chaque jour.

Qu'elle est heureuse, sa maman, de savoir qu'il va partir « chez les Pères » à l'abri du monde devenu si méchant. Qu'elle eût dit « oui, oui » malgré ses larmes de la séparation, sa chère maman, de son vivant : « oui, va, va, mon fils aimé, si Dieu t'appelle. »

Et toutes ces pensées se croisent avec les *ave*, s'enchevêtrent, et pourtant font une prière très agréable à Notre-Dame : tout est amour dans ce jeune cœur !





III

Et le sentier s'ouvre.



Nicolas tressaille : des pas dans la cuisine. Déjà son père ?
Voici qu'il entre ; l'enfant se relève, ne peut dissimuler son émotion :

— Papa, Luc s'en est venu.

— On s'est rencontrés, oui. Mais toi, mon p'tit garçon, es-tu malade ? ta figure...

— Tenez, papa, j'aime mieux tout vous dire.

Le père s'est assis, inquiet soudain. Quel malheur nouveau ?

— Je veux aller chez les Pères... pour toujours, papa.

— Chez les Pères ? et pour toujours, mon petit enfant ? Quels Pères ? Et pourquoi ?

Nicolas s'enhardit, plaide sa cause ; il tend le carnet :

— Regardez, papa.

Silencieux, Michel Glandier feuillette sans grande attention : les photogravures l'occupent moins que la perspective douloureuse du sacrifice.

L'enfant, d'une voix caressante :

— C'est beau, dites, n'est-ce pas ?

Le père saisit l'écho d'une âme toute prise ; il rend l'album.

— Et tu veux partir là-bas ? C'est une idée qui vient... c'est une idée qui part.

— Oh, non, non, papa !

—Et c'est venu tout d'un coup, de voir quelques photographies ? petite cervelle ! Une imagination !

Il veut sourire.

Nicolas devient très grave :

—J'y songe depuis cinq ou six ans... peut-être avant. Mais je me rappelle ce jour. C'était au printemps : la vie recommençait. J'éprouvais en moi quelque chose de nouveau : comme un grand désir... et je ne savais pas de quoi.

Rentré dans cette chambre, ici, j'ai trouvé sur la table le vieux livre de grand'maman, sa "Vie des Saints" ; je l'ai ouvert, des deux mains, sans chercher, et longtemps, bien longtemps j'ai regardé la gravure qui s'est présentée : l'ermite Saint Paul. Il me disait : « Viens au désert. » La nuit d'après, l'image m'est revenue en rêve. Mais l'ermite avait changé : c'était moi.

—Et d'un rêve tu vas conclure ?

—Un rêve : c'est parfois le signe du bon Dieu.

—Et c'est tout ?

—Oh, non, papa ! Jésus m'a parlé... ma première communion, un si beau jour ! Vous vous en souvenez, papa, de votre petit Nicolas ? Quand vous m'avez embrassé, vous pleuriez. Eh bien ! au fond de mon cœur j'ai entendu une parole : « Mon enfant, sois à moi. » Et j'ai répondu : « Oui, mon bon Jésus. » Papa, je pouvais bien le dire à Jésus, n'est-ce pas ?

—Pauvre enfant ! Mais ce Monastère... si loin ! J'ai peur, en te laissant partir...

—Papa, ce n'est pas un caprice. J'étais bien résolu d'aller où le bon Dieu voudrait. Mais où ? Maintenant, il vient de me montrer la place. Je sens que mon bonheur ne sera que là-bas. Vous ne le croyez pas aussi, papa ?

—Et ton père : le quitter pour toujours, tu n'en souffres pas ?

Nicolas, très affectueux, s'est rapproché de son père ; une douleur vibre dans sa voix :

—J'en souffre, oui, papa ; j'en souffre beaucoup. Et si c'était pas pour Jésus, je resterais. Je vous aime trop, papa ; j'aime notre vieille maison, nos champs, l'église, le cimetière où sont maman, et mon petit frère, et ma petite sœur...

Des larmes trahissent toute la souffrance de son cœur. L'enfant est accablé. Son père ne l'est pas moins :

—Tu veux tout sacrifier pour ta vocation ? Ta bonne mère nous a quittés pour le ciel. Tu veux partir pour... si loin ! toi, mon fils unique !

Nicolas murmure :

—Pour le bon Dieu.

Père et fils se taisent. Nicolas essuie ses larmes ; il joint les mains ; il prie ; il attend la réponse.

Michel Glandier, un coude sur la table, le front dans la main, répète à mi-voix le mot de l'enfant : « Pour le bon Dieu ! pour le bon Dieu ! Ah, qu'il ait pitié de moi ! »

Relevant la tête, fixant son jeune fils avec une indicible émotion :

—Cher enfant, va donc... si c'est sa volonté sainte. Et prie pour ton malheureux père.

Sa tête retombe.

Nicolas, tout près de son papa tant aimé, le console :

—Oh, oui, oui, papa, mon cher papa, je prierai, de tout mon cœur.

* * *

Le petit serin jaune, en sa cellule égayée de soleil, se prit à lancer d'infinis arpèges. Le vent du large entrain par la fenêtre, ouverte sur le midi : bouffées chaudes, déjà, dans cette matinée radieuse, apportant l'arome printanier des sèves rajeunies, et les notes vives des premiers oiseaux revenus. Ce fut une douceur pour leurs deux âmes.

* * *

Une bénédiction meilleure leur arrivait. Glandier se leva : il venait d'entrevoir la silhouette du curé ; celui-ci passa dans le rayon de la fenêtre, sous les longues branches pendantes des ormes. Il frappa deux coups. Le fermier l'accueillit avec empressement :

—Monsieur le curé, soyez le bienvenu ; prenez la peine de vous asseoir.

Nicolas prévint son père, avança une chaise au prêtre ; celui-ci resta debout :

—Merci bien, Monsieur Glandier; merci, Nicolas: je voulais uniquement vous informer que la maman du petit Fridolin vient de mourir. Elle était un peu votre parente, je crois ?

—Oui, du côté de ma défunte femme. C'est un grand malheur pour le pauvre orphelin, ce départ si soudain.

—Une bien digne personne, la chère morte, prononça gravement le curé; elle ira rejoindre au ciel votre épouse, mon brave Michel.

Il se tut, quelques secondes.

—Ah! le ciel, qu'il récompensera des peines d'ici-bas ! Que de pleurs dans notre vallée de larmes !

Son regard se porta sur l'homme qui lui parut étrangement ému :

—Ce deuil, il me semble, vous affecte beaucoup ?

—Mais oui, Monsieur le curé: c'est toujours une pitié de voir s'en aller tant de bon monde.

Ce n'était pas la vraie cause de son émotion trop vive; il comprit que le prêtre ne le croyait pas non plus. Alors il brusqua l'aveu :

—Puis, il y a autre chose.

Le curé s'assit, posa doucement la question, prêt à consoler dans son beau rôle de pasteur :

—Quoi donc, Michel? mauvaise nouvelle ?

—Mauvaise... là, Monsieur le curé, pour vous dire, je ne crois pas; mais triste... c'est rude, tout de même !

L'homme refoula les larmes qui revenaient, et précipita les mots :

—C'est mon petit Nicolas qui veut partir.

L'enfant présenta l'album au prêtre qui, du premier coup d'oeil, reconnut la photographie et comprit le mystère de la vocation. Son front s'éclaira.

—Connu, connu: les Pères Trappistes; mais c'est une bonne nouvelle, Monsieur Glandier. Plus que jamais le cloître et sa pénitence attirent les belles âmes.

S'il bénissait Dieu pour l'appel, son devoir l'obligeait de sonder un coeur facilement impressionné. Devenant grave, et rendant le carnet, il dit, fixant le petit de son regard profond :

—Nicolas, écoute: as-tu bien réfléchi?... Il ne faut pas y aller pour revenir... huit jours après ! Tu y songes depuis longtemps ?

—La première fois, répondit vivement l'enfant, c'est en voyant cette image... Voilà plus de cinq années...

Il prit sur la table le volume ouvert :

—Saint Paul l'Anachorète, fit le curé, en regardant.

—La nuit suivante, je rêvais d'un désert...

—Et d'un ermite, certainement ?

—C'était moi, l'ermite.

—Pas vieux, le petit ermite de six ans !

L'enfant ne rit pas: un souvenir trop intime, trop divin, lui revenait, qu'il dévoila, suprême argument :

—Quand j'ai fait ma première communion...

Le prêtre saisit de suite; il se tourna vers le père :

—Oui, c'est souvent l'instant décisif: cette visite de Jésus dans une âme pure ouvre des horizons...

Brusquement, à l'enfant :

—Nicolas, n'aimerais-tu pas mieux être prêtre dans le monde ?

Un jour curé comme moi ? Je faciliterai ton entrée au Séminaire...

—Je n'ai jamais pensé à cela, monsieur le curé.

—C'est qu'il en faut, de bons prêtres, dans nos paroisses. Que d'âmes se perdent ! C'est un beau rôle, mon fils, d'être pasteur.

La réponse du petit jaillit, toute simple, de son âme candide :

—Si Jésus veut des apôtres, n'aime-t-il pas aussi le consolateur qui vit près de son tabernacle ?

—Et tu serais celui-là ?

—Je voudrais l'être.

Le prêtre n'insista plus: l'action de la grâce dans cette jeune âme était visible. Il posa sa main sur la tête de l'enfant :

—Sois heureux de la faveur que Jésus t'accorde. Va, puisqu'il t'appelle. Tu prieras pour nous tous.

—Oh ! oui, oui, je prierai de tout mon cœur.

Le père avoua, très ému :

—Pour vous dire vrai, Monsieur le curé, je crois bien que ça serait sa vocation: il a toujours été obéissant et pieux. Sa défunte

mère me répétait souvent : « Michel, qu'elle me disait, élevons bien notre petit Nicolas : le bon Dieu le veut pour lui. »

Spontanément l'enfant s'adressa, d'une parole très belle, à son père :

—Et vous m'avez toujours montré le devoir, papa.

L'homme en eut au cœur une joie délicieuse :

—Oh ! tu sais, Nicolas, je fais mon devoir comme je peux... Avec toi, c'est facile.

—Eh ! dit le curé, c'est tout ce que le bon Dieu demande : faire son devoir comme on peut. Si tous mes paroissiens pouvaient, en conscience, en dire autant ! Enfin !

Changeant de sujet, il demanda :

—Bien, Nicolas, le départ, ce sera pour quand ?

—Si papa consent, pour la fin de cette semaine. Luc Savigny remonte sur sa terre, là-bas ; je l'accompagnerai.

—Luc ? un brave jeune homme, interrompit le prêtre, un vaillant, tout cœur à sa besogne.

Et s'adressant au père :

—Vous pouvez en toute assurance laisser partir Nicolas avec lui.

—La fin de la semaine ! soupira le pauvre père : c'est dans quelques jours. Mon Dieu, quel coup !

—Ces jours compteront largement dans votre éternité de bonheur, mon cher ami ; c'est à cela qu'il faut songer : le ciel, la récompense, la gloire de Dieu, le revoir sans plus de séparation.

—Monsieur le curé, fit Michel Glandier, vous me consolez, vous me donnez du courage : je vous en remercie. Eh bien, là, j'offre mon sacrifice généreusement.

—Et c'est la bonne manière de le rendre plus méritoire et moins pénible, répondit le prêtre. Pour toi, Nicolas, ne pense plus, maintenant, qu'à te préparer saintement. Fais ta demande, une petite lettre, bien vite, à ces bons Pères ; j'écirai moi-même un mot de recommandation.

—Ah, vous êtes trop bon, Monsieur le curé ! Vous savez : Raoul et Jean-Baptiste...

—Les petits de Joseph Ducoteau ?

—Eh! oui, Monsieur le curé: tous les deux veulent monter avec moi. Ils ont vu mon image: l'ermite leur a parlé!

—Vraiment! vraiment! de ce train-là je resterai pasteur sans agneaux!

—Oh! Monsieur le curé, la Trappe ne les prendra pas tous: l'herbe qu'on y broute serait amère pour beaucoup! remarqua, mi-sérieux, mi-souriant, Michel Glandier.

—Raoul et Jean-Baptiste, murmura le prêtre: belles petites âmes; leur envie du cloître ne me surprend guère. Ecoutez, fit-il, en prenant congé, mon chemin conduit chez eux: j'en aurai le coeur net.

Et comme il se retournait, parut Fridolin, tout affligé:

—Bonjour, Monsieur le curé.

—Bonjour, mon petit Fridolin.

L'enfant s'adressa de suite au père de Nicolas:

—Monsieur Glandier, c'est pour vous annoncer que pauvre maman est morte.

De grosses larmes coulèrent.

—Je le savais, Fridolin; je t'offre bien mes sympathies, mon enfant.

Nicolas s'empressa:

—Fridolin, je vais prier pour ta maman et pour toi. Là-bas, chez les Pères, tu sais, je pourrai prier beaucoup.

L'orphelin demanda douloureusement, une angoisse nouvelle dans sa voix si triste:

—Tu pars? on ne te verra plus?

Le père en eut pitié profonde:

—Mais toi, mon ami, que vas-tu devenir?

L'enfant soupira, dans un sanglot poignant:

—Oh! est-ce que je sais?

Le curé l'attira, lui passa le bras sur l'épaule, et regarda Michel:

—Monsieur Glandier, n'est-ce pas une vraie calamité: ce cher enfant n'a plus personne pour s'occuper de lui.

Nicolas vint caresser son jeune ami:

—Ne pleure pas, Fridolin.

Puis, soudainement, à son père:

—Papa, si vous vouliez...

Michel l'interrompit:

—Nicolas, je comprends ta pensée: Fridolin te remplacerait à mon foyer ?

Et l'enfant, joyeux :

—Oh, oui, oui, papa !

—Ecoute, Fridolin, reprit le père, veux-tu, petit enfant: tu seras mon autre fils, tu resteras chez nous, je serai ton père... Veux-tu, mon petit garçon ?

L'homme se faisait tendre; il sollicitait comme un bienfait la réponse affirmative de l'orphelin.

Celui-ci, très pâle, ému de la demande heureuse, tant imprévue, se taisait.

Le curé parla :

—Monsieur Glandier, je n'osais vous le proposer; ce que vous faites là est d'un vrai bon coeur. Je vous en félicite, — il lui tendit la main, serra chaleureusement celle du brave homme — et surtout le ciel vous bénira.

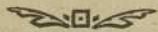
Puis, à Fridolin, le faisant avancer tout près de Michel :

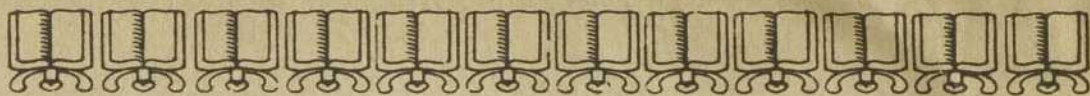
—Accepte, mon petit ami: tu trouveras un père.

L'orphelin, son bon regard, voilé de larmes, porté sur son bienfaiteur, balbutia quelque chose comme ceci: « Je suis bien content, Monsieur Glandier... je serai très obéissant... je vous aimerai comme un fils. »

Voilà. Ce n'est pas du roman: c'est une scène vécue des chers foyers canadiens.

La charité, fleur du ciel, s'épanouit en terre féconde. Et pour cela Dieu bénit le beau Pays de France-Neuve.





I V

Héroïsme d'enfant.



Michel Glandier et son fils adoptif sont partis vers la demeure de Fridolin.

Michel Glandier n'entend pas le concert joyeux et léger sautillant dans les vieux arbres; il écoute la mélopée des voix près d'un cadavre: « Je vous salue... Mère de Dieu... priez... à l'heure de notre mort... » Et ce mot de mort revient dix fois, et dix fois encore, et sans fin, terminant la monotone psalmodie, d'un grain du rosaire au grain suivant, dans le glissement des doigts, dans le plissement des lèvres... l'heure de notre mort.

Ce fantôme, la mort, on le croise sur tous les sentiers de la vie. Et ces deux humains qui s'agenouillent près du lit funéraire, l'homme de quarante ans: l'été viril au plein soleil de l'existence; l'enfant de douze: le printemps juvénile dans un rayonnement d'espoir, tous les deux ils ont rencontré la mort qui jette de suite, en arrivant, son lourd crépuscule; et dans cette nuit, le fantôme voleur nous arrache nos amours.

Michel songe à son épouse, à ses deux petits... trois noms torturent son cœur: « Monique, Marguerite, Fernand. » Et lui, Fridolin, c'est plus cruel encore... il sanglote: « mon papa... ma petite maman... »

Les voix charitables murmurent dans l'ombre des tentures noires, sous le reflet tremblant des cires jaunes: « Priez... priez... pour nous... »

* * *

Nicolas est resté pour écrire sa lettre. Besogne compliquée ! Il cherche du papier, fouille le tiroir du bahut, celui de la table : rien, sauf cette enveloppe fripée ; il passe et repasse fortement la main dessus ; les plis disparaissent. Mais elle est rose ! L'enfant se dit : « Ce n'est pas cette couleur qu'il faut pour des Pères. » Il n'en trouve pas d'autres : il faudra bien qu'elle serve ! Il ne songe pas que cette teinte jeune et riante exprime la joie naïve de son beau sacrifice.

L'enveloppe. Et le papier ? Bravement, il déchira de son cahier d'école une feuille mal taillée ; il prit au coin de la cheminée le volumineux encrier de cuivre qui ne servait pas souvent, seulement dans les circonstances solennelles : c'en était une, ce matin ; l'enfant préférait, pour ses devoirs de classe, la petite bouteille plus familière, moins exigeante sur les fautes et les ratures.

Il s'installe ; il saisit sa plume de tous les jours, la trempe lentement, et trois ou quatre fois la promène, sans l'appuyer, sur le papier, à l'endroit de la ligne bleue où va paraître le « C » de l'en-tête : « Cher Père. » Et c'est tracé. Les deux premiers mots sont venus tout seuls. Le reste, et c'est l'important, n'est plus si facile. Comment formuler la demande ? Il plonge la plume, et la replonge. Puisera-t-il ce qu'il cherche, dans l'encrier ? O petit enfant : dans ton coeur !

Mais, silence ! il lui faut la solitude ; il compose sa première lettre... et c'est pour quelle grave question !

* * *

Rejoignons Monsieur le curé sur le grand chemin du roi, vers la ferme Ducoteau.

Deux voix très claires, deux gentils sourires, deux petites calottes en main, têtes découvertes :

— Bonjour, Monsieur le curé.

Il y a deux voix, on n'entend qu'un son : fusion des voix et des coeurs, deux petits frères inséparables.

— Bonjour, mes petits garçons. Ah ! ah ! je vous surprends à faire l'école buissonnière.

Raoul et Baptiste se regardent : buissonnière... ça veut dire ?... Ecole : c'est connu... Alors ils comprennent tout à coup ; leurs deux voix se rencontrent :

— Il n'y a pas d'école, aujourd'hui : notre maîtresse est malade.

— C'est vous autres, petits gamins, qui lui jetez ses migraines.

Baptiste se redresse un brin :

— On est toujours sages, nous deux, à l'école.

Et comme preuve, Raoul ajoute très vite :

— On s'en vient de l'église, tous les deux.

— C'est cela, fait Monsieur le curé, on va demander au bon Dieu que la maîtresse soit malade longtemps, longtemps... pour avoir congé.

Raoul et Baptiste rient de bon cœur.

— Nous deux, on ira plus à l'école.

— Tiens, tiens, gronde Monsieur le curé : en voilà du joli !

Baptiste — il n'a que dix ans, mais du toupet, le petit homme — Baptiste ne se déconcerte pas :

— On va chez les Pères.

Raoul, plus calme :

— C'est des Pères... puis c'est pas des Pères... c'est des petits gars... ils ont une robe blanche...

Baptiste se hâte :

— Et pareil, une robe brune...

Ce frais bavardage les a conduits par l'avenue des érables, jusqu'au seuil de la maison. Du chemin de service longeant l'habitation, débouche un vif chien-berger ; la queue frétilante, il a reconnu le visiteur.

Et voici le grand Philippe ; il perche sur un semoir magnifiquement attelé :

— Bonjour, Monsieur le curé.

— Salut bien, mon jeune homme ! De bonne humeur ?

— Ah, oui, bateau ! Et à matin plus que jamais. Pensez donc ! les belles semences ! cinq arpents de blé... du grain numéro un ! dans notre meilleur labour. Quand il lèvera, vous viendrez voir ça, Monsieur le curé : ça paiera votre peine !

● — Oui, certain, mon Phili. Puis, dis-moi donc, pristi ! tes chevaux !

—Du beau butin, hein ! de fait, Monsieur le curé ; canadiens, race pure, enregistrés ; je vous dis : mener ces bêtes-là, c'est une joie !

—Vive la terre ! mon garçon.

—C'est quasiment le paradis, Monsieur le curé. Il rit ; s'en va dételer.

—Il est travaillant en sérieux, affirme Raoul.

* * *

Le prêtre frappe à la porte ; il l'ouvre, et son « *bonjour* » prévient le sonore « *entrez* » de Joseph Ducoteau.

Surprise des deux côtés : toute la famille était à table ; et tous se sont levés. Ils sont bien une douzaine, sans compter les petits derniers qu'on ne découvre pas de suite.

Monsieur le curé s'excuse, tire sa montre, et souriant, comme toujours.

—Ou vous avancez, ou je retarde : onze heures un quart : serait-il midi ?

—Eh bien ! non, Monsieur le curé, fait le père ; mais, voyez-vous, il nous faudra l'après-dîner tout plein : on veut semer, rouler, finir net, d'un coup, les trente arpents (il aime son métier, l'homme : les yeux et la voix le disent) . . . ça prendra plusieurs heures.

—De bon sens, de bon sens, Joseph. Alors donc, asseyez-vous, tous, et mangez de joyeux appétit.

Entre temps, la grande fille Yvonne consulte du regard sa mère ; elle ne sait trop que faire : faut-il ajouter un couvert pour Monsieur le curé, ou seulement lui présenter un siège ?

La bonne femme fait les avances :

—Monsieur le curé, si on osait vous prier de partager notre ordinaire. C'est bien rien d'extra ! les hommes étaient pressés.

—Merci beaucoup, ma bonne dame ; tout cela paraît excellent, j'ai senti le parfum des grillades dès en entrant. Table bien garnie ! tout ce qu'il faut. Et voyez-moi cette belle famille ! Vous êtes ?

—Quatorze, dit fièrement Ducoteau ; et père et mère : seize, Monsieur le curé . . . et repas servi trois fois par jour, à sa belle faim, l'année durant.

—Ah ! oui, vous êtes les heureux, les privilégiés de la Providence, mes bons cultivateurs. Mais, écoutez donc : asseyez-vous . . .

la soupe refroidit... et de la soupe froide ! Il fait une grimace ; les jeunes en ont du plaisir. Le papa veut céder sa place :

—Monsieur le curé, si vous vouliez...

—Mon pauvre Joseph, y songes-tu ! Mon dîner va m'attendre au presbytère. Que dirait ma ménagère ? Non, non, sans gêne ! asseyez-vous ; tenez, comme ceci.

Il fait tomber sur leurs chaises les plus petits. On rit ; on s'attable.

La maman trouve ce mot très pieux :

—Monsieur le curé, on a récité notre *Benedicite*, mais si vous aviez la bonté de bénir.

—Volontiers, volontiers.

Tous vont se lever.

—Non, non, restez, restez.

Ils joignent les mains, inclinent la tête. Le prêtre, silencieux, trace un large signe de croix sur cette famille chrétienne, et sur la nourriture, fruit de leur travail. Tous se signent gravement.

Monsieur le curé s'est assis, au bout de la grande table, entre les petits qui se tassent, tout heureux et fiers.

Raoul et Baptiste, sans rien dire, ont gagné leurs chaises, côte à côte ; ils mangent leur soupe. C'est curieux : ça ne va pas comme de coutume.

Monsieur le curé les observe ; il dit :

—Je vous ramenaï vos deux petits vagabonds.

—Oh, Monsieur le curé ? la mère s'inquiète.

—Tranquillisez-vous, ma bonne dame : des petits « rôdeux » très sages : ils s'en venaient de l'église.

Jean-Baptiste lève son menton qui touchait le bord de l'assiette :

—On a porté des fleurs à la Sainte Vierge.

Raoul complète :

—Tu sais bien, maman : les lys jaunes... c'en est plein, chez Monsieur Glandier.

Baptiste s'anime :

—C'est plein, plein ; tout le long de leur ruisseau : c'est plaisant !

Songe-t-il encore à sa Trappe ?

Monsieur le curé veut en parler : c'est le but de sa visite ; il amorce la question :

—On peut bien vous annoncer la nouvelle : le petit Nicolas de Michel a idée de monter chez les Trappistes.

—Ça ne m'étonne pas, dit la mère : c'est un enfant tranquille et pieux.

Et doucement le prêtre ajoute :

—Deux autres voudraient l'accompagner.

—Votre paroisse fait sa part, Monsieur le curé, souligne, sur un ton de foi sincère, le brave Joseph.

Yvonne demande, — ça l'intéresse, puisqu'elle aussi va partir chez les Soeurs :

—On pourrait-il les connaître, Monsieur le curé ?

Le curé sourit :

—Voyez-vous : c'est un secret. Je puis le trahir si j'ai confiance en vous tous. Et comme j'ai confiance... Joseph, tout ce petit monde ici, savent-ils se taire ?

—Monsieur le curé, on ne fait rien qu'un seul cœur, en famille. Il n'y a guère souvent de gros secrets. Mais s'il en vient, c'est bien gardé.

Le prêtre appuya ses deux mains croisées sur le rebord de la table, pencha légèrement le buste en avant :

—Ecoutez donc, mes bons amis : c'est de chez vous autres qu'ils veulent s'en aller.

La mère pâlit ; le père lève son beau front ; son loyal regard rencontre celui du prêtre :

—Monsieur le curé, si le bon Dieu s'arrête à mon foyer et veut faire son choix... c'est lui qui me les a tous donnés.

Il porte sa rude main à sa paupière et refoule cette larme qui s'en venait ; elle passe dans la voix qui s'émotionne.

Le curé reprend vivement :

—Je savais pouvoir parler librement, Monsieur Ducoteau : je vous félicite de vos beaux sentiments.

Il n'a pas fini sa phrase, qu'Henriette, la blondine de quinze ans, jette sa parole :

—C'est Raoul et Baptiste.

La maman regarde ses deux petits :

—C'est-il vrai, mes enfants ?

Tous les deux, en même temps :

—Oui, maman, c'est moi et lui.

Raoul met les choses au point :

—Baptiste a dit le premier : « J'y vas », et moi, après.

Monsieur le curé explique ce qui s'est passé chez Michel Glandier. Tous écoutent. Le père, à la fin, remarque :

—Ce serait-il pas votre jugement, Monsieur le curé, qu'ils sont jeunes beaucoup ?

—Pas vieux, certainement !

—Pauvres petits ! soupire la sensible Henriette.

Baptiste riposte sur le vif :

—Toi, c'est pas pareil : t'es rien qu'une fille !

On rit, malgré la gravité du sujet.

—Ce qu'ils s'en font accroire, nos grands garçons, gronde le papa.

—Je songe à ceci, continue le prêtre : j'écris à ces bons Pères par rapport à Nicolas ; j'ajouterai un mot pour vos deux enfants... Et maintenant n'y pensez pas trop avant le temps, fit le prêtre, en se levant, et dînez comme il faut...

* * *

Il y a plus d'une heure que Nicolas rédige, biffe, recommence. Revenons à la maison rouge qu'on aperçoit de loin, sur son léger plateau. Quelle est cette délicieuse petite vieille femme que nous n'avons pas vue, tout à l'heure ? Elle préparait le dîner...

Mais sur le coup de midi, n'entendant, ne voyant personne, elle s'alarme pour son fricot qui va brûler. « Que tarde-t-il à rentrer, Monsieur Michel ? »

Elle s'avance sur la galerie ; elle scrute les horizons... Elle est vieille, vieille : vous ne vous en faites pas d'idée, toute ratatinée, plissée, maigre et desséchée, mais alerte encore, souriante et grave, à la fois. C'est la fidèle servante du logis. Tous les petits Glandier et toutes les petites Glandier ont souri, dans leur berceau, à la bonne *Omanie*. Et lorsque vieux pépère et vieille mémère Glandier s'en furent se reposer au gai paradis, Romanie, elle, qui vivait toujours, et travaillait, et priait, et souriait, continua son humble labeur au service de Michel et de Monique, dans cette même demeure qu'elle enveloppait de son amour silencieux et dévoué depuis un très long demi-siècle.

Et nous aimerons, nous aussi, la petite vieille femme qui paraît, ce clair midi printanier, sur la galerie, sous les branches pendantes des ormes. Elle tousse; et Nicolas, dans la chambre d'avant, s'inquiète de cette plainte de la poitrine usée. Il se lève, se montre à la fenêtre:

—Romanie, vous avez chaud de la cuisine; le vent passe sur la galerie, rentrez: le rhume vous prend.

—Bien, mon petit garçon, le rhume et moi, on se connaît depuis des années... crains pas! Toi, petit Nicolas, que fais-tu là, si tranquille? Je te croyais sorti.

—J'écris une lettre, Romanie.

—C'est du sérieux grave pour ton âge: une lettre! A qui, si je puis savoir, petit enfant?

—Oh! vous pouvez savoir, Romanie; puis, tu vas m'aider — il disait à la bonne vieille «tu et vous» indifféremment — j'ai de la misère.

—Moi, t'aider? Ne ris pas de la pauvre vieille.

—Là, j'écris aux Pères; c'est pour leur demander s'ils voudraient me prendre.

—Jésus! Maria! ce que c'est, tout de même! Tu veux nous abandonner, mon petit Colas?... Et chez quels Pères, dis-moi?

—Les Trappistes.

—Ah, mon doux Seigneur!

La bonne vieille lève un peu ses deux bras et les laisse retomber; elle soupire:

—J'ai entendu, il y a du temps... tu peux pas croire, Nicolas: ces bons Pères, on doit dire, ils mangent pas, ils dorment pas... ils se font tuer de sacrifices.

—Bien, Romanie, c'est ça qui est beau, et que j'aime; j'y vas certain! Regarde, ma lettre achève: c'est rien que pour finir que je trouve pas.

Elle se rapproche de la croisée:

—Quoi c'est qui ne va pas?

—Ecoute, fit Nicolas.

Il lut.

« Cher Père,

« Je vous écris. C'est par rapport je veux aller chez vous. « J'aime ça. J'ai vu les photographies — C'est beau — Puis, le « Bon Dieu, il m'appelle — C'est saint Paul qui m'a parlé. J'ai « mes douze ans passés — Papa il est consentant. J'ai plus ma ma- « man. Puis Mr le curé, il m'a dit : « C'est ta place. » Puis encore « deux autres petits garçons de notre village : c'est Raoul et Baptiste « de chez Monsieur Ducoteau : ils veulent monter avec moi. Ils sont « pas si vieux comme moi. Ça fait que vous allez dire « Oui » — « puis à quel jour on embarquera, puis par où c'est qu'on va. Ça « fait que je vas prier gros pour vous, pour la bonne réponse. J'ai « bien hâte ! »

Il s'arrêta.

La vieille servante pleurait ; elle se frotta les paupières du linge rugueux de sa vaisselle. L'enfant demanda :

— Vous croyez : le Père, il sera content ?

— Pauvre petit, aussi content, c'est sûr, que nous autres on va rester tristes.

Son vieux cœur où gisait tant d'amour inoccupé, s'ouvrit :

— Nicolas, mon doux petit Colas, c'est donc vrai pour de bon : tu veux partir si loin ? On te verra plus jamais ? jamais ?

— Bien, oui, Romanie, sur la terre, c'est pas long... puis on arrive tous au ciel. Là c'est le gai revoir, si tu crois : le ciel !

Il souriait ; il essuya de sa jeune main tiède et caressante les deux yeux rougis de la vieille femme :

— Faut pas pleurer pour ça. Voyez-vous, Omanie, (le petit nom gentil de l'enfance) c'est pas une affaire tellement effrayante. Puis, des fois, mon papa, il t'embarque à bord des chars pour venir me voir !

Cela parut si drôle à la bonne fille, qu'elle sourit aussi :

— T'es bien toujours le même petit farceur.

— Bon, à cette heure, c'est de finir ma lettre, insista Nicolas.

— Mais, tu as bien tout dit.

— Je vais la signer : c'est là que je ne sais pas.

— Mets ton nom.

—Bien, oui, mais pas rien que mon nom.

—Ah, je comprends.

La vieille réfléchit un instant :

—Ça ferait, je crois, vu que tu as tant le goût d'y aller :

« Votre petit enfant qui vous aime déjà. »

Nicolas répéta les mots affectueux dictés par cette âme restée jeune ; il les trouva l'écho de la sienne, les écrivit lentement : « Votre petit enfant qui vous aime déjà », tandis que la vieille Romanie, silencieuse, immobile, toujours son linge et son assiette dans les mains, contemplait cet enfant qu'elle aimait... le troisième qui partirait... l'unique survivant, lui, de ce foyer solitaire.

Penché sur la feuille, le petit signa gravement : « Nicolas Glandier. » Et d'un mouvement nerveux, repoussant la chaise, il se leva, plia le papier :

—Je vas montrer à Monsieur le curé.

* * *

Le prêtre marchait dans son jardin, les mains derrière le dos, récitant son chapelet. Il rentra quand il aperçut Nicolas frapper à la porte du presbytère :

—Eh, bien ! ta lettre, petit ?

—Finie, Monsieur le curé ; voudriez-vous voir ?

Il tendit l'enveloppe rose.

L'abbé sourit de la couleur du papier, de l'adresse mal écrite, mal rédigée :

—Assieds-toi, Nicolas.

Lui-même s'en fut à son bureau, parcourut la missive :

—Pas trop mal, mon ami ; veux-tu : je change l'enveloppe ?

L'autre était prête, avec son mot de recommandation ; il lui confia la lettre de Nicolas, cacheta :

—Cours maintenant, bien vite, porter à la malle.

—On y va. Bonjour, Monsieur le curé.

Nicolas disparut.

Le prêtre glissa l'enveloppe rose de son petit trappiste sous son buvard. Il se dit : « Aux heures pénibles de mon ministère, je retrouverai le courage de cet enfant. »



A la « Post Office », Madame Hébert reçut la lettre, vit, au coin de l'enveloppe, le cachet de la paroisse, reconnut l'écriture, et dit, en riant :

—Tiens, notre curé part pour la Trappe !

—Faites excuse, Madame : c'est pour moi.

—Tu t'en vas là-bas, mon petit garçon ?

—Faut bien, quand c'est notre vocation... Puis là, je voudrais, ma lettre, qu'elle « partirait » tout de suite. J'ai hâte pour une réponse.

—Elle partira, oui, tu sais, pas toujours avant le train !

Elle souriait à peine, la bonne dame : ce petit lui faisait pitié :

—Tu laisses comme ça ton papa tout seul ?

—Oh, non, Madame : Fridolin, qui n'a plus de maman, restera chez nous.

—Ah ! mon Dieu, vous êtes donc de braves gens, vous autres !

Le père Bouchard, du Rang-Double, arrêta prendre sa Revue Agricole.

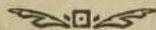
Nicolas s'esquiva.



Sur la route ensoleillée, l'enfant, petits pas lents, calcula les jours qu'il faudrait pour la réponse : « Mercredi ? Bien non ! C'est loin ! faut toujours, aux chars, quand même ils vont vite, de s'y rendre, puis de s'en revenir. Alors, jeudi ? Ça se pourrait. Tout de même, vendredi c'est le plus tard. » Il conclut pour vendredi.

C'était trois longs jours de patience.

Eh, bien, la patience : il l'aurait !





V

Vers l'oasis.



La nouvelle des projets de Nicolas visita, l'un après l'autre, les foyers du village. On admirait la générosité de l'enfant. De bonnes mères de famille disaient ouvertement, ou pensaient dans le secret de l'âme : « Si l'un des miens recevait cette grâce ! »

Petit Colas devenait un personnage. On l'arrêtait ; on se recommandait à ses prières. Il trouvait cela tout naturel, répondait du plus aimable de son franc sourire, et du plus profond de ses yeux honnêtes, et de toute son âme fervente : « Oui, certain, certain, je prierai pour vous. »

Au service de la pauvre dame Verville, la maman de Fridolin, on vit avec émotion l'orphelin protégé par Monsieur Michel Glandier et son fils Nicolas. Les bonnes gens chuchotaient : « C'est-il beau, un peu ! » On ajoutait : « Le bon Dieu lui donne ce petit garçon, au charitable Michel, pour l'autre qui s'en va. »

Tout le monde affirmait le départ du jeune trappiste, avant même qu'une réponse décisive eût rien conclu. Ainsi vont les rumeurs.

Comme on sortait de l'église, la veuve Chénier, la mère d'Aubert, s'en vint, en pleurs, trouver Nicolas :

—Prie pour mon malheureux enfant.

Elle n'en put dire davantage : sa voix s'étouffa dans un sanglot qu'on entendit. Les cœurs en eurent pitié.

Dehors, le glas, dans l'air vif, jetait ses coups lents et froids, sur les âmes, sur les allégresses inconscientes du printemps.

L'après-midi, Nicolas revint au cimetière : plusieurs tombes très aimées l'appelaient ; il apprenait d'elles le sérieux de la vie. Si vite, en nos existences brèves, arrive cette leçon !

Au retour, en approchant de la demeure des Gervais, les parents de Florimond, il vit une fillette quitter l'angle de l'enclos, son poste d'observation, courir au logis donner l'éveil, et la bonne femme se montrer. Trois petits l'escortaient ; un quatrième trônait sur son bras ; d'autres paraissaient dans l'encadrement de la porte ; Nicolas comprit qu'on l'attendait.

La mère lui sourit à travers les larmes de ses yeux fatigués :

—Petit Nicolas, veux-tu, pour l'amour du bon Dieu, parler à mon Florimond ? Il t'écouterait... Tu vois tous ces enfants qu'il faut nourrir ; mon homme (il était journalier-maçon) se tue, de place en place, pour gagner notre maigre vie ; et lui, ce grand sujet de seize ans, il fainéantise. Si c'est pas une croix pour sa mère ! Ah ! ton père consentirait peut-être ? S'il lui donnait du travail...

Nicolas promit, trouva dans son cœur pieux cette réflexion très belle :

—Quand on porte une croix, Madame, le bon Dieu est tout près de nous. Ayez courage. Je ferai des petits sacrifices pour votre bonne chance.

Vraiment l'enfant semait sur sa route un peu de ciel. Un rayon glissait de son front pur, et les âmes s'en éclairaient.

Lui-même s'initiait aux mystères des foyers : l'épreuve et la souffrance. Que le cloître lui paraîtra meilleur !

Florimond subit l'ascendant de sa parole, et, guidé par lui, réfléchit tout un long quart d'heure, la première fois, dans ses années d'insouciance. Michel Glandier l'employa dans un travail d'épierrement ; le jeune homme, traité avec bonté, prit goût sincère au labeur agricole. Ce fut le salut. Nous le retrouverons, enthousiaste de la terre.

* * *

C'est vendredi. Le postillon vient de passer : la malle est à la « Post Office. » L'enfant s'y rend :

—Bonjour, Madame Hébert.

La maîtresse ne répond pas. Elle a vidé le grand sac de toile : elle trie la correspondance. A cette grave occupation, la maîtresse de poste ne voit personne, n'entend plus rien. Revues, journaux et lettres se rangent aux casiers de leurs destinataires. La besogne s'achève.

—Rien pour moi ? fait à mi-voix le petit, bien triste.

Il va partir.

—*Monsieur Nicolas Glandier.*

Il dresse la tête ; une enveloppe, la dernière du tas, s'agite dans la main levée de Mme Hébert :

—*Monsieur Nicolas Glandier :*

Les trois mots semblent se moquer sur les lèvres de la bonne dame. L'enfant, d'instinct, regarde derrière lui, cherchant ce *Monsieur* dans la salle vide. Mais c'est bien lui ! Pour lui, cette lettre : Monsieur Nicolas...

—Ah ! donnez, donnez, Madame ; et je vous remercie beaucoup.

L'heureuse lettre tremble un peu dans sa main fiévreuse.

Vous rappelez-vous la première missive reçue à votre nom ? Sans doute était-ce pour nouvelle moins importante. Mais pour lui ! La Trappe ! Si c'était NON ? Et le OUI, pauvre enfant, c'est le rude sacrifice !

Il n'ouvre pas l'enveloppe ; il court au presbytère, tenant le pli, relisant vingt fois l'adresse émotionnante et pompeuse : *Monsieur Nicolas Glandier. Monsieur...* A la fin, il en rit lui-même, si bien, qu'ouvrant la porte du presbytère, il crie presque, au bon prêtre, à son bureau : *Monsieur Nicolas Glandier !* Il se ressaisit :

—Excusez, Monsieur le curé.

—Oh ! petit, va, je comprends, je comprends. Eh ! bien donc, je l'ouvre.

—Oui, oui, Monsieur le curé !

—S'ils te refusent, les bons Pères ?

—Je leur demanderai encore, et encore. A force de les fatiguer... Notre-Seigneur l'a dit.

* * *

Et c'était le grand OUI désiré.

La voiture du Monastère irait le chercher à St-Félicien — point terminus — à l'arrêt du train, lundi matin. Le départ serait donc dimanche.

Il fallait tout régler pour ce grand voyage : avertir Luc Savigny, courir chez Ducoteau pour la déception du petit Jean-Baptiste, car, trop jeune, le cher enfant, seul Raoul était accepté.

— J'y vas pas sans Baptiste, déclara net l'ainé.

— C'est bon pour eux, les Pères, riposta tout aussi vif, le cadet mécontent ; ils avaient beau nous prendre tous les deux ensemble ! Ils s'en chercheront, à c't'heure, des p'tits gars !

Gentille colère qui ne dura pas.

Il arrivera qu'un bon Capucin prêchera dans la paroisse. Raoul et Baptiste auront une image, et, s'ils veulent, quelque jour, les pieds nus, une barbe longue, longue... et le cordon blanc de Saint François... « Tout ce bonheur, vrai ? » — « Mais sans doute, mes chers enfants. » Du coup, c'est décidé : ils seront capucins. Adieu, nos petits moines !

Nicolas, lui, s'en irait donc à la Trappe. Ce qu'il était heureux et fier de la lettre venue du lointain désert, pour lui tout seul : *Monsieur Nicolas Glandier*.

D'autres en pleuraient. Son père, à la lecture, en avait éprouvé une très vive émotion ; Fridolin, dans son deuil plus intime, ajoutait cette souffrance nouvelle à la grande blessure de son cœur ; et la bonne Romanie, quelle angoisse la torturait ! Ce soir-là, petit Nicolas s'en allant dormir, trouva la pauvre vieille assise, toute pliée en deux, près du poêle éteint, dans la cuisine sans lumière :

— Que fais-tu donc, Omanie ? Pourquoi ne montes-tu pas te reposer ?

Elle releva la tête, douloureusement ; sa voix murmura, dans le bruit des grains d'un long rosaire :

— Colas, petit Colas, me reposer ? Songe, mon enfant, je n'ai plus rien qu'à donner mes « Je vous salue, Marie »... et mes larmes, pour ton bonheur.

* * *

Les heures se succédèrent, rapides, amenant le dimanche des adieux. Une ombre flotta, cette dernière journée, sur les âmes,

tandis que, dans l'espace réjoui, jamais autant de clarté ruisselante n'avait inondé les bois, les germes éclos, toutes les petites rigoles alertes et babillardes.

On dina chez l'oncle Godefroy; sa femme Emérance — tante « Espérance », pour la famille — était la marraine de Nicolas, une seconde mère pour le petit orphelin.

Le repas fut triste; Michel et Fridolin parlèrent peu; le joyeux Luc Savigny lui-même resta rêveur.

Pourquoi Luc à cette table ? Vous n'êtes pas de la paroisse : vous sauriez qu'il doit épouser Régine, la grande fille de Godefroy Glandier. Et le beau Luc remonte vers sa terre neuve, au loin, pour plusieurs mois. Et Nicolas s'en va tout aussi loin... pour toujours ! Le repas ne pouvait être gai, ni le trop court intervalle qui suivit. Soudain l'un des petits jeta, de son timbre clair et cruel :

— La voiture !

La fine tête d'un cheval parut, par-dessus les plantes vertes du perron.

Il fallait donc se séparer.

Nicolas, tout ému, s'avança vers son père pour l'embrasser. Et brusquement, dans une étreinte désespérée, Michel Glandier retint l'enfant contre sa poitrine :

— Tu ne partiras pas... Non, je ne veux pas... je ne veux plus.

Le pauvre petit, brisé lui-même de douleur, sentant sur son front tomber les larmes brûlantes de son malheureux père, eut assez de courage pour supplier :

— Oh, oui, oui, papa, vous le voulez... pour le bon Dieu.

La scène pénible se prolongeait.

Madame Glandier intervint :

— Michel, sois raisonnable : c'est le bonheur de ton enfant.

Doucement elle dégagea son neveu, le baisa, maternelle et résignée :

— Va, mon fils, où Dieu t'appelle.

Et la voiture s'éloigne et disparaît ; elle emporte les deux voyageurs.

Nicolas voit le vieux Remi guettant son passage, au tournant de la côte. Un signe rapide. La main du saint homme montre le ciel.

Deux brefs arrêts : au foyer paternel, une caresse à la pauvre Romanie. Au presbytère, la bénédiction de Monsieur le curé.

Et d'un trait, flèche lancée, le pur sang nerveux du cousin Raymond les a conduits à la station.

Presque aussitôt l'autre coursier, terrible et magnifique, arrêta, quelques secondes, ses lourdes voitures, et repartait vers Lévis, emportant Luc et Nicolas.

Alors c'était la traversée splendide de l'immense fleuve St-Laurent, le brouhaha de Québec, l'installation, pour la nuit, dans le train du Lac St-Jean, le réveil, au point du jour, dans l'étonnante lucidité d'un firmament nouveau.

L'on sortait de la région grandiose des ravins, des falaises à pic, des nappes d'eau capricieuses encloses dans les rochers. Voici le désert plat : des sables, des sapinières. Et tout à coup, la croix d'un clocher, des fermes, et d'autres clochers, et d'autres fermes : le royaume des terres neuves, l'empire agricole conquis sur la forêt.

Nicolas s'enthousiasme ; Luc en est ravi :

— Je savais bien que tu l'aimerais, le pays des hardis sillons. Vois, si c'est beau : ces champs immenses, toutes les maisons blanches baignées de clair soleil ! Et là-bas, Nicolas, tout au bout du long voyage, ce sera plus beau : ton Monastère, petit enfant !

— Et pour toujours... oh, Luc, quel bonheur !

St-Félicien. On était arrivé.

Nicolas chercha du regard l'envoyé de la Trappe à sa rencontre. Personne pour le recevoir : ce fut une déception. Luc s'informa près du chef de gare. L'employé lui répondit :

— On vient de me téléphoner : la route est bien mauvaise : il y aura du retard.

Nos deux voyageurs s'attablèrent à l'Hôtel Lessard, et attendirent.

Vers les quatre heures, s'amena, conduite par un bon Frère Trappiste (petit Nicolas sourit à la vision claustrale) une camionnette « *Overland* » délicate et fatiguée, honteuse des boues énormes prises à tous ses atours. La pauvre petite en « arrachait » dans les

beaux chemins de colonisation de ces temps héroïques. Mais c'est elle aussi qu'il fallait arracher, de mille en mille, pour bien dire, aux glues printanières des longues terres noires. Ah ! ce voyage ! l'un de ses derniers, à la malheureuse ; elle en revint fourbue. Elle commença par y... rester. Une panne formidable dans les traîtres savanes d'Albanel. N'avait-elle pas semblé, cette vase perfide, souriant sous le clair de lune, un excellent tracé de sable gris ! La lune ? Parfaitement : minuit brillait au firmament, se moquant bien des boues de notre planète, et des soupirs (un peu rudes, parfois) d'un chauffeur éreinté, et des plaintes d'une voiturette, laissée toute seule à sa piteuse aventure.

Dans le voisinage, le courant de la Mistassini grondait solennellement ses impressionnants nocturnes.

—C'est-il déjà le Monastère ? demanda petit Colas.

Déjà ! Le mot venait bien, après huit heures de roulis, d'arrêts et d'avanies par landes et déserts !

—Le Monastère ? Non, pas tout à fait, répondit malicieusement le bon Frère.

Il leur restait à franchir à pied plus de cinq milles. Ils y allèrent d'un coeur vaillant. Luc, fumant largement pour se dépêtrer des moustiques, se comparait pourtant aux pèlerins de jadis, en route vers Jérusalem. L'idée plut à l'enfant : il s'en allait au cloître... N'était-ce pas aussi magnifique ?

Et voici que par une large fissure du voile d'épinettes longeant la rivière, apparaît sur son plateau, dans la nuit lumineuse, le profil grave du Monastère.

—Regarde, Nicolas.

—Oh, mon Dieu ! c'est lui ! Qu'il est beau !

Le pont couvert est traversé par-dessus le rapide fougueux clamant la peur ou la furie de ses flots brisés sur le roc. Il saisit au coeur, ce tumulte sonore, en la solitude qui repose.

Et comme nos voyageurs gravissaient la pente menant à la Maison de Dieu, la cloche s'ébranla.

Mélodie sans pareille aux longs silences de la nature.

—Deux heures, fit le Trappiste : nos religieux se rendent à la prière.

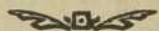
—Si tôt matin? murmura l'enfant.

Sa parole tremblante trahissait la compassion, la fatigue, l'émotion douce de l'arrivée.

La cloche, la rumeur des chutes: voix dans l'espace, vers Dieu, tout là-haut.

La psalmodie lente des moines: voix du cloître, vers Jésus, au tabernacle.

Ce fut dans ces circonstances bien particulières et de providentielle poésie, que le petit Nicolas Glandier, sensible et pieux, touchait au seuil béni du grand mystère.





VI

O Jérusalem!



L'oasis où, dans ce premier frémissement de l'aube, le petit moine arrête sa marche, ne fut d'abord qu'un escarpement sauvage, hérissé de touffes d'aulnes, flanqué de massifs de bouleaux et d'épinettes.

D'un vigoureux coup de hache, les Cisterciens-Trappistes déblayèrent le terrain; ils y ont élevé, de brique et de granit, leur grande maison claustrale.

Ce n'avait été, dans le début, quelque vingt ans auparavant, qu'une misérable cabane au bord du grand rapide. A l'automne de 1892, des religieux venus de la Trappe d'Oka (Montréal) débarquèrent de leur canot d'écorce sur cette grève solitaire et s'établirent provisoirement dans le "camp" rustique d'un brave scieur de planches. Des "crans" de pierre, du sable et des broussailles, et, sur la hauteur des forêts sans limites, de la savane, des ravins: l'avenir souriait! L'âme des fondateurs s'occupa du présent, taillant, jour par jour, l'écrasante besogne, d'un égal courage. L'oeuvre de prière et de patience prospéra. Les arbres tombèrent sous la cognée monacale; le sol vierge, arrosé de rudes sueurs, reçut les premières semences et donna ses moissons, plus belles qu'on n'osait espérer. Des chemins s'ouvrirent; deux ponts furent construits; des bâtiments s'élevèrent: les dépendances de la ferme et la maison des moines, toute blanche, accueillante et recueillie, silhouette pieuse au tournant des longs flots tumultueux. Il fallut, un jour, tout

refaire à neuf et plus spacieux. L'on choisit le plateau magnifique en vue des deux rivières qui se rejoignent après le superbe élan de leurs chutes.

Le cloître nouveau fit désirer des recrues plus nombreuses. Alors fut décidée la création d'un Juvénat. Trop vite à l'étroit, les chers enfants souhaitaient de l'espace.

Un grand projet se réalisa.

Et ce fut merveilleux.

Dans le sable d'or, à proximité du Monastère, on creuse, on creuse. . . Des éboulis, des rires, des sueurs vaillantes, des prouesses renouvelées ; les tranchées sont ouvertes : les murailles du sous-sol partent, montent, paraissent déjà de loin. . . fierté du peuple bâtisseur !

Les religieux achevèrent les travaux.

Puis, à la saison des nids et des ramages, les moinillons joyeux prenaient possession du logis de gaieté, de paix et de lumière où les invitait la charité de leurs grands frères du cloître.

* * *

Vers ce nid mystique Nicolas ouvrira ses ailes.

Il dort encore dans la chambrette blanche de l'hôtellerie. Voici que la grosse cloche dans le clocher presque sur sa tête, le réveille. Il est huit heures. Du soleil clair plein la cellule où deux petits yeux s'entr'ouvrent, clignotent, cherchent à s'y reconnaître. Et la cloche sonne, sonne. . . pourquoi si pressante ? Jamais encore Nicolas n'avait eu son matin salué d'aussi vibrantes harmonies. Cette cloche est tout près de lui ; cette cloche est celle du Monastère, la Maison de Dieu qu'il va pouvoir habiter. Quel rêve fut aussi beau que ce réveil !

L'enfant s'habille prestement, descend un étage. Une rumeur dans ce couloir : il écoute. . . *pro nobis. . . ora pro nobis*. Un refrain de procession, par la porte du fond. Cette porte, petit Colas timidement l'ouvre. . . Oh, vision : la chapelle ! Et les Pères, en longues coules d'ivoire, et les Convers, en larges chapes d'airain : tous s'avancent par un corridor latéral, deux rangées interminables ! Il y en a ! il y en a ! Tant d'âmes, attirées comme la sienne, par la beauté mystérieuse de la demeure de Dieu ! Des

jeunes de vingt ans, au front rayonnant d'espérance et d'idéal amour ; et des hommes graves, à la couronne grisonnante ; et des vieillards, plus près du ciel, souriant sous les cheveux blancs.

Et voici les Juvénistes, ceux qu'il a vus sur la photographie, et qui lui disaient : « Viens avec nous, viens avec nous. » Il croit les reconnaître. Ils y sont tous, vêtus de belle étoffe monastique comme les Pères, comme les Frères.

Ils tiennent en leurs deux mains pieuses un livre ouvert : ils chantent : « *Sancta Maria, ora pro nobis. Omnes Sancti Martyres, orate pro nobis.* » Ne sont-ce pas eux, les martyrs de la pénitence !

Et soudain petit Colas qui s'est agenouillé sur un long prie-Dieu, tout au bas de la chapelle, frissonne et va pleurer. C'est si beau d'être moine !

Le cortège le frôle ; des atomes d'encens le caressent ; des mots latins de prière et de bon accueil frappent à son jeune cœur pour qu'il s'ouvre, comme tous les cœurs de ces bons Trappistes, et comme tous les germes dans les sillons de la solitude féconde aux grandes bénédictions des Rogations... *Ora pro nobis.*

Les deux chantres solistes passaient tout près de lui quand leur timbre sonore articula, — surprise délicate — « *Sancte Nicolaë...* » Tout un puissant concert de mâle ferveur répondit : « *Ora pro nobis.* » L'enfant sourit dans ses larmes d'allégresse. Il songe tout à coup : ils m'ont salué : « *Nicolaë* »... c'est pour moi !

Son cœur déborde de joie.

* * *

Le vieux frère portier l'a découvert sur son banc ; il vient, la procession finie, le chercher :

— Mon petit garçon, d'abord qu'il faudra déjeuner, n'est-ce pas ?

Luc Savigny, — figurez-vous qu'il voulait continuer, cette nuit, sa route ; on l'a contraint de coucher au Monastère : « Je vous demande un peu si c'est raisonnable, ces grandes jeunesses ! » avait grommelé le vieux frère, — le beau Luc, à table, joyeusement, déguste son omelette et son café. Quel parfum !

— Eh, Nicolas ! Bonjour, Colas ! D'où sors-tu ? Là, bien vite, assieds-toi, et mange.

L'enfant ne se souvient d'aucun repas ni meilleur ni savouré d'aussi bon appétit. Luc, à la dérobée, l'observe :

—Bien, Colas, dis-moi : la Trappe ?

—Tais-toi, Luc : c'est plus beau que personne pouvait me dire.

—Là, là, cher Frère, merci, merci bien : j'en ai pour jusqu'à soir, ma parole vraie !

Luc s'est levé, repoussant la dernière tentative du généreux hôtelier, cafetière en main, de remplir sa tasse.

—Adieu donc, petit Colas... tu prieras pour moi... et pour Régine... hein, certain ?

—Oui, Luc, certain que je prierai. Et je te remercie gros de m'avoir conduit. Quelle bonne place, chez les Pères !

—C'est d'y rester, petit, à cette heure.

—Oh ! Luc : je n'en sortirai plus que mort.

Savigny s'est presque enfui, parce l'émotion le serrait tout à coup à la gorge. Et le vieux portier s'empresse vers sa table à dégarnir, pour cacher deux larmes qui lui montent du coeur.

Et Luc, le vaillant jeune homme, et l'austère vieillard de la solitude, se disent, à part eux, dans le secret de l'âme où se font les confidences de soi-même à soi-même : « Un enfant... mais quel beau courage ! »

* * *

Il reste seul.

Pas longtemps : un religieux se présente, affable, la main tendue :

—Cher enfant, soyez le bienvenu. Venez ! allons saluer les petits frères.

Dès l'accueil, le foyer retrouvé ; mon Père... mon enfant... des petits frères... Il n'en avait plus, là-bas.

Ils sortent, traversent, devant le Monastère, en plein éblouissement de mai, le parterre rajeuni. « *Monsieur Nicolas Glandier* » marche à côté du Père : il en jubile ! Voyez s'il a belle mine, notre gentil Beauceron ! Ses frais souliers de cuir laqué reprennent, à chaque pas sur le gravier rose et bleu, leur naïve fanfare d'orgueil ; son joli costume gris-perle, flambant neuf, l'habille d'une parure

printanière : il a fait toilette pour son entrée chez les Pères ; et l'âme qui brille dans ses yeux, est plus belle encore.

Ils vont, les deux moines : le grand et le petit, silencieux. Ils longent une pelouse fine où fouillent, de leur gros bec, des grives actives ; des pins frissonnent de bien-être sous le vent tiède, et dans la chanson de leurs branches passent des solos de fauvette et de pinson ; un tremble agite ses feuillettes, multitude de menues mains, au vieil arbre, pour ses signes joyeux.

—Ce qu'elles ont poussé, depuis hier, les petites feuilles neuves ! observe le Père... désireuses de votre passage.

Colas trouve que c'est très aimable ; il est à l'aise tout à fait. Il lui semble qu'une fête de la nature s'est organisée pour le recevoir. Tenez, là, plus loin, sur ce bouleau solitaire, criblé de soleil, des étourneaux tassés, gais lurons tout noirs, lancent leur concert de flûtes ; et très haut, sous l'azur de l'immense firmament, des hirondelles planent, petits avions, deux ailes pointues immobiles, en d'infinis virages.

—C'est beau, c'est beau, Mistassini, murmure l'enfant.

—Regardez d'ici, de notre terrasse, les deux rivières, leur confluent : un lac avec ses îles ; puis la route liquide se perdant à l'horizon. Et par-dessus, voyez, Nicolas, le ciel magnifique : c'est là que nous irons, quelque jour, n'est-ce pas ?

—Oh ! oui.

L'enfant se persuade que le ciel est sur la terre lorsqu'on aborde au cloître.

Le paysage était enchanteur ; la réception fut un charme.

Les jeunes oblats prenaient l'air entre deux classes. Leur Père-Maître et Nicolas paraissent... et tous d'accourir : sourires, poignées de mains chaleureuses, regards d'affectueuse franchise, c'est simple et cordial. Ils disent déjà : « *Mon frère Nicolas.* » Quelle musique en l'intime du petit nouveau !

S'ils la connaissaient, le papa qui craignait de le laisser partir ; et Fridolin tout en pleurs ; et la pauvre vieille Romanie qui, sans doute, n'a pas arrêté sa complainte d'ave larmoyants !

Un signal du surveillant : silence et recueillement ; les petits moines vont à leur étude.

—Ils sont donc bons ! fait Nicolas.

—Oui, mon enfant; Dieu nous les choisit. Regardez: le dernier du rang, depuis trois jours arrivé d'une paroisse voisine. Parfois un Père y célébrait la messe; le jeune servant contemplait cette couronne de cheveux, le capuchon rabattu sur la chasuble, la robe blanche dépassant l'aube... Son curé devina le désir tremblant et provoqua l'aveu.

Et l'autre, là-bas, qui rentre, vite, vite, ce noiraud! quel débrouillard! Son père, aux champs ou dans le bois, la maman, souffrante; lui, pas vieux, l'p'tit gars, fait le "train", le ménage, la lessive, la popote, répond au téléphone, gouverne son petit monde de frères et soeurs. Un soir d'hiver, une veillée: des gars de chantier; ils ont "arrêté" à la Trappe; ils en racontent de si belles choses! Le petit bonhomme écoute, retient, ne dit mot, c'est un silencieux; mais l'idée se fixe et l'obsède; il entend toujours au coeur, les cloches lointaines qui l'appellent... C'est décidé. Voici les neiges fondues: « Papa, je monte chez les Pères; j'irai seul, à pied. » On le savait de volonté. Des savanes, des brûlés, de la forêt: ce n'est pas pour l'arrêter! Il a tendu partout ses collets aux lièvres blancs; ramassé les « bluets » sur tous les boutons. « C'est rien que la peine d'aller un bout plus loin... et j'y vas! » Son papa nous le conduisit. « On fait un gros sacrifice, mon Père; et sa maman... si vous la voyiez! Mais c'est pour le bon Dieu. »

Pour Dieu: c'est le rayon sur le mystère de ces courages.

* * *

Nicolas fut pris très souplement dans l'heureux engrenage. Lever dès les quatre heures; friction rude sous l'eau vive: sainte messe, — un bijou, leur petit oratoire, — avec l'Hostie quotidienne et la permanence du Maître: amour et force. Une première étude; et quand sonne six heures... alerte! voici qui sent très bon, meilleur qu'algèbre et grec: le déjeuner. Menu princier dans un décor rigide: la Trappe au vif... pour le décor! tables nues, couverts de bois, vaisselle d'étain; deux rangées, à distance, sans vis-à-vis trop rapproché pour l'espiègle clin d'oeil et le mot rapide, à mi-voix, jeté par-dessus bord! Silence et lecture lente et grave, du haut d'une chaire, pour l'aliment du coeur et de l'esprit. Vrais moines! Vous êtes charmants, mes petits Frères!

Un détail : chaque convive a sur la tasse recouverte de la serviette, une tablette de bois portant son nom claustral. Ce fut naïf orgueil chez notre petit quand parut en grosses lettres noires sur fond jaune au brillant vernis, la neuve inscription « Frère Nicolas ». Il en eut au cœur ce frisson qui lui vint de la majestueuse adresse « Monsieur Nicolas Glandier ». Joie meilleure et pieuse : « Frère » lui disait tant plus !

Et tout lui donnait cette joie : la prière, le grand office au chœur des religieux, chaque soir, et, le dimanche, en plus, la procession de l'eau bénite, la messe solennelle, les vêpres : gâteries du bon Dieu ; et l'étude préparant au lointain sacerdoce ; et le travail manuel presque toujours à l'air vivifiant de son désert. Nous y reviendrons.

* * *

« Frère Nicolas » : il ne le devint officiellement qu'à sa prise d'habit, qui n'est pas celle définitive du noviciat ; pourtant, même après cette autre, on n'oublie pas, je m'imagine, la toute première de ses douze ans.

C'est un dimanche, en la salle d'étude, avant la grand'messe. Tous les Juvénistes sont réunis, vêtus de leurs tuniques monacales. Nicolas seul en petit séculier, fait tache profane sur le groupe. Mais les blancs habits attendent sur un guéridon, près du siège où vient s'asseoir le Père Prieur. Nicolas s'avance. Quelques mots du Supérieur le préparent : « Mon cher enfant, cette livrée du cloître, vous ne la porterez qu'à l'église, en la présence de Dieu. Dieu ! sous l'oeil de Dieu vous vivrez ; le cœur de Dieu vous abrite ; sa parole vous soutient, son amour vous console ; son doigt de père vous montre le ciel. Un mot si court : le ciel !... ses quatre lettres rempliront votre éternité. »

Vers l'au delà : voilà bien le joint ; toute la vigueur de cette vie religieuse, austère et crucifiante, tient en ce mot : le ciel.

A l'enfant qui s'est agenouillé devant lui, le bon Prieur passe la robe de laine, le grand scapulaire, la ceinture d'étoffe et par-dessus tout cela le mantelet qui porte son capuchon de moine, et qu'on rabat sur la tête pour s'isoler du monde et réfléchir.

C'est fait. L'accolade paternelle... et tout bas, à l'oreille, la pointe de malice :

—Est-ce pour une année? pour deux années?

Spontanément, à voix limpide et joyeuse, Nicolas répondit:

—Oh, non, pour tout le temps!

On s'édifie de la réplique sincère; on félicite le petit frère nouveau de sa bonne mine sous le gracieux uniforme claustral de Juvéniste cistercien. Frère Nicolas se rappelle et raconte ingénument sa vision de l'album, et le sourire d'appel qu'eux tous, de la solitude éloignée et bien à leur insu, n'est-ce pas? adressaient à son âme. Ils en sont émus, les bons enfants.

Ding! ding! ding! Trois coups de la grosse cloche. Au chœur! nos petits frères!

Dans les hautes stalles, lourds psautiers ouverts, les religieux entonnent Tierce.

L'entrée fraîche et pieuse des jeunes Oblats. Frère Nicolas s'embarrasse dans sa tunique longue, et de dessous le manteau qu'il faut croiser... de quelle manière? il ne sait plus, son livre d'Heures tombe. Un vieux moine, d'un regard furtif, entrevoit la rougeur du front dans la blancheur vive de la bure; il sourit doucement; il se dit: « Dieu lui donne, au petit, sa grâce et la croissance. » Il songe: « Mon hiver n'aura plus de printemps » Le vieux moine ferma les yeux et rejoignit le psaume qui déroulait ses versets.

Telle va leur existence claustrale, jour par jour, vers l'éternel *Gloria*.

* * *

Moins grave, du fond de la chapelle, Luc Savigny regarde. Il « déserte » parfois la grand'messe paroissiale pour celle du Monastère: « J'aime ça, disait-il, prier avec les Pères: on reprend son travail à plus belle allure. » Eh, oui! Mais il aperçut l'enfant dans ses blancs atours... il ne vit plus autre chose. Oh, sainte prière chez les bons Pères! Le dernier Evangile, le défilé des Juvénistes, la sortie par le cloître, les silhouettes blanches disparues, une à une, légères, dans un bruit d'ailes...

D'un bond sautant l'escalier, Savigny s'en fut chanter sa joie:

—Frère Portier, Frère Portier, est-il beau, hein, mon petit Colas! plus beau qu'il n'y a pas. Et puis, vous savez, c'est moi qui vous fais ce présent.

Le vieux Frère en fut presque scandalisé : « Si on peut dire, tout de même : « C'est moi ! C'est moi ! » d'abord que c'est le bon Dieu ! »

Savigny s'en est allé, rêveur : contraste avec sa descente nerveuse ; il revient ; quelque chose le tourmente :

— Frère, s'il y avait un petit moyen possible de le voir, de lui parler... voyez-vous, mon bon Frère, rien qu'une escoussée.

— A mon Frère Nicolas ?

— Mais oui, sans doute, mon bon vieux Frère ; si vous voulez...

— Je vais informer notre Révérend Père.

— Dites-lui, vous savez, au Supérieur : c'est moi, Luc Savigny, qui le lui amenai, ce petit-là.

Le vieux portier monte l'escalier, semant sur les marches ses mots à mi-voix : « Tout de même... tout de même... que c'est le bon Dieu ! »

La cause est gagnée.

Frère Nicolas se présente :

— Bonjour, bonjour, cousin Luc : j'ai permission pour cinq minutes.

Et devant son petit Colas en habit de moine, notre beau Luc est tout gauche. Et parce qu'il a dit si gentiment, dans un clin d'oeil fraternel « cousin Luc », l'image revient au brave jeune homme, de l'absente.

Et Frère Nicolas :

— Tu vois : je songe à toi ; et puis, tu sais : je prie.

— Je te remercie, Nicolas, assure enfin dans son émotion naïve, ce beau grand garçon de Luc Savigny. Là, pour dire, Nicolas, tu paraîs bien, dans ta robe blanche ; si les autres, là-bas, te voyaient !

Faute de ces autres, il y a, venus avec Luc, à la messe des Pères, trois de ses voisins du rang, des colons, excellents types, chrétiens et travailleurs. L'un d'eux, papa grisonnant, s'exclame :

— C'est pas croyable ce que ça prend un homme au coeur, de voir ces enfants chanter et prier, là, de même, avec tous ces bons Pères. Ce que vous en aurez, vous autres, une belle place au ciel !

Un second remarque :

—Ce sera tout juste si on y arrive, nous autres.

Frère Nicolas coupe la phrase :

—Dites pas cela : tous arrivent de ceux qui font leur devoir. Le lieu où l'on travaille, c'est le bon Dieu qui le choisit ; il en faut dans les Monastères, il en faut dans le monde. Ecoutez : c'est comme pour les cultivateurs : il y en a dans toutes les places : autour de Québec, au Lac St-Jean : ce sont les circonstances qui marquent l'endroit. Mais pour tous et partout c'est la même règle : tracer le sillon bien droit, y jeter du bon grain... et c'est le pain de la famille. Bien, voyez-vous : dans nos vies humaines, pour l'âme, c'est pareil : à chacun sa vocation... trappiste ou colon. Ensuite, par exemple ! faudra tirer droit sur le ciel une belle raie de charrue, y semer nos bonnes actions. Pour la moisson, on la récolte au paradis. Si ce n'est pas, chez le bon Dieu, la plus riche des terres neuves !

C'est venu tout naturellement, c'est exprimé simplement, avec une petite flamme dans les yeux, un frais sourire sur les lèvres.

Il ajoute :

—Je crois bien : nos cinq minutes ?

Savigny regarde sa montre :

—Oui, de fait. Pas long, cinq minutes ! Tout de même je m'en retourne le coeur en joie. Mais toi, petit Colas, sauve-toi, sauve-toi ; tu te ferais disputer !

L'adieu brusque pour étouffer ce trémolo de la voix, et qui part du coeur. Pauvre grand coeur sensible !

Sur le chemin de leurs cabanes de bois rond, les quatre hommes devisent. Du bonheur les accompagne ; des pensées d'au delà, tombées de cette âme d'enfant, leur sont une rosée de grâce et d'espérance pour la rude tâche.

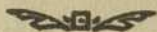
* * *

Et le bonheur et l'espérance ont élu domicile chez notre petit moine.

Journée de rayons à tous les firmaments de l'espace et des coeurs. Déjà le soir. L'heure pieuse : le retour du *Salve Regina*... la file recueillie : bras croisés dans la chape courte, fronts cou-

verts du grand capuce ; la marche du monastère au Juvénat, sous la bénédiction claire et souriante des étoiles, la silencieuse caresse des solitudes.

Ainsi, jadis, au désert, vers la terre promise, chaque soir, sous la tente, dans les plis de son *abaïe*, le manteau protecteur, s'endormait Israël. O Jérusalem !





V I I

Dans l'harmonie des Psaumes.



Il serait à plaindre, le jeune oblat qui n'apprécierait guère la beauté si réelle des cérémonies religieuses. On ne peut espérer de tous le même enthousiasme ; il est des natures bonnes, mais peu sensibles ; petit Colas avait une âme vibrante comme la harpe du psalmiste : c'était une grâce. Dès son contact avec la liturgie du cloître, l'enfant cueillit le mot joyeux et béni qui fleurit au cycle pascal : Alleluia !

Qu'il possède de puissance, l'alleluia, sur le cœur humain ! Il est, avec le vieux cri de « Noël ! Noël ! » l'évocation de tout ce que la vie monacale et chevaleresque des temps antiques donnait aux âmes d'énergie, de vaillance et de sublime audace.

Le charme profond de son existence nouvelle, ce fut pour le Frère Nicolas, cette participation toute intime au chant grégorien ; le frôlement de sa bure claustrale aux chasubles et aux dalmatiques, parmi l'encens de l'autel.

Il débuta par la Fête-Dieu.

« Fêter le Bon Dieu ! ça doit être beau chez les Pères » songeait Nicolas.

Les anciens l'affirmaient : « Vous verrez, vous verrez. »

La date approchait. Les petits formulaient une prière à Jésus : « Des fleurs, s'il vous plaît ; faites pousser des fleurs... et de belles, et beaucoup ! »

Et c'était vraiment un brin de miracle qu'il fallait pour avoir, si loin, vers le nord, Mistassini, sa gerbe bien garnie.

Et ce brin de couleurs et de parfums s'accomplit ; du soleil actif, de la pluie nourrissante ; ce fut l'idéal. Les petits jubilaient : « On a prié, nous autres ! » Foi naïve : c'est elle toujours qui réussit.

Feuilletes et corolles s'avivaient, tressaillaient de jeune amour et d'espérance, dans l'aurore merveilleuse de ce jeudi. La Fête-Dieu ! S'en iraient-elles vers ce cloître endimanché, là-haut, dans la grande maison de pierres rouges et bleues, quand le Seigneur des forêts et des sillons doit passer pour bénir ?

Un bruit de branches écartées : les juvénistes dévalent du talus boisé : la récolte commence.

Petit Colas découvre un pied de lys sauvage, la fleur de chez lui !... quel rêve soudain ! Quel bond vers tout là-bas ! Vision du cher ruisseau, tout orné, sur ses deux bords, de la fraîche blancheur. Et Baptiste et Raoul, leurs deux bouquets énormes : « Regarde voir, Colas, si c'est beau ! Et sens l'odeur ! » Lui, ce matin, n'a trouvé que cette plante seule, et plus chétive, et s'épanouissant de son mieux au tardif printemps de son désert. Trois corolles, les pauvrettes, qui l'appellent, heureuses et timides : « Oh, notre petit frère, prenez-nous, prenez-nous, pour Jésus. »

L'enfant se penche, se ravise, coupe d'abord deux branches d'alizier, chargées de leurs clochettes de rose ivoire, puis une touffe de fines fougères, et sur cette brassée très belle, coussin vivant et parfumé, il pose les trois fleurs. Il porte son offrande aux cloîtres qu'on décore.

Sonnez ! Sonnez ! deux cloches du Monastère : il s'avance, le cortège de lumières, d'hymnes et de prières, le cortège magnifique, moines et convers, coules et longues chapes, ouvrant, fermant la marche ; et près de l'ostensoir qui porte Dieu, les oblats juvénistes, pages recueillis et ravissants du Roi des rois, théorie blanche et brune, enveloppée d'un encens qu'illuminent de points d'or tous les cierges allumés.

Et la grand'messe commença, radieuse plus que jamais, sous le ruissellement des flammes, dans l'arome pénétrant des corolles

et des verdure piétinées : de leur senteur forte s'imprégnait, ce jour unique, pour l'Hostie, l'austère parfum des encensoirs.

Au graduel, quatre jeunes voix, légèrement tremblantes, entonnèrent l'alleluia; le chœur le poursuivit, et la reprise revint, notes d'allégresse et d'infinie vibration, jaillies des petites poitrines, heureuses sous le blanc scapulaire.

Dans l'après-midi, frère Nicolas s'en fut avec un autre, à la chapelle, pour la demi-heure de garde. Ils sont au prie-Dieu, solennellement, comme de vrais moines graves, à quelques pas de l'autel brillant de clartés : leurs deux fronts s'en éclairent. Et du trône plus élevé d'où l'Eucharistie rayonne, des lumières mystiques plus vives pénètrent jusqu'à leurs âmes.

Une sonnerie lente à l'horloge.

Nicolas se rappelle soudain, pourquoi ? mystère des souvenirs, que c'était à pareil instant son départ, en train, vers Lévis, vers Québec, vers Mistassini. Quelques semaines de cela. Comme tout est rapide ! Son rêve d'alors s'est réalisé, meilleur que le meilleur des espoirs. « Merci, mon Dieu ! » Ses yeux sur l'Eucharistie s'humectent ; ses deux mains jointes sous le manteau, se serrent plus ferventes : c'est la reconnaissance, c'est l'amour.

Dieu va le récompenser.

De la salle capitulaire des voix traversent le cloître, viennent vibrer, lointaines et très douces, dans la chapelle où seuls, en ce moment, sont en prière Jésus et ses deux petits adorateurs. Quelles sont ces voix ? Les novices préparent les vêpres : un harmonium, de calme tonalité, scande leur unisson. Des psaumes chantent leurs versets dans l'alternance fraternelle des deux groupes. Et c'est d'une saisissante beauté. C'est une prière jointe à la sienne, et qui la soutient, qui l'élève, qui la porte, vibrante et tremblante, à Jésus dans son Hostie. Oh, vivre ainsi dans l'harmonie des psaumes : la voilà donc, sa bénie vocation ! Et dans cette harmonie prier, s'immoler pour les âmes ! Chantez, psaumes lointains, aux accords du clavier discret ! Son âme vous répond, car elle chante, silencieuse. . . Aimer : n'est-ce pas chanter son bonheur ?

* * *

Il fut alors question de la solennité du mois d'août. Petit Colas entendit Frère Claude interroger Frère Gratien : « Sommes-nous marqués ? » — « Oui, oui, certainement : 4ème répons — premier nocturne — et le gloria. » Tous les deux paraissaient à la fois inquiets et contents. Petit Colas resta bouche bée : un nocturne ? un répons ? cela disait quoi ? Il le demanda ; la réponse fut une joie.

C'est-à-dire que les oblats assisteraient au grand office du chœur, la nuit de l'Assomption ; que plusieurs d'entre eux s'y feraient entendre, au silence des psaumes, à l'antiphonaire de l'harmonium ; et que tous, bréviaire en mains, suivraient, deux heures consécutives et plus, matines et laudes célébrant la Vierge Marie.

Trois jours... deux jours... « plus qu'une fois dormir son sommeil plein » s'encourageaient les jeunes, et ce sera la belle nuit !

Ce réveil, en rêve actif, sous les étoiles ardentes, longtemps avant le jour, les deux cloches le carillonnèrent à toute volée.

Sursum ! Debout, les moinillons ! Un jet d'eau rude, sous la *champlure*, aux yeux mi-clos ; poussées jeunes de fébrile impatience pour saisir au crochet l'habit claustral... et là, sur une ligne, souriants et dévots, frais et roses les tout petits, gros livre latin sous le bras, ils attendent.

La main levée du Père-Maitre : « Allez ! »

Ils partent.

Léger frissonnement, dehors, dans l'atmosphère pénétrante. Des reflets lunaires marquent d'une ombre rapide la silhouette agrandie des petits moines, l'une après l'autre. Les engoulevants, qui rôdent comme des chauves-souris énormes, rient de ces mantelets courts, de ces capuchons droits et pointus, passant dans leur nuit. Un massif de « Boules-de-Neige », une lisière de chrysanthèmes, fleurs de l'automne, entr'ouvrent leurs boutons ; le vent froid les caresse, venu du nord glacé. Est-ce l'avant-coureur de la saison frileuse ? Des ferveurs juvéniles épanouissent les âmes.

Une bande horizontale se dessine vers l'orient, toute mystérieuse d'invisible lueur, par-dessus la grande chute et les maisons

endormies du village ; c'est là que le jour renaîtra dans sa lumière neuve. Les voix allaient magnifier Notre-Dame : « Vous êtes belle comme la lune, glorieuse comme le soleil ! » La solitude prêtait ses images ; la poésie liturgique les traduisait en phrases et mélodies admirables.

Les religieux dans les hautes stalles, leurs juvénistes dans le bas-choeur : l'office se déroule. Quelle prière ! Gloire à Dieu ! C'est la réparation, c'est le salut du monde.

Frère Nicolas le soupçonne ; il saisit la grandeur de cette scène ; il bénit la Providence d'y prendre sa petite part, oh, si petite ! Il ne peut suivre ; il écoute : les textes ne disent rien, mais les notes parlent ; il y a des neumes d'une éloquente émotion, mis en relief par l'accompagnement, et tout l'ensemble est merveilleux. Et puis, voyez donc : des mots latins arrivent qui sont du pur français ! Les Pères font leur savant ! *Assumpta est Virgo Maria*. Il comprend très bien : l'assomption de la Vierge Marie, vers le ciel... Et sa maman s'y trouve, au ciel... Elle voit la Sainte Vierge ; elle regarde aussi vers la terre, dans cette chapelle, son Nicolas, le petit moine en prière, dans la stalle austère de la Trappe. Elle lui sourit... L'enfant recueille ce sourire qui dilate son âme.

Et comme on entonnait le *Benedictus* des Laudes, dans l'accord enthousiaste de l'orgue-harmonium, frère Nicolas, suivant les versets dans son bréviaire, chanta, voix tendre et nouvelle prise par les anges avec les voix des moines, son hymne de reconnaissance.

Le dernier *amen*, grave et bas ; l'angélus, la sortie du choeur, le retour au Juvénat. Il est quatre heures du matin. Le soleil, tout allumé, jette ses rayons taquins aux yeux calmes des moinillons ; des gouttelettes de rosée se prennent au bas des robes blanches et brunes ; les petits, avant d'entrer, les secouent ; tous les diamants humides roulent sur le trottoir de ciment... et s'évaporent. Dans les taillis réveillés, fauvettes et pinsons louangent le Créateur : les moines vous ont devancés, légers gazouilleurs des solitudes ! Et plus loin, la profonde clameur des rapides célèbre l'éternel...

L'enfant pria pour ceux et celles qu'environnerait bientôt le vain bruit des cités.

* * *

Et d'étape en étape montant sa jeune vie religieuse, dans l'harmonie des psaumes, le frère Nicolas connut des joies intimes qui seront restées son secret.

Que lui dirent, le 20 août, les splendeurs de la Saint-Bernard, évoquant le vieux Cîteaux ? Quel rêve : la forêt, les lourds psautiers, le mets frugal et l'onde pure !...

Et ce matin de septembre, enveloppant de ses langes d'azur la Fleur Immaculée, la naissance de la Vierge ?

Et ce rayonnement du soleil qui monte, rouge écarlate, largement, sur l'horizon d'automne, parmi les premiers givres et les derniers chrysanthèmes... et qu'alors soudain parut, dévoilée, l'image de bronze doré : le Christ bénissant... Et que tous, défilant devant la statue, et les petits se hissant sur la pointe des pieds, déposèrent un baiser filial sur le Cœur adorable... Et ce fut délicieux, le baiser du petit moine au Sacré-Cœur de Jésus !

Maintenant la solitude traîne ses brumes pesantes, ses feuilles jaunies, prises dans les rafales froides et tristes.

Le Jour des Morts... Hier, les allégresses, les frôlements invisibles de tous les Saints... Mais aujourd'hui, c'est la mélancolie du *Requiem* — du voile violet jeté sur les lumières et sur les fleurs de l'autel.

Jamais le pauvre enfant n'avait mieux compris cette fin brutale de nos joies d'ici-bas. Il ignorait aussi de quelle espérance s'aurole la tombe vue d'un cloître.

* * *

C'est l'hiver tout de bon. Décembre gerce, pince et pique, dans son cruel « nordêt ». Qu'importe ! Voici Noël ! Vive Noël, toute douceur, et brise d'idéal, réchauffant les âmes !

Traversée lesté et joyeuse du Juvénat au Monastère, pour la messe, dans la nuit. Regard furtif, sous le capuchon rabaissé : des rayons flottent sur la blancheur des campagnes et le sombre des futaies ; de l'or et de l'ivoire : une richesse dont se pare cette nuit.

Noël ! Dieu va venir ! L'espace s'illumine. Gloire à Dieu ! Le ciel est plein d'étoiles qui regardent nos horizons : Dieu va descendre sur tous les autels. Les coeurs sont pleins d'amour jubilant.

Un grelot court, en bas, sur la route vers l'église du village. Petit Nicolas revoit les carrioles de chez eux, se hâtant sur les chemins de neige. Que c'est loin, déjà, l'autre hiver ! Que c'était bon, la messe, toute la paroisse réunie... et le succulent réveillon de Romanie... Est-ce un regret ? C'est le souvenir : il est méritoire. L'enfant renouvelle son sacrifice.

Ils ont suivi le cloître, où, tout au fond, ce point lumineux les attire : l'Etoile de Bethléem. Devant la crèche ils se sont agenouillés. Des touches d'harmonium, lointaines, voilées et délicieuses, rendent les vieux Noël's, sans paroles, la mélodie seule, permettant aux âmes d'accorder sur ces notes aimées leurs vibrations intimes.

Frère Nicolas découvre, dans la demi-clarté, près de lui, sans mouvement ni bruit, le plus ancien convers de la Communauté, vieillard septuagénaire. Il est à genoux, le corps replié sur les talons ; ses deux bras sont croisés sous la chape brune ; le visage et sa longue barbe de neige reçoivent le reflet de l'étoile électrique. Petit Colas fixe un peu le cher vieux immobile, en extase ; un sourire entr'ouvre ses lèvres bleuies ; une vraie joie d'enfant brille dans ses yeux gris-pâle, sous les sourcils rudes : des yeux limpides, naïfs, humides d'infinie tendresse. Frère Nicolas reçoit l'impression très nette que les âmes de la pénitence vivent d'une constante jeunesse.

Il songe : « Mon avenir sera l'aurore sans crépuscule. » Puis le passé revient... Ce bon Frère accroupi... le vieux Remi, sous la chape sombre, aurait eu cette pose, et ce bonheur du ciel, et cette prière... Oh ! quelle autre vision ! Saint Paul, l'ermite... avec sa robe toute cousue de larges feuilles... et sa voix muette, par le cher livre rouge : « Viens au désert ! »

Un signal. Tous aux stalles du choeur. Les moines ont ouvert les graduels aux fermoirs de cuivre : leur bruit mat, en retombant, frappe le silence de la nuit.

Minuit va sonner, lentement, douze coups, à l'horloge et dans l'espace : tout un peuple de chapelles et d'églises guettent l'heure

bénie. Les cloches vont se répondre, se lancer leur allégresse, de village en village, dans une région naguère déserte et stérile.

Un vieux trappiste, pionnier de la fondation, revoit, les yeux clos, dans un passé d'héroïsme, les étapes de la solitude vers ce Noël qui va carillonner...

Attente solennelle.

Le marteau de l'horloge se déclenche; le timbre frissonne, il vibre: minuit!

Les deux Frères Sonneurs, à leurs cordes, se penchent, bras tendus...

Minuit! volée claire des cloches; ruissellement des cierges sur la parure des ornements sacrés; bouffées larges de l'encens.

Le Père Chantre, droit, deux longues manches de la coule rabaisées, pose d'honneur pour le sublime de l'action, entonne l'*Introït*. La messe est commencée. La mélodie grégorienne, l'aile de la prière, s'essore...

Petit Colas se répète: « C'est beau, c'est beau, chez les Pères. »

Il n'a pas tout vu.

L'Agnus Dei. Le diacre reçoit la paix. Toute la Communauté — moins les prêtres — s'avance: religieux, convers, jeunes oblats, sur une ligne, et s'arrête au degré du sanctuaire. Et voici l'émotionnante cérémonie: le baiser de paix descend de frère en frère jusqu'au plus menu du Juvénat... Petit Colas l'a reçue, l'accolade de famille. Oh, belle charité monastique! Alors le Christ, le Dieu de paix et d'union, peut se loger dans les coeurs. Tous le reçoivent; chacun se relève, s'incline longuement, disparaît derrière l'autel, réapparaît à l'autre côté, comme sortant d'une salle de festin ou d'un mystérieux tête à tête, grave, très posément, front courbé, deux bras pendants: attitude d'abandon, vers sa place, portant au coeur le trésor de sa pauvreté et la douceur de sa pénitence: Jésus de Bethléem.

Cette nuit de Noël, le petit Nicolas Glandier pleura doucement.

* * *

Et plus que jamais il épiait au calendrier la marche des fêtes. Elles arrivaient.

La Chandeleur: vision de lumière et de blancheur.

Les Cendres : frisson d'éternité quand tombe sur la tête penchée cette pincée de poussière.

Il y eut enfin la Grande Semaine, et son jour lugubre : ce douloureux Vendredi, quand on va, pieds nus, se prosterner par trois fois, tout de son long, vers la croix, baiser le pauvre Jésus, mort pour notre amour. Et lorsqu'on se relève, on voit l'autel dégarni, pitoyable, avec son tabernacle vide.

Plusieurs se disent alors : « Que serait notre vie de La Trappe intolérable sans l'Eucharistie ! »

Il advint qu'au soir de cette journée, notre petit frère, ne trouvant pas son chapelet, s'en fut le chercher à la chapelle déserte du Monastère. Et passant devant le maître-autel, il s'agenouilla, fixant le regard sur cette pitié : la petite porte ouverte... et Dieu parti ! Et tout l'intérieur s'éclaira d'un reflet livide parce qu'un rayon de lune y pénétra : c'était un sépulcre ; les parois de damas : un linceul. Quel mort allait y dormir ses longues nuits ? Quand le brillant ciboire a disparu, le tabernacle n'est plus qu'un tombeau.

L'enfant réfléchit que notre cœur est ce tombeau quand Jésus s'en retire. Il revit, tout là-bas, le jeune Aubert. Il se dit : « Voilà, son cœur méchant n'a plus Jésus. Alors il doit faire triste, et sombre, et froid dans ce tabernacle vide ! »

Il pria le Christ de la grande croix, le Christ du Vendredi-Saint, baisé le matin, et qui, dans le rayon lunaire, brillait sur l'autel désolé : « Jésus, pitié pour Aubert ! »

Le petit moine devait être exaucé.

* * *

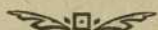
Et comme l'aurore du samedi s'éployait, merveilleuse de rouge splendeur, les Juvénistes, enfants d'espérance et de gaieté, se sont réveillés, souriants : « Les Pâques, les Pâques sont proches ! »

La crécelle grince, malheureuse, ses cris ultimes : « Au chœur ! au chœur ! » Et successivement, le cierge pascal allume sa flamme, soleil symbolique. Alleluia !

Le *Gloria* rappelle les cloches, les oiseaux de ton printemps, ô sainte Mère Eglise !

Les Vêpres éclatent : bourgeons, fleurs et fruits du renouveau mystique.

Et lorsque le *Magnificat* solennel, alternance des voix, déroula ce huitième ton, grandiose et saisissant, de l'immense allégresse, petit Frère Nicolas tressaillit : c'était la pleine harmonie du grand psaume de la joie.





V I I I

Et la poésie du désert.



Epanouissement d'âme, force et joie : si la liturgie claustrale en est la source vivifiante, non moins la grande nature sera-t-elle inspiratrice de réflexions, donneuse de bonheur, ouvrière d'énergie. Mistassini, ce peut être tout cela : son désert parle aux âmes. Du soleil, à journées débordantes, jamais plus radieux que dans le scintillement des neiges amoncelées ; puis, fatalement, brusquement, sur l'espace la traînée sombre venue de l'ouest... et qui passe. Des vents actifs, fouettant le sang. Pour l'oeil, des firmaments superbes et des mousses d'argent ; pour l'oreille, le grondement des chutes, le fugitif concert des oiseaux migrants, la rumeur plaintive ou rieuse des longues branches des conifères ; et pour le cœur, la pensée de Dieu qui fit l'étoile et l'insecte.



Nicolas Glandier trouvait, à son arrivée, Mistassini tout éclos et fredonnant. Des chaleurs exceptionnelles avaient accéléré le beau travail de mai. Pourtant l'enfant dut avouer : « Dans mon pays, à moi, bourgeons, corolles et roulades s'éveillent plus précoces et montent plus rapides dans leur plein jour. »

Il lui faudra l'épreuve du rigoureux et long hiver au Lac-Saint-Jean, pour savoir de quelles vibrations le carillon pascal enfin sonne le printemps... Quand les brins d'herbe, poussant la tête de dessous les mottes tièdes, s'enhardissent, font signe à toutes les sèves, et que, d'espèce en espèce, crevant l'écorce, comme poussins hors de

l'oeuf, les verdure apparaissent. Quand, revenu, le pinson-chanteur, notre rossignol canadien, planté sur un bois de clôture, lance sa première note... Ah, c'est elle qui fait tressaillir ! Quand une aube douce caresse les flaques d'eau, et que s'avive sans répit la symphonie coassante des wawarons. Quand surtout, quelque matin très clair, par la fenêtre ouverte sur l'orient, dans les multiples rumeurs, entre, plus émue, grave et mystique comme une oraison, la voix de la grive : « Petits frères, croyez-en ma vieille expérience : c'est le printemps ! Les nids vont se construire sous les feuillettes neuves ; je viens vous l'annoncer. » — « Merci, messagère : c'est nouvelle très bonne. »

Alors, vive l'échappée dans les bois et les ravins libres, frissonnants et gazouillants ! Soudain, vers l'azur les fronts se dressent : un hydroplane arrive, sonore et léger, survole le désert en courbes de vertige, poursuit la sublime aventure... Et les plus jeunes, sursaut nerveux, de s'élancer, de vouloir, suspendus dans le vide, s'accrocher aux grandes ailes... Voici, mieux à portée, bondir et mugir les flots débordés de la Mistassini. Muets et rêveurs, les jeunes reclus en rupture de cellule, contemplent cette avalanche, comprennent cette clameur : *Sic transit...* ! l'existence : un torrent. Pensée d'ascétisme... et déception : venus pour la pêche, ils ont trouvé l'onde trop haute et les poissons trop profonds. La rivière baissera, le poisson remontera. Sous les rayons ardents, sous la piqure vorace des moustiques, un petit brave jettera sur le sable chaud sa victime palpitante : « Père, Père, j'en ai un, j'en ai un ! Quelle belle « capture » !... mon premier. » D'un ton plus bas, qui veut être indifférent : « C'est un gros ! » Naturellement : toujours un gros, ce premier !

* * *

Mistassini, solitude claustrale, réserve à qui les aime, les jouissances viriles du labeur agraire et forestier.

Un soir, le frère Nicolas, arrêtant son jeu, montra sur l'horizon cette fumée noire :

— Un incendie ?

— Mais non : c'est le chantier des Pères.

Et l'ancien d'ajouter :

—Jeudi, nous y allons, oui, tous.

La nouvelle circule; des cris enthousiastes l'accueillent: « Au chantier! au chantier! L'abatis! quel beau congé! »

Voici le jour; il a plu; mais ce matin, le soleil est splendide. Tout a poussé, durant la nuit; des aubades, sous les verdure, sautillent, se taisent et reprennent au passage des Juvénistes. Regardez-moi ces vaillants! Ils serrent sous le bras leur hache bien affilée; ils ont au coeur et dans les yeux la flamme des héros. En route! en route! Vers le bois!

Tout ce coin laissé pour eux seuls: bouleaux géants et moyens, trembles et pins de belle prestance, et l'épinette obstinée...

—Serez-vous capables?

—Capables! Dites rien! Les p'tits *bûcheux*: c'est nous... Attention! ôtez-vous.

Les arbres crient, saignent, oscillent, tombent: quel fracas! sont ébranchés, sciés en longueurs égales. Vrai travail de vrais bûcherons. Dites rien!

Et ce qu'on y met de juvénile ardeur! Les poumons respirent, les muscles se détendent, les visages s'épanouissent, les estomacs se creusent. Et le soleil darde; il le fait exprès, l'astre farceur: « Pique! pique! les p'tits *bûcheux*! » On a chaud; les mains, noircies par de vieux troncs carbonisés, mettent aux fronts mouillés, aux joues roses, au bout des nez de mirifiques tatouages. Qu'importe! C'est pour Dieu et l'oeuvre de la colonisation! Et puis, les mamans sont si loin, qu'elles ne verront rien.

Songez encore: cette terre déblayée, remuée pour la première fois depuis la création, va donner ses premières gerbes.

Personne, comme ceux du métier, n'apprécie la saveur d'un repas dégusté en plein air, lorsque le travail aiguise l'appétit, qu'un bonheur flotte dans l'espace, et que le Maître du ciel et de la terre sourit, de tout là-haut, à ses joyeux tâcherons, et les bénit.

Le Frère Nicolas fut d'emblée conquis.

Fils de terriens, le sol lui parlait de cette voix mystérieuse que seule comprend tout à fait l'âme paysanne. Et quand s'y joignent l'austère murmure de la prière, et l'ambition plus profonde de semer en son coeur, mieux que le grain dans le sillon, des germes de sur-naturelle moisson, vous saisissez comment un petit moine, sanctifiant

ses coups de hache, trouve dans sa fatigue souriante un regain d'énergie morale et de légitime satisfaction.

Là besogne terminée, l'on soupa gaiement, dans l'ombre dévalante, près des foyers qu'une vive flamme devait incendier. Voilà : d'une seule allumette l'écorce flambe ; et de tas en tas, torche courante, les feux crépitent, fusent, lancent des fumées noires, et soudain crachent leurs tourbillons incandescents.

Lorsque, au soir de ces journées triomphales, s'en reviennent les intrépides "faiseurs de terre neuve", tels les preux, d'une bataille, parfois ils s'arrêtent et se retournent. L'apothéose des brasiers rougeoyants, sur l'horizon terne, les captive. Une pensée les absorbe : ce qui brûle, c'est une partie de la forêt disparue : oeuvre de mort ; ce qui demain subsistera, c'est la cendre féconde et l'humus mis à jour pour recevoir le soleil, la rosée vivifiante et la semence, riche d'espoirs : l'oeuvre de vie... d'où lèvera le pain quotidien.

Ils reprennent leur marche, heureux de cette vision d'une beauté ; plus satisfaits de la tâche fructueuse.

L'heure vespérale les enveloppe. Ils récitent à voix haute le chapelet ; ils chantent le *Salve* : l'harmonieuse prière vibre dans le silence des campagnes.

Ce soir-là, d'une particulière douceur, le retour par la forêt fut une fête délicieuse. Ils ont gravi ce monticule, pour découvrir, sous les étoiles claires, le Monastère.

Là-bas, frère Nicolas, comme on le voit !... sa tourelle vêtue de tôle brillante... la maison de Dieu, seule, dans les verdure assoupies... Tous se taisent : l'angélus passe lentement et d'une saisissante résonance dans l'air sonore. En même temps s'avive, d'un nuage déplacé, le croissant de lune répondant au clocher. Lumière qui chante ! Hymne qui s'éclaire ! A genoux ! petits moines, dans les spirées sauvages dont les tiges brisées exhalent un encens d'autel.

Ah, qu'il est bienfaisant pour l'âme, l'angélus du soir au clocher monacal !

Quelques minutes ils sont restés sur ce thabor, entourant leur Père-Maitre. Et ces minutes recueillies sont une méditation : le cloître, l'immensité, le ciel, la fuite des choses, telle la rivière bondissant tout en bas, la paix souveraine planant sur ce désert... « Etre moine, mes enfants, c'est tout ce bonheur, en profondeur,

en étendue... jusqu'à Dieu. Le voulez-vous, ce bonheur... toujours ? » Ils ont répondu d'un élan d'amour et de foi : « Toujours, oui, mon Père. » Et ce mot du cœur récompense son dévouement.

La joie calme des vocations religieuses pénètre les âmes ; la brume légère et odorante flotte dans la soirée de printemps ; elle baigne le Juvénat souriant qui retrouve ses *p'tits bûcheux*... fatigués.

* * *

Après noble travail, un congé : c'est de tradition. Volontiers ils diraient : « Mon Père, c'est dans le règlement. » — « Et vers quel endroit ? » — « La chute ! la cinquième chute ! » C'est l'excursion d'une belle journée. Un de leurs poètes en avait commencé la rime :

« L'astre lumineux dit :

« C'est aujourd'hui jeudi... »

Des voix sans pitié l'avaient arrêté : « On le sait ! on le sait ! » Il y a mieux à faire qu'à déclamer !

D'aucuns activent les préparatifs ; d'autres amènent pompeusement l'ami Bertrand, lequel, fier de l'honneur, reçoit l'ovation de son cher monde.

Bertrand, pour éviter l'équivoque, est un vieux grand cheval, croisé d'arabe, au blanc pelage plaqué de rouge ; ses hautes pattes, faites pour les chasses à courre, s'enlissent à plaisir dans les montées sableuses. Douze ou vingt bras s'attellent aux roues. Marche ! Marche ! Marche !... et Bertrand, poussé par sa voiture, trouve l'exercice charmant, et souhaiterait des côtes sans fin.

Le véhicule porte vaisselle, ustensiles et victuailles. Des provisions ? N'ont-ils pas fusil, carabine, filets et hameçons ? Oui ; seulement chasse et pêche peuvent manquer — ce ne serait pas inouï. — Alors...

Le fricot s'apprêtera, friture et gibelotte, au feu du bivouac, près d'un ruisseau, dans les taillis solitaires. Un orchestre ailé rehaussera les agapes.

Et quand ils auront, des heures longues de soleil, d'air pur et de joie saine, ouï le grondement, regardé le saut périlleux de la majestueuse rivière, couru, pieds nus, dans le sable chaud de la grève et la vague fraîche du rapide, escaladé rocs pointus en quête des

premiers bluets... et chanté, jase, prie, jeté leur rire à tous les échos, ils reviendront, l'âme heureuse.

* * *

Et puis retentira comme un coup de clairon, l'appel au travail : les foins ! la moisson !

Trente fourches, pointes en l'air, brillent au soleil ; les chars de triomphe s'alignent, bien en file, démarrent, conduits, chacun, mais vides encore, par un tout petit. Lui, cocher d'aventure, ce qu'il jubile de tenir en son pouvoir — sauf imprévu ! — deux immenses percherons ! Et ce sera parcours de quatre ou cinq milles, jusqu'aux terres fortes de la Ferme, à l'extrémité de la propriété. Une heure d'infini bien-être au soleil matinal qui boit la brume et les rosées. Des souffles, venus du nord, par ondes larges, épandent leur fraîcheur, des notes d'oiseaux captées au vol, des parfums de sapinières, l'arome des prés fauchés.

« Que c'est plaisant ! » disent les jeunes. Le trajet seul est une fête, et dans ses charmes de poésie, réserve au flair gourmand la petite fraise sauvage et l'atoca des savanes... On saute... on grimpe. Le chemin tourne brusquement, quittant halliers et taillis. Surprise de Nicolas : c'est l'étendue sans bornes, déboisée, mise en culture. Oeuvre de moines ! Et déjà, les voici tous à la besogne : frères convers, novices et pères, silhouettes brunes ou blanches uniformément, ou barrées du grand scapulaire noir. Rien d'émouvant pour l'âme, de captivant pour le regard comme les trappistes au travail.

La prairie, descendant par coulées et boutons raides jusqu'à la Rivière-aux-Rats, porte sa fourmilière de meules de foin qu'il s'agit d'ouvrir à l'air sec.

Les religieux, au bataillon des jeunes qui défilent, décidés, la fourche en mains, l'énergie fière aux deux poignets, sourient, fraternels, et d'un signe muet les accueillent : « Bien, bien : ça va marcher ! » Et de fait, tout s'active ; l'exemple entraîne ; le silence éternel des besogneux du cloître ramène la pensée vers Dieu ; c'est pour son amour qu'ils peinent ; l'amour : que ne rend-il pas facile !

Les équipes, d'avance en avance, se rencontrent près du dernier tas. Midi : l'heure de l'universelle faim. L'oiseau trouve sa graine

ou son insecte; les petits moines, le ragoût du cher frère cuisinier.

...Les groupes se sont reformés pour la rentrée du foin. Ce qu'il y en a... des arpents et des arpents ! On charge, on foule, on court devant les voitures ouvrir un chemin; quelque mulot surpris, détail: p'tit Napp, aux aguets, chien modèle, le saisit, le croque et l'avale. L'incident prévu. Les fourches reprennent... Vive Dieu! c'est du vrai travail, et, miracle délicieux, toutes petites langues au repos..., pénitence! pénitence! moinillons édifiants... sauf à quatre heures: collation, détente, petites langues déliées, moinillons joyeux... un gazouillis à étourdir vos soeurs les alouettes, bavardant sur l'espace.

Vers le soir, il faudra mettre en veilloches l'herbe fauchée du matin. Dresser une belle veilloche et qui tient sous les brises du crépuscule, ah, petit frère, ça ne s'apprend pas tout seul. Et bien des jeunes orgueils s'abattent quand souffle en malice le vilain *norouâ* !

Parfois, tout ne finit qu'à la noirceur. Lestement sur les charges du retour on se hisse, on s'installe, et la déambulation lente devient chose exquise sur cette litière fleurant la menthe et le trèfle embaumé.

Tels rentraient, quelque soir, dans la Rome antique, les consuls victorieux. Mais leurs éphémères triomphes ignoraient l'essence même du bonheur; la paix de l'âme et le sourire de l'au delà.

Plus heureux, les petits moines de la solitude: ils s'en reviennent le coeur à l'aise; ils regardent au firmament: toutes les étoiles sont les clins-d'oeil des anges familiers.

* * *

Pour diversion, la cueillette des beaux « bleuets » canadiens, lesquels sont, en langue littéraire, les myrtilles françaises. Eh, qu'importe le mot ! Vivent les vacances, la débandade rieuse par buttons, crans et brûlés !

Vive le gros bleuets de par chez nous, si gros, mes petits frères, que de la demie d'un seul vous aurez dessert complet !

« Est-ce vrai ? » — « Ramassez, ramassez: vous verrez ! »

Ils y vont.

C'est le plateau, plaine boisée, longeant la Mistassibi ; de l'ombre et du soleil, aux caprices des futaies ; point d'horizons... pas à pas, sous les branches, dans l'imprévu, dans le mystère. Un farceur imitera le grognement de l'ours... Epouvante... et bravoure... à la don Quichotte.

Ou, par contraste, vers l'ouest, la zone des côteaux sablonneux : enfilade aride sautant les ravins frais et verts. L'espace ouvert.

Frère Nicolas s'est isolé ; ce pic élevé l'attire : le voici tout au sommet. Un ciel clair et profond sur l'atmosphère étonnamment lucide. Tout au loin, du sud à l'ouest, la crête sombre des Laurentides. Au delà c'est son pays natal ! En deça, l'océan des verdure, et des îlots, points gris ou blancs : cabanes de terres neuves. Et plus près, sur la rive droite de la Rivière-aux-Rats dont une partie seulement de la largeur se découvre, de cette hauteur, et ne semble qu'un ruisseau — celui de chez eux ! — petit Colas regarde longuement cette ferme ensoleillée... Ah, c'est le foyer paternel, la bonne maison d'autrefois !... Deux garçonnetts jouent sur la grève... Raoul et Baptiste ?

Souvenance ! Souvenance ! douce chose !

Et sacrifice : joie meilleure, quand le coeur est tout à Dieu. L'enfant généreux songe, dans le bonheur calme de sa vocation, que d'autres réclament sa prière pour leur parcelle de bonheur ; il songe à l'âme d'Aubert : il a soudain l'intime conviction que sa persévérance, à lui, courageuse, dans le devoir de sa vie nouvelle, sera le salut de l'égaré. Il songe, il songe.

Coups de sifflet répétés. Vite, vite : descends de là-haut, petit moine ! Par où ? Vers le drapeau rouge, en l'air, à cette pointe d'épinette ; en bas de l'arbre, c'est le campement. L'appel strident s'égosille : A la gamelle ! au rata ! les p'tits *ramasseurs de béluets* !

Il en sort de tous les fourrés : bons visages, perlés de sueur, égratignés aux buissons, zébrés de raies violettes, noires et rouges, parce que les doigts nerveux, clac ! clic ! tuant, ah, les tannantes bêtes ! maringouins, brûlots et mouches noires, y marquent, depuis ce matin, le jus des fruits écrasés et la braise des bois calcinés.

Près du campement, un trou dans le sable gris s'est rempli d'eau de savane. On s'y débarbouille à demi, par acquit de cons-

cience. On a faim ; les vivres sortent de leur cachette : c'est l'essentiel.

Et puis, vous ne savez pas ? ruse innocente : plus sont en lambeaux et défigurés salopettes, nez et joues, plus on aura travaillé dur : c'est évident !

« Regardez voir c'que j'en arrache, moi ! Si j'la gagne un peu, moi, ma belle tranche de p'tit salé ! » Et l'on mord avec assurance.

Le repas champêtre est servi sous bois, au seuil d'une éclaircie rêveuse, immense, rejoignant, quelque part, les régions bleues de l'infini. Quels sentiers pour le mystique et le poète !

Entre deux signaux de sifflet, l'après-midi reprend et se clôt. Paquetage sur l'épaule, en file indienne, le plus débrouillard en tête, ils retrouvent le tracé du matin. Soudain le Monastère, rouge écarlate sous le soleil couchant, fait signe de hâter le pas. Un jeuneau, l'aile pendante, soupire : « Il est chanceux, le soleil, d'aller dormir ! »

Il se pourra, quelque rentrée plus tardive, que l'espace, cinglé d'étoiles, suggère aux anciens réflexions plus graves... L'étoile filante est l'emblème du terrestre bonheur : un point d'or s'allume, brille, glisse... et meurt.

* * *

Septembre charrie ses brumes ; l'ondée menace tout un champ de grain. Le Père Cellérier réclame de l'aide :

—Allons, les braves !

—Oui, de grand coeur.

On ira, et jusqu'en pleine nuit noire, piquant, lançant, tassant les gerbes, au hasard, aux lueurs dramatiques et trompeuses de fanaux courant dans les ténèbres. Ce fut en cette sombre circonstance que tout un « voyage » haut dressé, versa de fond en comble, enterrant, sans mal, non sans émoi, le petit charretier introuvable. Qu'une équipe, traversant à tâtons l'abord des granges, déboucha de la côte sur la toiture d'un caveau, s'avança... et pirouetta dans le vide.

Et tout cela, pour qui sous l'ombre sait découvrir la beauté, c'est encore de la poésie. Les anges gardiens ont ri, tout bas, sous

leurs ailes, du bon tour... et marqué d'un signe d'honneur la vaillante épopée des nocturnes moissonneurs.

Le lendemain, les petits moines reposaient; la pluie noyait longuement les arpents dégarnis; les grains secs, durs et dorés attendaient à l'abri, par milliers et par milliers, l'heure joyeuse de danser leur triomphe au tic-tac galopant de la batteuse.

* * *

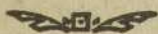
Alors ce fut l'automne, et le frôlement plaintif des feuilles mortes qui tombent, tourbillonnent, craintives, puis disparaissent dans les premières rafales de l'hiver.

Et, dans un adieu, les voix d'outre-choses évoquent tant de courses gaies par les foin bleus, les bois, les prés et les rochers; toutes les randonnées vagabondes au fil des rivières. Et déjà cela paraît si vieux, et fugitif comme le bruit cadencé des rames sur l'eau monotone... Vogue, vogue, barque légère !

Finies, ces vacances vraies dans la poésie du désert ! Fini, le grand travail agricole, dans le silence et la beauté de la nature : force pour le corps, envol de l'âme vers son Créateur.

Une voix ancienne revient, plus austère, mais voix de Dieu. Vivent les heures d'étude; et les gros dictionnaires où l'on plonge ses yeux ardents et son front plissé; et l'aride grammaire qui rend savant, à ce que l'on prétend; et le tableau noir où se hérissent des chiffres, des chiffres toujours, et des formules algébriques.

O Poésie !





I X

Une nuit dans les bois.



Au premier été du jeune Glandier chez les Pères, se rattache un incident mystérieux où l'enfant crut voir, à tort ou à raison, un piège du malin pour le décourager.

Nicolas, petit campagnard, n'avait pourtant rien de ce flair spécial aux *rôdeux* intrépides, lesquels finissent toujours par se tirer des plus sombres fourrés.

L'érablière de chez lui, beaux arbres espacés, sans taillis ni broussailles, n'offrait nuls risques à courir ; l'orphelin tranquille et studieux, ne poussait guère au delà.

Mais, à Mistassini, l'immense solitude sauvage enveloppant les espaces cultivés : c'était à s'y perdre !

Et l'enfant s'y perdit.

* * *

Par un magnifique samedi de juillet, vers les 4 heures de l'après-dîner, deux grands oblats furent envoyés à la recherche des moutons que l'on disait avoir *déserté* leur clos de pacage.

Et Frère Nicolas sera le troisième des explorateurs ; il en jubile. Quelle aubaine : une course à l'aventure, en ce décor merveilleux dont il sent, depuis trois mois, l'étonnante attraction ! La forêt ! la vraie, telle que jaillie de ce désert, aux caprices de la nature !

On suit d'abord, sous-bois, un vieux chemin de chantier, placide et bien sage, fait pour méditer en moine, ou rêver en philosophe

distrain, sans crainte de se fourvoyer. Mais, à douze ans, l'on y découvre des joyeusetés.

Le soleil, dans le ciel lourd, darde ses rayons ; le feuillage les arrête ; puis, au travers des interstices qu'entrouve le vent léger, des ronds de lumière glissent et dansent sur le sable fauve. Des ailes, jaunes ou brunes, passent rapides ; et, dans le silence, vibrent des notes calmes ou de petits cris de peur subite. Des libellules se pourchassent, frôlant votre joue.

Brusquement, ce chemin de rêve ou d'humble labeur, ce tracé d'ombre et de lumière s'arrête. Voici tout un fouillis d'une végétation libre, heureuse et débordante. Et soudain, ce précipice : longue traînée creuse de verdure et de fraîcheur ; une coulée tortueuse qu'il faudra franchir... oh ! tout simplement, par ici, tenez : ce long bouleau sec déposé par l'ouragan tout aimable, d'un bord sur l'autre bord ; et d'en bas des branches d'aulnes se hissent, se tendent, secourables, au petit Frère Nicolas qui s'en ira, pas à pas, sans vertige, où, d'un trait, sont passés les deux aînés.

Tous trois sont rendus, sains et saufs... Alors besognons ! Une prime à qui le premier les verra !

L'oeuvre commence... et ma foi, c'est bien amusant ! Écoutez Frère Arsène jeter l'appel bêlant aux échos paresseux : « Mouête !... Mouête !... Viens-t'en, les p'tits moutons !... » Le même cri se répète, monotone, scandant la marche, dans le bruissement du feuillage heurté : « Mouête !... Mouête !... » Et Frère Théodule y va, de son timbre nasillard : « Viens-t'en !... Viens-t'en, les p'tits moutons ! »

« Qu'ils ont bien fait de prendre au large, nos fins moutons ! » pense tout bas Frère Nicolas, ravi de l'escapade... la sienne. Il s'extasie... Voyez donc ces énormes fougères ! et ces fleurs inconnues !

— Oui, oui, Frère Nicolas : les moutons !...

Et des nids !... encore !... tiens, celui-ci, pendu comme un berceau d'amour au bout d'un rameau frêle... que c'est bien construit, un nid d'oiseau !... La petite âme mystique se demande : « Mon coeur est-il cela pour Jésus ? »

Les deux chercheurs de moutons vont de l'avant ; Nicolas, le pauvret, les suit, un peu moins alerte : les enjambées deviennent

pénibles, en pleine efflorescence de halliers, de graminées gigantesques, d'herbes malignes, s'agrippant aux pieds qui traînent, aux bras qui pendent. Et puis, ces massifs d'épinettes !... Que d'arbres, mon Dieu ! que d'arbres, tassés, drus et branchus, à qui le plus volera d'espace, d'air et de lumière !

Plus d'horizon ; plus d'échos sonores... « Mouête !... Mouête !... » ni traces, ni réponses... « V'nez, v'nez, les petits mou-to...ns ! » Rien. Que faire ? Déjà l'ombre hâtive envahit ces bois touffus...

Un tronc mort est là, par terre, comme un banc de mousse. Frère Nicolas s'y reposera, sans quitter l'endroit, c'est entendu... c'est bien entendu ; frère Arsène et frère Théodule iront voir jusque là-bas, où l'on a bûché les gros pins, l'autre hiver... Après cela, tous les trois s'en reviendront au logis... On aura fait son possible...

* * *

L'absence ne dura pas une heure.

Et pourtant !

— Mais est-ce bien ici ?

— Oui : le tronc mort, la mousse... Voyez : la place où il s'est assis... l'herbe piétinée...

Le petit frère Nicolas avait disparu. Par où ? Nul indice ; les branches au travers desquelles l'on se faufile, se replient et ne livrent pas leur secret.

Ils appellent, inquiets de plus en plus : « Mon frère Nicolas !... frère Nicolaâs ... »

Ils refont le parcours ; cherchent, crient partout... mais dans la noirceur croissante de la forêt, dans ces parages qu'ils n'ont guère fréquentés, eux-mêmes risquent de s'égarer. Alors, au plus vite, ils retournent au monastère, avertissent de l'accident.

L'alarme est au juvénat. Le Père-Maître rassure son petit monde : « Il n'y a dans le bois ni loups, ni Peaux-Rouges... » Tous, à genoux, récitent trois Ave Maria. « Maintenant dormez en

paix. » Ce qu'ils essayèrent, sans trop y réussir. Plus d'un cauchemar bruyant troubla le pieux dortoir !

* * *

Entre temps étaient partis deux Frères Convers, habitués aux coins et recoins du vaste domaine. Bien habiles, bêtes ou maraudeurs dont ils n'auraient découvert et suivi la piste !

Ils activent leurs recherches jusqu'aux endroits les plus invraisemblables... jusqu'à cette deuxième coulée, autrement sombre et creuse, celle-là ! jamais l'enfant n'aura pu la franchir... Et cependant, oui, petit Colas, leurré d'espoir joyeux, l'avait traversée ! Les bons Frères, longeant cet abîme, atteignent la rivière, tout au bas de ces bois immenses ; ils remontent, appelant et furetant... Le pauvre enfant reste introuvable... Et de guerre lasse, eux aussi découragés, éreintés de cette nuit d'inutiles efforts, ils s'en reviennent au point du jour.

* * *

Que s'était-il passé ?

Frère Nicolas, resté seul, récitait son chapelet. Il en était à la troisième dizaine, et, rêveur un peu, fatiguait l'herbe, à ses pieds, du balancement de son rosaire, lorsque de petits coups secs, saccadés et nerveux, vibrant soudain par le grand silence, le firent tressaillir.

Qu'est-ce cela !... Oh ! je sais : quelque pique-bois... toc, toc, toc... connu, le manège ! Mais, question de se distraire, l'enfant se lève, regarde... tiens ! là-bas, ce vieux bouleau vermoulu... toc, toc... Le gros tronc cache l'oiseau ; Nicolas fait deux pas : le pivert s'envole... Comme il est grand ! Ce n'est pas de l'espèce de par chez nous... (c'était, moins répandu, celui, très vif en couleurs, des forêts du nord). — Puis, voyez-moi donc cette huppe rouge sur la tête, rouge, elle aussi !...

Le bel oiseau, suspendu dans le vide, accroché de ses pattes puissantes, contourne un sapin, le remonte... et petit Colas, deux yeux en l'air, va, va toujours, à travers les fourrés, suivant la huppe écarlate, et le long bec tout noir, et fort... toc, toc, toc... et la gorge, d'un blanc mat superbe...

Là, maintenant, vers ce tremble... Allons-y!... toc, toc, toc, quels coups! tout marche en cadence... quel plaisir naïf à écouter le bruit sonore... à voir le bec, la tête avec sa touffe de plumes, le corps d'ébène penché sur l'espace... Oh! l'imprudent qui va tomber!...

Mais l'imprudent, c'est notre petit frère Nicolas! Il songe à la consigne; vite, à la souche!... le tronc renversé? Voyons... c'est là: cette mousse... non. Par où suis-je venu? Il tâche de s'orienter, va, revient... Il a contourné trois gros arbres, et, sans prendre garde, s'est frayé passage parmi taillis épais, talles d'aulnes et hautes fougères. Le voici sous des épinettes serrées, gênant les regards, coupant la respiration. L'enfant s'épuise et marche encore, marche toujours: c'est le vertige des solitudes, l'effroi du grand silence, la peur involontaire de l'abandon. Plus il va, trébuchant, heurtant les vieux troncs étendus sous l'herbe vivace, déchirant son front, ses deux mains aux ronces géantes lui barrant le passage, harcelé par les moustiques... plus il va, suant à grosses gouttes dans l'atmosphère moite et lourde, plus son retour est impossible.

Il a voulu crier; sa propre voix l'a fait tressaillir: il n'ose plus.

Soudain, quel espoir! oh! joie naïve: cette coulée! N'est-ce pas celle qu'ils ont rencontrée, tous les trois, en s'en venant? Oui, certainement... la passerelle à chicots... le vieux chemin de sable n'est pas très loin... L'enfant sourit: il n'y aura plus les petits ronds de lumière à sautiller sous ses pas, car le soleil s'est couché... Petit Colas voudrait bien en faire autant... Courage!... Il s'aventure... les mêmes branches d'aulnes, à droite, à gauche, le soutiennent: il les reconnaît!...

Pauvre innocent! Rien ne ressemble à une coulée comme une autre coulée, avec toujours, quelque part, l'infailible pont tremblant jeté en travers par la bourrasque, et les ramures qui vous invitent de leur parapet mobile et moqueur: « Venez, venez: c'est par ici! » — Il ne sait pas, le malheureux, combien de ces ravins coupent l'affreux désert qui le retient captif... et que, reprenant son élan confiant sur l'autre rive, sa marche, bientôt haletante, mais qu'il poursuit, l'éloigne de plus en plus... et dans un endroit

si reculé que nul ne songerait à pousser jusque là de vaines perquisitions.

C'est la nuit noire et douloureuse des grands bois. Le petit frère, à bout de forces, inconscient, l'âme paralysée, au pied d'un cyprès dont la branche s'incline, maternelle, sur un peu de mousse, bien tristement, dans l'ombre, si loin, si loin, tout seul, le petit frère se laisse choir.

* * *

Et voici : le vent frais des nuits d'été, venu des plaines, entre dans la forêt, s'imprègne de résine et d'aromes, se faufile d'arbre en arbre, arrive au cher abandonné ; il lui caresse le front, chasse la fièvre ; les membres fatigués se reposent, et l'âme, jeune assez pour sourire à l'infortune, et vaillante assez pour avoir choisi le cloître, l'âme du petit moine a retrouvé le calme : « Demain, s'il plaît à Dieu, l'on y verra plus clair ! Demain l'on soupera deux fois ! Demain, demain... Ce soir, dormons ! »

Joignant les mains, son chapelet roulé tout autour, renversant doucement la tête en arrière contre l'écorce un peu dure, y glissant, pauvre oreiller, son mouchoir, il murmura des ave, pas nombreux... ses paupières se fermaient. Il fit un effort, rouvrit les yeux vers le firmament, balbutia : « Je vous... salue... Marie... » Et c'est en voyant vaguement s'allumer des étoiles, que l'enfant s'endormit.

Là-haut, tout là-haut, la Vierge le bénissait.

* * *

Il dormit longtemps ; puis se réveilla. Quelle heure était-il ? Qui peut le savoir. Seulement il lui sembla que, d'un côté, le fond du bois filtrait de la blancheur, et que la lune, depuis le soir, avait fait un long trajet.

L'aube allait venir. L'aube était venue, car, écoutez : deux cloches, dans la nuit, voix grêle et voix plus grave, deux cloches, alternant ou se mêlant, carillonnaient dans l'air pur, dans l'air sans bruit des solitudes... Ding!... Dong!... la sonnerie des matines au monastère... C'est dimanche. C'est fête. L'âme du petit moine en eut un sursaut d'allégresse. Oh, la belle musique ! Comme

elle semblait venir de loin ! Ding!... Dong!... Jamais encore d'harmonies plus suaves n'avaient porté vers l'au delà son rêve de vie sainte, de vie toute à Dieu. Il lui tardait maintenant de revoir la lumière, toute la lumière, pour sortir de ces grands bois, et retrouver, là-bas, le juvénat...

Nouvelle surprise : les fourrés s'agitent ; les plantes piétinées s'écrasent... quelque chose est là, tout près ; des yeux brillent sur un museau pointu... une ombre... L'enfant regarde, inquiet... Un gros chien sort du taillis, l'air bon : c'est un ami... « Viens, mon chien !... » L'enfant le flatte... Et voilà le maître, un chasseur, dans les clartés jointes de l'aube et de la lune.

A-t-il vu l'enfant ? Peut-être ; mais, à dix pas du cyprès, où l'herbe est plus épaisse, l'homme s'étend, son fusil à portée, bâille très fort et s'endort... puisqu'il ronfle.

Le chien, près du frère Nicolas, allonge la tête sur les pattes, ferme les yeux : deux lumières rondes qui s'éteignent, et sommeille. Et frère Nicolas fit comme l'homme et la bête et les feuilles sur les arbres, et les petits oiseaux sous les feuilles : dans son lit de mousse l'enfant se rendormit.

* * *

Une voix rauque ; l'homme est debout, criant au chien : « Black, viens cite ! » La voix et le chien réveillèrent l'enfant.

Le ciel est bleu, mais tout rose sur le fond du bois qui tout à l'heure, était blanc-pâle.

Alors seulement le chasseur parut apercevoir son jeune voisin de la nuit :

—Que fais-tu là, toi, mon p'tit garçon ?

En deux mots tout fut dit.

—Bah ! oui, les moutons des Pères : y ont pris l'aut'bord du chemin, vers le grand brûlé... Toi, 'coute : suis-moi, un bout d'temps.

La parole était brève ; le visage impassible sous sa peau tannée ; mais il avait le cœur bon, le brave Pariseau, vieux coureur de gibier.

Et l'on marcha, silencieux, quinze ou vingt minutes. Soudain bois et taillis cessèrent brusquement, comme rasés par quelque

faux magique; l'espace ouvert, immense, baigné de soleil levant, calme et sublime, en cette heure matinale. Un lac ? Une savane ? L'enfant n'aurait su dire. Il y avait de l'herbe, de l'eau ramassée en quantité par des averses récentes; pas d'arbustes ni de buissons, et par-dessus, la brume légère que l'été jette sur l'aurore d'une belle journée.

—Toi, bouge pas d'icite, mon p'tit gars; pis, attends-moi. J'vas aux boutons voir après mes pièges aux renards... et j't'amènerai chez les Pères... si sont pas venus du monde te chercher entre temps, comme de raison... Pis là, pauv' p'tit enfant: prends ma beurrée... t'as faim, j'suppose...

—Mais vous, monsieur ?

—Oh ! ben, moi: j'm'en passerai... serait pas la première fois, vois-tu !

Il tira d'une sorte de gibecière deux tranches de pain où se cachait un morceau de lard.

Le chasseur et son chien — celui-ci tête basse, car petit Colas était gentil, et ce lard, flairant bon, très alléchant — l'homme et sa bête longèrent la grève, disparurent dans le brouillard des rosées vaporeuses.

* * *

Frère Nicolas s'est assis dans le sable gris en bordure de la forêt. Il attaque bravement son pain grossier.

Mais surtout il regarde, émerveillé, les rayons roses et rouges sur l'horizon; les longs reflets d'or aux mares glauques. Le soleil monte, derrière lui, par-dessus la solitude boisée; il va paraître, le joyeux soleil!... et tout l'espoir des clartés neuves... On le devine; on le pressent: ah ! le voici: globe de feu... Salut, beau roi du jour ! Béni soit Dieu qui t'a créé ! L'âme du petit frère a tressailli: les cieux et la lumière; les vagues légères sous la brise, et la houle infinie des longs foin bleus aux îlots du lac herbeux; et des montagnes lointaines qui s'éclairent... Et, tout près, les bois, en fouillis, sombres ou lumineux, d'espèces variées, aux teintes multiples des verdure forestières... Des ailes passent, bourdonnant leur cantique du réveil: la basse du gros frelon dans les soprani des mouches minuscules; et l'orchestre invisible des grillons,

grinçant, pieusement, sous l'herbe humide; et, mélodieuses, vives et rajeunies, dans l'espace frais et clair, les chansons des oiseaux qui se répondent, se taisent, reprennent, d'un arbre à l'autre, et sous la feuillée des buissons, les notes émues de ce bonheur de vivre et de le sentir.

Le jeune ermite, en ce désert idéal, écoute, écoute... et fredonne, à son tour, sa joie naïve d'aimer le bon Dieu, le cher bon Dieu des plaines, des bois et de l'immensité.

Voilà qu'il ne regrette plus la singulière aventure de cette nuit dans les bois... à moins — c'est un nuage rapide — qu'il n'ait vraiment désobéi?... toc! toc! toc; n'était-ce pas quelque diable, ce joli pic noir, rouge et blanc, toc! toc! l'attirant loin du banc de mousse où la consigne aurait dû le retenir, égrenant son chapelet? Que sont devenues les deux dernières dizaines? Au doux Ave Maria préférer ce bruit d'un bec contre l'écorce! et se laisser mener loin, loin, par ce mirage d'une huppe écarlate!

Petit Colas sent des larmes sous les paupières parce qu'il a peur soudain d'avoir manqué à son devoir.

Il tire son chapelet, le baise, fait un long signe de croix: « Notre Père... » La paix revient, et cette pensée nouvelle, rayon du ciel dans l'âme recueillie, quelle leçon!... tous ses frères du juvénat sont, en ce moment, dans leur douce chapelle, près de Jésus, en prière, à l'abri des courses errantes... Et lui!... perdu: ce n'est pas très grave; le bon vieux chasseur va le reconduire.

Vite, vite, que je puisse retourner à mon cher juvénat!

Il reprend ses ave; ce chapelet, quand va-t-il l'achever? Depuis hier soir, que d'interruptions! « Je vous salue, Marie... » Quoi donc? Le petit moine se retourne, cherche du regard, tend l'oreille... Un oiseau, là, dans cette ramure de saule, à deux pas derrière lui, dans l'ombre et la lumière, un tout petit oiseau, caché sous sa plume grise et brune, et dont il ne sait même pas le nom, redit sa roulade, comme un écho fraternel aux ave de l'enfant; cinq ou six notes, toujours les mêmes, très douces, très simples, mais venant d'une petite poitrine vibrante, et qui vont au coeur de Nicolas parce que c'est une voix, parmi cent mille, qui bénit le Seigneur.

Oh, les voix du matin!

Oui-da ! zut ! l'oiseau s'envole ; et pourquoi ?

* * *

L'attente n'est pas longue. Des branches feuillues, repoussées de la main, fièvreusement ; des bruits de pas sur les brindilles sèches ; des cris de joie, surtout ces cris de joie : « Père ! Père ! ... par ici ... voyez, là-bas : notre frère Nicolas ! »

On devine le mystère, très simple d'ailleurs. Les petits confrères du pauvre disparu, sachant l'inutilité des recherches de la nuit, avaient insisté pour qu'on avançât l'heure de la messe et d'un rapide déjeuner, et bravement s'étaient mis en marche sous la conduite de leurs directeur et surveillants.

« Mais, avaient-ils proposé, si l'on descendait tout droit jusqu'à la grande savane ? Peut-être la lumière aura-t-elle attiré par là notre petit frère. ... Puis, s'il n'y est pas, on remontera, en s'étendant, en largeur. »

Et le Seigneur avait parlé par la bouche des enfants.

Le retour fut tel qu'on se l'imagine : triomphal et joyeux ; d'aucuns disent un peu trop babillard ! Il y avait tant de questions à poser, de commentaires, bouffons ou tragiques, à joindre au récit sans cesse coupé.

— Qui va rester surpris, remarqua le petit frère Noël, c'est le bon chasseur.

— Et son chien, donc, ajouta frère Martial, de sentir toutes ces pistes sur le sable.

— La trace de nos pas tranquillisera le bonhomme, conclut frère Arsène : il verra bien qu'on est venu chercher son « p'tit gars », comme il a dit.

— Tout de même, fit doucement frère Chérubin, le pauvre vieux aura pâti de la faim, sans beurrée pour son retour !

— Craignez rien, les amis, lança frère Martial (garçon pratique) : il fera rôtir son renard pris au piège !

Ahurissement des petits !

On approchait du monastère. Les cloches, les deux cloches de la nuit, sonnèrent la grand'messe, à toute volée. L'enfant retrouvé soupçonna qu'elles fêtaient son arrivée : ce lui fut une joie nouvelle.

Il se souvenait de l'allégresse, là-bas, sous le cyprés, au son béni du carillon de l'aube... revoir le cloître, vivre son beau rêve : être tout à Dieu ! Et ce rêve se réalisait.

* * *

Le soir, à la conférence spirituelle, le Père-Maitre rappela l'incident :

—Je ne veux faire ni de reproche ni de peine à notre frère Nicolas ; le pivert était si gentil ! expliqua-t-il, en souriant ; nos taillis sauvages sont si traîtres !...

Petit Colas pleurait sur son banc ; le bon père s'en aperçut :

—Essuyez vos larmes, mon enfant : Dieu n'a pas été offensé, et je ne vous gronde pas. Mais la leçon est utile à retenir, et pour vous, et pour eux tous, et pour moi-même : en toutes circonstances, l'obéissance ponctuelle est une sauvegarde.

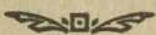
Sachez aussi qu'une heure viendra, pour chacune de vos âmes, où le démon fera briller les faux charmes du monde. Si peu suffit parfois !... Toc ! toc !... le cœur se détourne ; un mirage : on veut voir ; on fait un pas... De grâce, mes chers enfants, restez, alors, restez inébranlables. La consigne, elle vient du ciel : au devoir ! La force, la joie sainte : la prière.

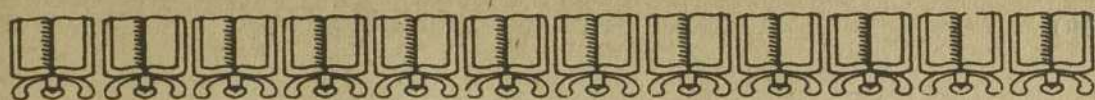
Du fond des bois il est facile de revenir ; des abîmes d'une vocation perdue le retour n'est quelque fois plus possible.

Ces graves paroles furent comprises ; elles portèrent leur fruit ; mais l'événement lui-même rentra peu à peu dans l'oubli. Ainsi le laboureur, récoltant la moisson, ne songe plus beaucoup à la semence qui fut jetée dans les sillons.

Le frère Nicolas garda mieux la vision de sa nuit dans les bois. Les sentiments si divers de ces heures d'angoisse et de paisible émotion se ravivaient ; le jeune cœur se gonflait ; quelques pleurs discrets humectaient les paupières.

Le pauvre enfant ne prévoyait pas combien d'autres larmes, et de cruelle amertume ! l'avenir lui réservait.





X

Joies et douleurs.



Des hivers, des étés, leurs deux courtes saisons intermédiaires : tout cela, dans l'alternance des psaumes, dans le va et vient de la prière, de l'étude, du travail manuel, des joyeux ébats : que c'est rapide !

Frère Nicolas ne compte plus les heures fuyantes ; elles font déjà, toutes ensemble, depuis son arrivée, trois belles années.

Oh, l'envol du temps ! N'est-ce pas hier qu'il quittait son village, son foyer ?

Il y songe plus fort, parce qu'une nouvelle a remué son jeune cœur : une visite s'annonce.

Quand sera-ce ? Il l'ignore. Peut-être en cette semaine de juillet, radieusement ensoleillée ? Peut-être aujourd'hui ? Le petit moine veut rester calme ; ce n'est pas facile. Quelque chose lui siffle à l'oreille. Il veut attendre, sans regards sur la route, pour voir, comme jadis, sur la colline, du seuil de la maison rouge, « si l'on s'en vient. »

* * *

Et vers les neuf heures, ce matin, devant l'entrée du Monastère, l'auto.

Vite, vite, mon Frère Nicolas, au parloir !

—Papa ! Mais quelle surprise : Monsieur le curé ! et Fridolin !

et Florimond ! Bonjour, bonjour ! Ah ! oui, c'est un bon jour, un beau jour ! Bienvenus, bienvenus !

L'émotion se dérobe sous le rire nerveux, dans les poignées de main vigoureuses.

Et les phrases de se couper :

—A-t-il grandi ! s'exclame Nicolas devant son frère adoptif.

—Et toi, mon petit garçon, fait Michel Glandier tout ému, c'est à peine si je te reconnais !

—Mine joyeuse, remarque le curé : je le savais bien ! Es-tu content, vraiment ?

—Content ? Moi ? C'est le paradis !

—Là, tu sais, Nicolas, balbutie le père, ça me fait gros de plaisir de te revoir.

—Et moi, donc, papa ! Depuis votre lettre, j'ai compté les jours. Vous ne m'annonciez pas que vous veniez plusieurs.

—Pour une surprise, hein ! Colas, c'est tapé, la surprise !

Le brave Florimond rit largement ; du bonheur brille sur son visage transfiguré parce que son âme s'est transformée.

—Mais toi, toi, Florimond, dis-moi donc : tu n'es plus le même. On te prendrait, vrai, pour Luc Savigny.

—C'est le travail, observe vivement le prêtre ; encore un que la terre aura sauvé.

—Oui, Monsieur le curé, vous dites bien : la terre, quand on l'aime, elle vous le rend de suite en sérieux et en joyeux. Je gaspillais ma vie, avoue le jeune homme ; maintenant je la sens bien employée ; j'ai la tête d'aplomb, j'ai le cœur à l'aise. Et tu sais, Nicolas, je monte pour rester.

—Avec nous, à la Trappe ?

—Bien non, Colas : ça me forcerait trop ! Je prends un lot chez Savigny : je m'établis colon ; c'est dans mes goûts tout plein.

—Tu ne pouvais mieux choisir. Et tu verras, Florimond, quel beau pays.

—Superbe, superbe, mon enfant, ta solitude, interrompt le curé ; je conçois qu'elle ajoute à ton bonheur religieux.

Glandier ne partage point cet enthousiasme. Une soudaine rancune l'a mordu vif au cœur ; il en veut au cloître qui lui ravit ce

bel adolescent dans l'exubérante allégresse de son printemps. Il voudrait surprendre chez son fils un regret du sacrifice.

—Alors, c'est sûr, Nicolas, tu te plais chez les Pères ?

—Et si l'on te disait de revenir ? insiste le prêtre, en souriant.

Fridolin jette la réponse :

—Je crois bien qu'il resterait !

Notre petit moine l'affirme ; et c'est toute l'âme sincère qui passe dans la voix et dans les yeux :

—Oh ! certainement : n'en doutez jamais. C'est... *jusqu'à la mort !* comme dans leur formule de profession.

Le père réprime mal un mouvement d'impatience. Personne encore ne l'a remarqué.

—Oui, jusqu'à la mort, répète lentement le prêtre : vivre et mourir dans leur Monastère : double bonheur assuré... pour la terre... pour le ciel.

Un silence. La pensée grave pénètre les consciences.

Florimond se souvient du vieux pâtre.

—Nicolas, le père Remi : je l'ai trouvé mort, à genoux, courbé sur une pierre. Il tenait dans son unique main ce long rosaire que tu connais.

—Un saint, murmure l'enfant ; son âme est chez le bon Dieu.

Cette évocation du berger réveille le passé ; des silhouettes surgissent... Romanie : ce qu'elle les a chargés de tendresses pour son pauvre cher petit Colas ! Raoul et Baptiste, captivés par la longue barbe du capucin. Aubert ?

Nicolas prononce ce nom : tous l'accablent :

—Un voleur !

—Un mauvais sujet !

—La honte du village !

—Le désespoir de sa mère !

Et voilà que seul Monsieur le curé prend sa défense :

—Mes amis, vous n'avez pas tort... pour ce qui paraît de l'extérieur. Moi, j'ai sondé cette âme : c'est un sol généreux, étouffé par du sable rugueux, des cailloux et des ronces. Il faudrait qu'une grâce énergique mette à jour cette terre : la moisson serait belle. Et ce miracle, le sacrifice d'un autre l'obtiendrait.

—Oh ! Monsieur le curé, reprit Nicolas avec élan, je voudrais la gagner, cette âme : comment faire ?

—En t'immolant, mon enfant : la vie germe de la mort.

—Je ne vois pas du tout, mais pas du tout, coupa Glandier avec humeur, que mon fils doive mourir pour ce garnement.

Le bon prêtre garda son calme ; il sourit doucement :

—Michel, Michel, vous n'avez pas compris. La mort : ce n'est pas celle du corps, mais l'autre, la spirituelle, le sacrifice dans la vie religieuse ; mourir au monde, à soi-même, au service de Dieu. C'est l'oblation qui sauve les âmes. Et puisque votre fils a reçu du ciel cette vocation sainte, pourquoi n'en appliquerait-il pas le mérite à la conversion du jeune Aubert ?

—Vocation, vocation, retorqua l'homme : ce n'est pas encore prouvé qu'elle existe pour Nicolas... ni surtout qu'il soit tenu de la suivre.

Le jeune homme, douloureusement surpris, regarda son père : il eut peur de comprendre.

—Voyons, voyons, Monsieur Glandier, fit le curé, pas de ces idées noires quand du beau soleil réjouit notre visite.

Il cherchait une diversion. La tristesse planait sur les âmes.

—Tu sais, Nicolas, ce long voyage a fatigué ton père.

* * *

Une sonnerie bruyante au timbre électrique ; puis la voix claire et joyeuse de Luc Savigny :

—Salut, Frère Portier ! Sont-ils arrivés ? Mais oui : je vois des chapeaux !

Des pas sonores. Et dans l'encadrement de la porte du parloir la haute stature du jeune homme :

—C'est pas croyable ! Vous, Monsieur le curé ? Bonjour, Monsieur le curé ! Et « son » oncle Michel ! puis toi, Fridolin ! puis toi, mon colon ! Tu sais, Florimond, tu t'amènes en grande compagnie, bateau !

—Tiens donc, riposta le brave garçon, c'est pas de reste pour cette merveille qu'un Flori Gervais s'est « viré » en gars sérieux.

—Bonne parole ; je t'en félicite, mon ami, dit le curé ; garde tes sentiments : l'avenir te sourit.

—Oui, sûr, affirma le beau Luc ; et tu verras, nos terres neuves : c'est de la joie tout plein, c'est la vigueur, c'est tout !

—Jovial toujours, Savigny ?

—De la belle humeur à l'année, Monsieur le curé : c'est le bienfait de nos champs : le soleil, l'air pur, des beautés à tout coin d'horizon ; puis cette fierté, pas défendue, n'est-ce pas ? qu'on travaille chez soi... et pour soi.

—Raison mille fois, mon vaillant ! Et ton foyer ? Et Régine ? Et vos enfants ?

—Santé parfaite : Dieu nous bénit. Il est bon. Et mes p'tits gars, ça pousse ! J'en ai deux ; le plus vieux, je le garde ; le d'tit dernier, je le donne aux Pères ; il sera comme toi, Nicolas.

—Ne te hâte point, Savigny, fit Glandier froidement ; cultivateur vaut mieux...

—Vaut mieux que religieux, papa ? demanda Nicolas tout peiné.

Le curé frappa des deux mains comme pour chasser d'obstinés oiseaux de malheur :

—Hou ! hou !

Luc trouva le dérivatif :

—Il y a des nuages, son oncle ? Soufflez dessus : ils partiront. Moi, j'ai toujours le temps que je veux, parce que je prends celui qui vient.

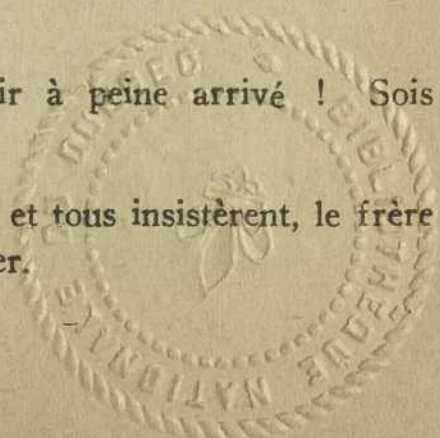
—Toi, conclut Michel, rien ne t'inquiète.

Luc s'en défendit :

—Faut voir ! faut voir ! Il y a des jours rudes, même pour le colon. J'appelle ça « le jour des souches. » Vous savez ce que c'est d'arracher du vieux bouleau ! C'est la vie : on en rencontre, de ces aventures. Maintenant qu'on va se trouver de voisinage, eh ! Florimond, d'un tour de main, tiens bien ! les souches revoleront. Bon ! c'est toi que je viens chercher. Mon « Eclair », l'entendez-vous piaffer, dehors ?

—Voyez-moi ces jeunesses : repartir à peine arrivé ! Sois donc raisonnable !

Le curé ne voulait pas, ni personne ; et tous insistèrent, le frère portier le premier : Savigny resterait dîner.



Pendant que Luc et les trois jeunes menaient le vif « Eclair » rêver à l'écurie, Michel Glandier, en tête à tête avec le prêtre, trahit encore sa méchante jalousie.

—Ton petit Nicolas, disait le curé, comme il a gagné à tous points de vue !

—Toujours que je m'en prive joliment, avait murmuré le père ; d'autres que moi vont profiter de ses qualités.

* * *

Sans le cordial et tout aimable Savigny, le repas eût trop souffert des dispositions tant imprévues du père de Nicolas.

Cette fête du revoir menaçait de finir lugubrement. Luc tâchait de ramener la gaieté ; il narrait drôlement quelque épisode comique de sa vie de défricheur. Le rire fusait, faisait gerbe rapide et s'éteignait.

Un nouvel incident surgit très mal à-propos. Fridolin, s'enquérant de cette existence claustrale qui serait celle de son jeune ami, ne put taire une exclamation :

—Qu'il doit ressentir de vrai bonheur, le moine de la Trappe !

Et tout aussitôt Luc, farceur, de tirer la conclusion :

—Fais donc comme Nicolas.

L'enfant, par surprise, trahit son secret :

—Ce n'est pas cela que je voudrais...

Il rougit, voulut rétracter, esquiver la réponse ; mais pressé de questions, finalement il avoua :

—J'aimerais tant d'aller au Séminaire !

Et le curé de s'écrier :

—Ah, l'excellente idée ! j'approuve, j'approuve ! et dès le retour, je m'occuperai de ton entrée.

Glandier remarqua, non sans amertume :

—Je me retrouverai seul : on me les prend bien tous, l'un après l'autre.

—On vous les prend, rectifia le curé, c'est le bon Dieu : il connaît les places de choix, mon ami. Famille de prêtre ; famille bénie.

Cette pensée ne fut guère saisie, en ce moment, par Glandier ; les nuages s'accumulaient au ciel du pauvre père et ne partirent plus.

* * *

Le prêtre avait exprimé le désir de saluer, avec ses compagnons de voyage, le groupe des juvénistes. Ceux-ci, Nicolas comme eux, revêtus, pour la circonstance, de leur habit religieux, attendaient leurs hôtes dans la salle de récréation. L'accueil fut chaleureux. Le curé, paternel et souriant toujours, avait le don de se faire aimer. Les jeunes Oblats furent d'emblée charmés et tout à l'aise.

—Bonjour, mes amis.

—Bonjour, Monsieur le curé.

—Comment, vous me parlez ? Mais les Trappistes n'ont jamais la parole.

—Est-ce vrai ? demande vivement Glandier à Savigny. Quelle vie, celle-là !

Les petits s'exclament :

—On parle, on parle : on n'est pas les Pères !

—Non, vous n'êtes pas des moines ; des moinillons, seulement.

—Ah, c'est fin ! chante un timbre clair sous le mantelet raide ; moinillons... si vous disiez « moineaux », Monsieur le curé !

—Eh, bien ! que font nos gentils moineaux ?

Luc intervient :

—Des moineaux, ça picore.

La riposte arrive :

—Nous aussi, nous mangeons... à table...

—Du pain sec !

—Oh, non, non, pas comme les Pères !

Et sans pitié, pauvres moines, on leur coupe les vivres :

—Ils n'ont jamais de viande, les Pères.

—Ni de poisson.

—Pas même des oeufs.

—Et pas de beurre sur leur pain.

Un gros joufflu se redresse :

—Nous autres, on fait des bons repas.

Sa belle santé le dit assez !

Luc jeta vite :

—Puis, après, des moineaux : c'est la paresse !

—Paresse ! on travaille.

—Au bois.

—Dans les champs.

—Et nos travaux, on les offre pour que le bon Dieu bénisse nos parents.

Le curé fut touché de la réflexion naïve :

—Ah, vous êtes de sages petits moineaux !

Le méchant Luc n'en démord pas :

—Les moineaux piaillent.

—Oh, piaille ! on chante, je vous dis !

—Dans des gros livres.

—Tout en latin.

—J'en ai vu un dans l'étude, remarque le plus court de la bande, un blondin rougeaud, tout feu et flamme.

—Et tu veux qu'on écoute ta roulade ? observe, en riant, le bon curé ; vas-y, moinillon.

L'enfant sort, revient aussitôt, serrant des deux bras, sur la poitrine, l'immense antiphonaire qui le cache presque en entier.

—Ce qu'il est fier ! Et tu portes ça tout seul ?

—Faut bien ! souffle le jeune artiste, déposant son fardeau.

On rit ; on installe l'in-folio ; on se presse devant le lutrin.

* * *

Michel Glandier profita de la joyeuse cohue pour attirer Nicolas :

—Viens un peu, mon enfant : j'ai à te parler.

Ils sortent tous les deux.

Savigny glisse à l'oreille de son oncle :

—Ne lui cherchez pas misère.

Glandier, suivi du petit frère Nicolas tout pâle, entre dans la première pièce venue, une classe vide. Il s'assied sur un banc d'écolier ; son fils reste debout, comme un accusé devant son juge.

Le père prononce lentement :

—De la misère, je ne t'en ferai pas. Seulement, tu vas laisser là cette robe... et t'en revenir, ce soir, avec nous.

—Mais, papa !

—C'est entendu, mon garçon; je t'ai permis d'essayer: je vois maintenant que cette vie est impossible: donc...

—Pourquoi dites-vous impossible, papa?

—Voyons! Et le régime? Ce qu'ils racontaient, les petits garçons: ils mangent pas ci... ils mangent pas ça... est-ce vrai?

—Bien, oui, papa, mais c'est pour les Pères; ils ont du bon pain, des légumes, du laitage...

—Oui, oui, tu sais: tout cela ne fait pas vivre un homme.

—Au Juvénat, nous sommes servis comme à la maison; parfois c'est meilleur.

Le pauvre enfant veut sourire; une tristesse cruelle altère ses traits. Le père ne semble rien deviner de l'intime souffrance. Il reprend brutalement:

—Le Juvénat, le Juvénat: c'est l'autre vie que je regarde, celle des Pères; c'est elle qui dure toujours, et qui n'est pas une vie, et qui dépasse tes forces, Nicolas.

—Puisque le bon Dieu m'appelle, il me donnera la force.

—Il t'appelle: faut voir s'il t'appelle! Puis d'abord, t'ai-je autorisé à prendre l'habit?

—Un simple habit d'oblat... que nous mettons, le dimanche, à la chapelle, ou pour une visite. Oh, papa, je pensais que vous alliez être si heureux de me voir habillé en petit trappiste!

—Toutes ces explications! Tu connais ma volonté: c'est pour ton bien.

—Non, papa: c'est pour mon plus grand malheur.

Fondant en larmes, l'enfant se jette à genoux:

—Pour l'amour de maman qui nous voit, du ciel, cher papa, laissez-moi suivre ma vocation.

—Ta mère est morte jeune; tu n'as que son pauvre tempérament: je ne veux pas sur la conscience la mort de mon dernier fils.

Glandier, brusquement, s'en va.

Nicolas sanglote:

—Papa, papa, je vous en supplie.

* * *

De la salle de récréation, des rires, des voix fraîches arrivaient au petit moine, secoué par sa douleur.

Il est à genoux, les deux mains jointes et le front courbé sur le banc. Il n'a pas entendu venir Monsieur le curé.

Le prêtre l'interroge avec bonté :

— Pourquoi ce grand chagrin, Nicolas ?

L'enfant relève son front :

— Papa ne veut pas que je reste. Il faudra m'en aller... ce soir...

— Et toi, que souhaites-tu ?

— Mourir ! oh, mourir aujourd'hui même, plutôt que de partir ! j'aime ma vocation : elle est trop belle !

— La comprends-tu bien, petit ?

— Oui, je la comprends, ma vocation, Monsieur le curé.

Nicolas n'est plus à genoux ; ses yeux, rouges de larmes, ont une clarté subite :

— Vivre dans le silence, consoler Jésus, faire pénitence pour les âmes... j'en aurai la force et le courage, avec la grâce du bon Dieu. Vous ne le croyez pas, vous, Monsieur le curé ? vous ne le croyez pas ?

Et cette demande anxieuse, il la formule avec une indicible expression de souffrance et d'amour.

Le prêtre, ému, le contemple un instant rapide ; il parle gravement :

— Oui, je le crois, généreux enfant : Dieu t'appelle. Aie confiance. Apaise-toi, Nicolas ; va prier près du tabernacle, en ton pieux oratoire.

* * *

La sonnerie des vêpres remplissait de son harmonie l'heure calme. Le curé, sortant du Juvénat, prit sous les pins, sous les trembles que nul souffle n'agitait, l'allée du Monastère. Il s'arrêta, prêtant son âme à cette voix de la cloche, plus vibrante dans la solitude ; ses regards contemplèrent, au loin, sous le bleu d'un firmament superbe, l'étendue vaste des cyprès et des bouleaux ; pas une habitation qui rappelât le voisinage de l'homme. Dieu seul ; Dieu visible dans cette nature sauvage et grandiose. Oh, le vrai bonheur : vivre au désert ! Non, non, cher petit moine, on ne t'enlèvera pas la joie sublime de ton sacrifice.

Le pas lourd du vieux portier traîna sur le gravier :

—Monsieur le curé, si vous désirez assister au saint office.

—Bien volontiers, cher Frère; Monsieur Glandier ?

—Oui, tous déjà sont montés.

La psalmodie lente; bientôt le chant, soutenu par l'harmonium; puis le recueillement de ces moines dans leur méditation. Quelle leçon ! Comme ils l'ont, ces contemplatifs, le sens profond de la vie ! Et quel rôle, cette prière et cette pénitence, dans l'économie du monde surnaturel !

Comme ils quittaient la chapelle, le curé, s'adressant à ses compagnons, leur déclara sa résolution de remettre le retour au lendemain.

—Je veux jouir encore de la beauté de cette grande prière des moines.

Michel remarqua :

—Nous devons partir tantôt: j'ai prévenu Nicolas...

—Monsieur Glandier, interrompit le prêtre, je sais vos intentions; j'espère que la nuit portera conseil. Votre bonheur, celui de votre fils: trop d'intérêts sont en jeu pour brusquer une décision.

Il fit avertir le frère Nicolas, pour qui l'heure du parloir était passée, que son père ne partirait pas ce soir.

L'enfant sourit au message comme le voyageur accueille une première étoile dans la nuit noire.

La clochette du réfectoire annonçait le souper servi pour les hôtes.

Luc et Florimond, le repas lestement enlevé, prirent congé.

Bientôt le dernier appel de la tour claustrale conviait moines et convers au *Salve Regina*, l'hymne du soir, l'hymne de l'espérance et de l'amour.

Du fond de la chapelle, au banc des étrangers, le curé, Michel et Fridolin reçoivent l'ineffable impression venue de cette supplication solennelle. Ils cherchent du regard, dans la demi-noirceur, parmi ces religieux debout, droits et immobiles, chantant le suprême enthousiasme d'une longue journée d'immolation, le petit moine qui supplie la Vierge d'agréer son oblation: « O ma Mère du ciel, plutôt mourir que de quitter vos blancs habits ! »

Et tous se sont prosternés. De là-haut tombe sur leurs âmes, terres généreuses, la rosée divine.

Le silence. Le défilé des ombres blanches et brunes s'inclinant sous l'eau bénite...

La nuit paisible enveloppe de ses plis lumineux le grand Monastère endormi.

* * *

Sur sa couchette, le Frère Nicolas songe, pleure et prie.

Dans la chambre d'hôtellerie, le prêtre s'entretient avec Michel Glandier :

—Non, ce n'est pas une raison, mon ami, le régime, la vie rude : l'enfant s'y fera peu à peu, comme les autres.

—Il se pourrait, Monsieur le curé. Seulement, pour parler en toute franchise, voici : j'aime ma terre ; je l'ai travaillée en conscience et de grand coeur ; si je reste seul, des étrangers, après ma mort, l'occuperont. Je veux que mon fils s'y établisse ; que le nom des Glandier...

—Je comprends, mon bon Michel ; vous n'y auriez probablement pas songé, si Fridolin était demeuré chez vous ; maintenant que son départ est probable...

Il réfléchit quelques instants et reprit vivement :

—Tenez ! Le bon Dieu m'inspire : votre filleul, le fils de votre frère...

—C'est une idée, Monsieur le curé.

—Seize ans, n'est-ce pas ? continua le prêtre ; sérieux, forte santé, brave et travailleur, aimant la terre autant que vous — et c'est un bel éloge — vous le voyez à l'oeuvre sur leur ferme : c'est un homme ; il porte votre nom : Michel Glandier, le nom de son parrain. Vraiment, vous en feriez des heureux ! Prenez Michel avec vous ; votre frère a ses plus grands garçons qui l'aident ; et puis, il n'est pas riche : sa nombreuse famille...

—Mais que dira Nicolas ? interrompit le père.

—Nicolas ? il en sautera de joie.

—Plus tard... la succession ? fit encore l'homme indécis.

—Laissons donc cela ! Vous n'êtes pas en âge de mourir ! et le partage se fera ou ne se fera pas. Nicolas, j'en suis sûr, donne-

rait, pour sa vocation, tous les arpents de la paroisse ! Car, écoutez ceci, Monsieur Glandier — je m'adresse à l'excellent chrétien que vous êtes — détourner un enfant de sa vocation religieuse, c'est jouer gros jeu. Vous risqueriez votre propre bonheur, même ici-bas, et surtout le bonheur éternel de votre fils. Je ne puis tout dévoiler ; mais il vient encore de me dire des choses étonnamment profondes.

Le prêtre se recueillit ; puis, d'un ton de voix impressionnant :

— Monsieur Glandier, ce que vous allez entendre est grave : vous ne pouvez retirer votre enfant d'ici : Dieu ne serait pas content.

— Vous le dites, Monsieur le curé ?

— J'en suis convaincu.

— Alors ?

— Alors ? fit le prêtre souriant et se levant, nous allons dormir en paix, refaire demain notre beau voyage et laisser notre petit moine à son entier bonheur.

Il tendit la main :

— Bonne nuit, mon cher Michel... et c'est convenu ?

L'autre resta silencieux ; mais sa pression de main chaleureuse répondait mieux qu'une parole. Il allait se retirer ; le prêtre ajouta :

— Monsieur Glandier, vous êtes un heureux père : Dieu vous donne trois fils pour un, trois bénédictions : un fils moine, un fils prêtre, un fils cultivateur... tout ce qui sauve et nourrit l'humanité : la prière du cloître, l'Hostie de l'autel, le blé du sillon.

Cette réflexion très belle émut le pauvre homme :

— Monsieur le curé, je vous remercie ; je sens, oui, que Dieu bénit mon sacrifice : j'ai la paix... et comme une lumière dans mon âme.

Le prêtre montra, par la fenêtre ouverte, le firmament lucide :

— Regarde, Michel : cela descend du beau ciel étoilé de la solitude.

* * *

Lorsque, le lendemain matin, Nicolas se présenta pour servir la messe du curé, celui-ci l'accueillit de son meilleur sourire :

— Va revêtir tes habits de choeur, mon fils : j'attendrai.

Nicolas balbutia :

—Mais papa ?

Le prêtre, tout bas, lui glissa :

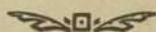
—Je l'ai converti.

Ce fut une caresse très douce à l'âme du petit moine.

* * *

Et quand, vers les huit heures, dans l'éblouissement des clartés neuves sur la campagne, eut disparu la voiture emportant son papa, le frère Nicolas, bouleversé par les adieux, consolé de sa vocation gardée, s'en fut trouver son directeur : « Pourquoi toujours des larmes dans nos bonheurs ? »

—Mon cher enfant, les joies et la douleur sont le nécessaire aliment de nos journées terrestres ; la pure allégresse ne se goûtera qu'au paradis.





X I

Crépuscule.



Lorsque l'orage a dévasté la nuit, l'heure du matin monte craintive. L'âme de notre petit moine, trop remuée par le cruel incident, resta soucieuse.

L'opposition du père s'expliquait en partie; lui ne la comprenait pas. Il vivait dans une crainte irraisonnée, dans la peur malsaine de recevoir, d'un jour à l'autre, l'ordre formel de renoncer à son projet.

On le rassurait; des lettres arrivaient du lointain foyer, porteuses d'espérance: Fridolin réussissait pour le mieux au collège de Lévis; le cousin Michel, robuste, alerte et joyeux, donnait satisfaction complète au papa Glandier que l'avenir tourmentait moins. Dès lors Nicolas devait, à son tour, bénir la bonne Providence et vers l'horizon du noviciat, vers le ciel immense de sa profession religieuse élever, de jour en jour, une âme plus apaisée.

L'évolution normale du règlement prenait le fervent juvéniste dans son cours entraînant: journées semblables et diversifiées dans la fusion sage de l'utile et de l'agréable.

Frère Nicolas y prenait goût de plus en plus. Comme il l'appréciait, sa vocation cistercienne! Et précisément cet amour dont son âme aurait dû s'épanouir, devenait la source de son tourment: « Peut-être me faudra-t-il renoncer à ce rêve trop beau! Peut-être... »

Et l'obsédante pensée s'ingéniait à semer sur des lendemains fictifs les fantômes sombres.

Dieu façonne au mystère de l'épreuve les élus de sa dilection.

* * *

Le jeune homme réagissait, reprenait courage près de son directeur. Et l'entretien s'achevait sur ce conseil d'hygiène spirituelle : « Allez au tabernacle. . . puis redescendez vers le rire joyeux de vos petits frères. » Le remède était aisé. Le tabernacle : quelques pas, un étroit couloir : la chapelle s'ouvrait, recueillie, souriante, toute faite, la chambre de Jésus au Juvénat, pour inviter l'âme, par sa lumière voilée, aux douces confidences. Voici l'autel du silencieux rendez-vous matinal. Frère Nicolas s'agenouillait au degré, penchait le front sur la pierre du Sacrifice, priait, s'offrait en victime, demandait une parole spéciale, pour lui tout seul.

Et le mot divin, le mot de vaillance et de clarté, ravivait sa faiblesse ; il repartait, plus léger, dans la confiance de sa route, plus viril dans sa surnaturelle énergie.

Le rayon du tabernacle était salubre.

Et la bonne cure de renouveau trouvait son complément d'épanouissement au contact de l'insouciant gaité.

Ils avaient le rire facile, les bons enfants de la solitude, pour si peu de chose. . . ce rire vrai qui dilate, repose et rafraîchit.

* * *

Le Frère Nicolas redevenait vite plus grave. Il n'est d'ailleurs plus un enfant. C'est un beau jeune homme, de haute taille, mais qui déjà s'incline parce qu'une secrète anémie débilite la sève. La pâleur native du visage s'est accentuée ; elle frappe davantage sous le noir sombre de la chevelure et des sourcils, fortement arqués et fournis. Les yeux profonds ont des reflets ardents, facilement très doux, et dénotent l'âme énergique, tendre et passionnée : âme de saint que la grâce devait travailler ; que le monde et l'ange perfide auraient pu jeter aux abîmes.

L'étudiant touche à ses dix-huit ans; il terminera dans peu de mois sa classe de Belles-Lettres. Le succès couronnera-t-il l'application, souvent héroïque aux heures de lassitude ? Il possède les aptitudes de l'élève modèle et sait les mettre à profit : jugement exquis, volonté calme et tenace, intelligence ouverte ; son talent littéraire se révèle précoce et de bon aloi ; tels vers bien frappés, tel compliment de réception d'évêque ou de ministre, témoignent de ses goûts artistiques et de sa parfaite compréhension de la vocation religieuse.

Il aimait son monastère, lequel, pensait-il, « doit être agréable à Dieu et attirer sur la région les bienfaits de sa miséricorde. »

A toute prise d'habit, sa lyre souhaitait sans fin.

« Plus de coeurs pour aimer, de lèvres pour chanter,

« De mains, sous l'oeil de Dieu, jointes pour la prière. »

Rayons d'un beau jour. Il se souvient d'une pensée de la nuit de Noël, déjà lointaine : « Mon avenir sera l'aurore sans crépuscule. » Hélas ! lui-même, sur cette terre, n'aura plus bientôt, de chants ni de prières.

L'heure de l'espérance gravissait à peine, au matin joyeux, ses premiers horizons. Des nuages paraissent : les rayons vont s'éteindre.

* * *

Des circonstances, naturelles ou mystérieuses, devaient hâter le dénouement fatal.

Par une chaleur exceptionnelle activant la fonte des neiges, les oblates réparent le chemin d'une côte. Et tout au bas, sortant de sa glaise fraîche, une source clapote, alléchante et rieuse, dans ses premières verdure. La chanson de l'eau tentatrice sous l'ardent soleil ! Tous ces gars robustes sont revenus de leur gorgée d'eau froide, plus alertes. Nicolas s'est penché comme les autres... L'étreinte glaciale brûle sa poitrine ; un long frisson le secoue ; et plusieurs jour la fièvre l'aura tourmenté.

A quelques semaines de là, dans une promenade en chaloupe, la bande insouciant fut surprise, sans abri possible, par un orage qui trempa d'eau, jusqu'aux os, la stoïque jeunesse. Nul ne parut en

souffrir; l'on reprit, dès le jeudi suivant, le soleil tous feux allumés, le congé naval brusquement interrompu.

Cette fois, le frère Nicolas gardait la chambre: la toux, des accès renouvelés de fièvre, des faiblesses soudaines trahissaient le mal opiniâtre.

Il n'en faut accuser ni les personnes ni les événements; le jeune homme portait, sous une certaine apparence de vigueur, un tempérament peu résistant.

D'ailleurs ces jalons douloureux, plantés par la Providence, tracent l'itinéraire vers le ciel; et Dieu choisit telle âme plus généreuse, marquée de l'amour, qui se fera l'expiatrice du péché d'autrui. Que ce rôle lui soit dévolu, notre juvéniste en a l'intuition. Il sera prêt. Dieu frappe à la chambrette close de l'infirmes; un grand coeur va l'ouvrir. Un bref et premier instant, la nature révoltée criera: « Non, je ne veux pas ! »

* * *

Une lettre de Fridolin vient d'apporter d'excellentes nouvelles: « Je suis en vacances, dans ton cher foyer. Tout va bien. Ton père ne songe plus à te rappeler: il comprend que d'avoir un fils trappiste, ce lui sera source de grâces. Notre saint vieux curé t'envoie sa bénédiction; il ne mourra pas, dit-il, avant de nous avoir vus prêtres, tous les deux. Au village, en général, ça marche... sauf cet Aubert qui désole tout le monde. Sais-tu qu'il a quitté sa mère ? On ignore ce qu'il est devenu. La pauvre veuve vient ici, chaque jour, aider Romanie qui se fait vieille, vieille... C'est une belle charité de ton père: il a toujours pitié des malheureux. »

Nicolas suspendit sa lecture, resta, lettre en main, rêveur.

Le soir d'été, si reposant, baignait la solitude d'aromes forestiers, de rayons adoucis, d'heureux silence où passaient le grondement des chûtes et la romance d'une grive. Le jeune homme se répéta la phrase de salut: « Ton père ne songe plus à te rappeler. » « Oh, merci, merci papa ! Vous avez toujours pitié des malheureux... et j'étais malheureux ! Votre consentement assuré me rend tout le bonheur de ma vocation. Père très aimé, je vous bénis. Quelle épine arrachée de mon âme ! Oh, l'avenir ! l'avenir ! moine et prêtre ! mon beau rêve ! »

Une poussée jeune le transfigure : toute la vie semble revenue. Il songe : l'Office des Complies doit sonner ; j'irai comme les autres, au choeur, chanter ma joie reconnaissante ; et prier pour Aubert. Il revêt la robe blanche d'oblat, décroche son long scapulaire, et d'un mouvement nerveux trop brusque, rejette par-dessus la tête la bande d'arrière. Un cri lui échappe ; une douleur aiguë, rapide, lame acérée, traverse la poitrine, provoque l'étourdissement. Il tombe à genoux près de sa couchette, les bras et le front sur la paillasse dure.

Il pleure.

Son mal cruel ne voulait pas de cette joie de sa victime.

Et voici que la cloche lente sème ses appels ; la cloche affectueuse, sonore, invitante : « Venez, venez à la prière. Jésus a le baume pour les blessures de la journée ; Notre-Dame, un sourire pour le bon sommeil. Venez ! venez ! venez ! »

Aux heures de calme, chaque battement, dans la douceur vespérale, comme une corolle sous la brise, donnait son effluve de paix et d'allégresse. La sonnerie du Salve, qu'il l'aimait, sa fête quotidienne depuis toutes les années de son arrivée !... O Jérusalem !

Ce soir, une exaspération le bouleverse ; la nature se cabre. Et si c'est une faiblesse, pardonnons à cette pauvre âme ! Souffrir ! et mourir ! Car, il le sent : son mal le tuera. La mort, il la voit au bord du sentier, fantôme qui se dresse pour froidement l'arrêter : « Suis-moi dans la tombe ! »

« Une tombe ? Mais alors, ma vocation ? mon cloître aimé ? Je le veux ; il me le faut, ce cloître, la vision de mon enfance, l'aspiration vivante de mes dix-huit ans ! »

Son père lui en ouvre la porte ; les mots lui reviennent : « Il ne songe plus à te rappeler. » La maladie, elle, brutalement la referme, la porte radieuse, dans un grincement de verrous qui le désespère. « Je souffre ! » Il appuie la main vivement sur son cœur : « L'épine ! Toutes les épines qui me déchirent ! Et de chaque épine, une goutte de sang ! Du sang ! Des larmes de feu ! Je souffre ! O mon Dieu, que je souffre ! »

Mais il lui semble qu'une voix très douce lui parle : « Mon fils, mon fils, de chaque épine, dans le sang, germe l'amour, la fleur du ciel. Mon fils, veux-tu souffrir ? »

Quelle est cette voix ? La chambrette est close ; il est seul, tout seul, dans le grand silence du soir. Serait-ce Dieu qui lui parle ?

Et soudain la pensée d'Aubert lui revient, étrangement présente.

Il a la claire vision que son immolation, à lui, sera le salut de cette âme. Il murmure : « Oui, oui, mon Dieu. »

Alors se passa le phénomène qu'il a raconté.

Il est à genoux, immobile, les yeux clos, le front courbé sur les mains jointes, ses deux mains fiévreuses sur la paillasse dure. Il voit un grand chemin, creux et large, et qui descend. Du soleil, des parfums, des vivats. Aussi des ombres, des blasphèmes. Un cortège tumultueux, troupe délirante.

Et la sauterie folle passe, va disparaître, pressée par les faunes aux masques sinistres, aux tridents ardents.

Dans ce délire, Aubert est entraîné. Lui !... Nicolas l'a reconnu, le spectre blême, le triste enfant de jadis... « Aubert ! » Il l'appelle : « Aubert ! Aubert ! »

L'autre regarde et se moque ; visage terne, un rictus infernal. Sur le talus abrupt longeant la route, paraît le Christ, tel au jour de sa Passion, douloureux et saignant, portant, rugueuse et lourde, la croix de son expiation. La voix du Christ, suppliante, par-dessus les clameurs d'ivresse et de haine : « Aubert ! Aubert ! mon fils, viens à moi. Regarde mes pieds, ensanglantés à te poursuivre ; vois cette croix, blessant mes épaules, pour toi... »

Nicolas tressaille. Il est près du Christ : « Donnez-moi, donnez-moi votre croix, pour vous soulager, bon Maître... et pour le sauver... lui ! » La marche s'accélère. Un abîme s'ouvre ; il crache des lueurs de souffre, des monstres. Horreur ! Aubert, terrifié, crie pitié... Nicolas l'a rejoint, lui tend la croix. Et, deux mains crispées, Aubert, genoux en terre, s'accroche à cette croix. Il la baise.

L'abîme s'est refermé, engloutissant la troupe délirante. Aubert, tenant la croix du Sauveur, conduit par Nicolas, remonte vers

le Christ, sur la hauteur sereine où Notre-Dame est arrivée. Des lumières scintillent ; des harmonies chantent l'amour et le repentir. Jésus reçoit Aubert sur son cœur ; il le revêt de la longue bure monacale que lui présente la Vierge.

Nicolas, meurtri par la croix, écoute la parole heureuse : « Tu seras avec moi dans les joies éternelles ! »

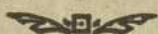
La chambrette close est vide et silencieuse.

Il y a, près de la couche de paille, cette forme blanche, prostrée dans sa douleur.

Le jeune homme a relevé le front. Son regard aperçoit, au mur, le crucifix.

Il a compris la vision mystérieuse.

Et vers Jésus immolé, Frère Nicolas, debout, tend les bras, joyeux dans son oblation suprême : « Pour vous... et pour lui... me voici, victime volontaire. »



L'ombre de la terre.



Frère Nicolas dut avouer que les forces l'abandonnaient, que de suivre tous les exercices du Juvénat lui devenait impossible. Une existence nouvelle commençait, dans la mélancolie de l'isolement.

Il y eut des éclaircies, de belles journées de vaillance physique retrouvée.

Il reprenait sa plume de poète ou d'orateur. Une séance académique le revit à la tribune, pâle, fatigué, souffrant de la chaleur de ce mois de juillet, mais insistant pour qu'on lui permit cette consolation.

Ironie du sort ! L'énoncé de la thèse fit mal à tous les coeurs : *La Vie*.

Bravement, surmontant son émotion, le jeune homme poursuivit sa lecture.

«...Le miracle magnifique de la puissance et de la bonté de notre Dieu, fut l'apparition de la vie sur ce globe terrestre. La vie ! c'est le mouvement, c'est l'activité merveilleuse des racines se glissant dans l'ombre ; des bourgeons et des corolles s'ouvrant au soleil ; des ailes dans l'azur ; des nageoires dans le flot clair ; des galops bondissant par la plaine immense.

C'est le secret terrible de l'amour et de la haine, des passions qui luttent, meurent et triomphent où palpète un coeur. C'est la force insondable de notre intelligence qui saisira Dieu ; de notre

volonté qui l'aimera. Oh, vivre ! la magie de ce mot ! tout l'essor de notre âme, faite pour la terre, faite pour le ciel !...»

Il s'arrêta. Une sueur froide perlait sur son front. On attendit quelques instants, secondes cruelles.

Frère Nicolas, muet, vaincu — pourquoi chanter la vie ! — péniblement regagna sa petite cellule d'infirmes. Il sourit en y entrant, regarda le crucifix : « Adieu, ma plume ! Une épine, goutte de sang : fleur d'amour à Jésus. » La faiblesse le jeta dans son fauteuil ; il murmura, pieusement : « Voilà que je rejoindrai Aubert. »

Et de ce sourire, et de ce regard qui forgent les héros et les martyrs, ses lèvres, ses yeux garderont la courageuse habitude. Victoire sur lui-même, si complète que la joie du sacrifice paraissait au dehors. Les bons moines, pour le désigner, recouraient à l'une de ces périphrases silencieuses de La Trappe : leurs doigts jouaient une gamme qui disait : *Le grand juvéniste malade qui rit toujours.*

Et ce leur était une édification.

* * *

Les vacances battaient leur plein : journées d'excursions ou de labeur agraire.

Nous savons de quel enthousiasme, jadis, le Frère Nicolas les saluait.

Sacrifice de cette joie.

Les grains du chapelet douloureux glissent, l'un après l'autre, et le jeune homme, résigné, baise la croix. Son âme se spiritualise de plus en plus.

Il est seul, très souvent ; on offre de lui tenir compagnie ; il refuse, par délicatesse : il ne veut rien dérober aux autres de leurs ébats rieurs et bienfaisants.

Alors, quand tous sont partis, et suivant ses dispositions physiques, il descend ; il s'en va lentement vers le cimetière situé en retrait du Juvénat, sur la lisière de la grande côte boisée. Tout en bas du fouillis d'arbres, la Mistassini roule ses rapides. Des flots paraissent au travers des verdure, et les flots disparaissent dans la houle bruyante. Image de nos existences.

Mais plus éloquente, la voix douce des croix sur les tombes. Là dorment, éternellement heureux et reposés, les moines, sanctifiés par leur pénitence. O morts, qui vivez pour toujours, vous les savez, les joies de l'immolation !

Chaque tertre, corbeille fleurie, déborde de reflets et d'aromes : symbole d'allégresse... Les trépassés du cloître s'épanouissent dans les cieux.

Ce matin de lumière douce et de rosée, dans l'enclos béni frère Nicolas vient rafraîchir son âme plus souffrante.

Un colibri passe et repasse, scintillement très mobile de rubis, de vert et d'or ; il va de fleur en fleur, joyeux et léger, sans même toucher aux corolles, puiser aux calices de vie sa goutte d'élixir. Et soudain, brusquement, fatigue ou tristesse, ennui de l'aérienne besogne?... ce petit roi de l'espace s'abat, deux ailes mornes, sur une tige courbée ; il s'affaisse sur lui-même, quelques instants, comme blessé, repu, désenchanté. Et c'est une surprise douloureuse, l'être tant subtil devenu cette chose inerte. Mais d'un subit essor, l'oiseau-mouche a repris son envolée. Telle s'ouvrira mon âme vers l'infini, songe l'infirmes.

* * *

Parfois le pieux solitaire dirige sa marche méditative vers le parterre du Sacré-Coeur. L'accueillante statue qui reçut le baiser du petit moine, trône sur le haut socle de granit poli. De loin paraît la silhouette bronzée, devenue lumineuse sous l'éclat vif et splendide d'un soleil d'été.

Le Christ appelle son jeune martyr : « Donne-moi ton coeur : j'en ferai la rançon d'une âme. »

« Oui, Maître : mon coeur, ma vie... je vous donne tout. »

Alors il s'avance.

C'est toujours cette allée de gravier rose et bleu, sous les pins et les trembles, celle du premier jour, quand y passait, souple et réjoui, le petit Glandier... Colas, Colas, t'en souviens-tu ? le gris-perle du gentil veston... la musique jeune des souliers chantants et reluisants... C'est encore, sous les pins graves et les trembles au gai feuillage, le même gravier rose et bleu. Ce n'est plus le même enfant.

A ne voir que le dos voûté, la démarche douloureuse, on se demande : « Quel pauvre vieux passe sous les ramures, cherchant l'ombre et l'oubli ? » L'ombre qu'il a trouvée monte de notre terre de souffrance ; et son printemps devient, pour cette âme de dix-huit ans, l'automne précoce, voilé de brume.

Oh, le mystère des oblations volontaires ! C'est la magnifique pose du jeune homme, sa prière donnée, de s'asseoir au bord du tertre gazonné, de contempler la grande façade du monastère. Première vision révélatrice : la page de l'album. Jadis, trois jeunes fronts penchés sur elle, s'illuminaient : Colas, Raoul et petit Baptiste. Il goûte l'amertume de se replonger dans son rêve : plante brisée dont la sève ne fleurira pas sur cette terre. Tout l'avenir s'ouvrait derrière cette muraille ; l'enfant d'autrefois s'élançait d'un élan subit, d'un irrésistible amour, vers la Maison de Dieu. Son désir alors était immense d'y vivre ; il n'aura même pas la joie cruelle d'y mourir : un pressentiment l'en avertit.

Lentement, saveur sublime de l'holocauste, il déguste l'âpre sacrifice ; et volontairement, d'un regard qu'il contraint sans larmes, il parcourt d'imagination la chapelle où le chant des psaumes aurait fait le bonheur de ses années ; la salle capitulaire, austère et solennelle, où la main signe le pacte d'alliance avec l'Eternel ; et les corridors, voilés et pacifiques, déambulatoires de la pensée grave, rejoignant l'infini... Rêve, rêve trop beau !

Mais la réalité, maintenant, ne sera-t-elle pas plus divine ? Mourir, pour plaire au Maître ! Qu'importe un peu d'espace au pèlerin du devoir sacré ! Toucher au but : c'est tout. Aborder à la vraie patrie dès le matin plutôt qu'aux heures tardives, c'est faveur du ciel. Moins longue la route, plus sûre l'arrivée. Et s'il peut, de sa main faible d'anémié, conduire jusqu'à son Christ l'âme d'Aubert ? et de sa lèvre blême baiser la croix, et, cette croix, la tendre au malheureux ?... Sa méditation se prolonge ; une fraîcheur du soir et de l'âme apaise sa souffrance.

Il retrouve sa cellule d'infirme. De la fenêtre ouverte, il voit sur l'horizon les teintes crépusculaires qui sont un adieu. Le soleil nous quitte pour monter à l'autre hémisphère. Quand la nuit nous enveloppe, l'au delà s'éclaire ; et sur les ombres de la terre s'allument les étoiles.

La foi, l'espérance et l'amour sont aussi trois belles étoiles.

* * *

Branle-bas, ce matin ; journée splendide qui s'annonce.

« Ohé ! les petits frères, les foins, les foins !... »

Brusquement, de tous les coins les fourches, reposées de la veille, sont tirées... Viens-t-en ! Viens-t-en ! Et les petits vaillants, chacun sous le bras la fourche heureuse, son gagne-pain et son gagne-bonheur, les p'tits faucheux s'en sont allés, rosaire en main, pieux et fiers, tout là-bas.

Seul, seul encore, restera le cher malade. Mais peut-être aura-t-il distraction : un brave cultivateur de Normandin s'annonce, désireux de visiter les cultures des bons Pères... Il emmène son petit « orphelin », Frère Nicolas s'occupera de l'enfant.

...Ils sont descendus en voiture jusqu'aux terres basses du quai. De là, quand on se retourne, comme on admire le monastère ! Il darde le rouge de sa brique par-dessus le vert des sapins et des épinettes ; la silhouette grave, découpée sur le ciel, dans le silence de son oraison, impressionne le petit :

—C'est beau, murmure-t-il ; ça parle du bon Dieu.

—Ah ! le bon Dieu : tu y songes donc souvent, toi ?

—Oui ; quand j'ai eu ma jambe cassée, j'étais content : je restais seul, je gardais le silence, je priais.

—Voudrais-tu faire cela toute ta vie ?

—Oh ! oui, oui, certain.

—Alors, viens chez les Pères : le silence, le travail, la prière, la pénitence, c'est la vie du trappiste.

—Oh, bien, je l'aime, cette vie-là ! Que je voudrais donc être avec eux autres !

L'enfant plonge son regard ingénu dans les yeux profonds du jeune homme :

—Toi, c'est ton bonheur d'être là-bas ?

Le Frère Nicolas tressaillit. Ce bonheur, il le sacrifiait pour une âme coupable... Subitement il en offrit une part pour son petit ami nouveau, l'âme innocente.

Le fervent juvéniste répondit, fixant l'orphelin :

—Tout mon bonheur, oui ; et ce sera le tien, si tu veux...

L'entretien fut coupé. La semence, tombée en sol fertile, germait...

Le brave homme de Normandin revenait, huit jours après, confier aux Pères son petit orphelin « qui ne parlait plus que de se faire trappiste... »

Ce fut une joie très douce au cœur de Nicolas.

* * *

Un soir encore : l'heure préférée du cher malade. Il s'est arrêté près de la fenêtre, large ouverte ; il a retrouvé ce qu'il aime : l'odeur forte des foin nouveaux ; la caresse des étoiles claires, si lumineuses dans le nord ; les rumeurs assoupies des bois et des campagnes ; le grondement des deux rivières.

Et doucement, frère Nicolas s'est endormi.

Soudain le réveille la cloche des Nocturnes... Nuit fraîche et souriante sur le désert. Une opale d'aube s'éclaircit...

Et comme dans un rêve, frère Nicolas, longeant les cloîtres, se rend au prie-Dieu qui l'accueillit jadis ; mais alors c'était l'heure vive du gai matin ; maintenant, c'est dans l'ombre... et l'espérance n'est plus celle joyeuse d'autrefois.

Dans la chapelle, toutes lampes éteintes, un rayonnement rouge et tremblant : la veilleuse du sanctuaire. Les moines sont aux stalles, formes d'ivoire, courbées au *Gloria*. Voix lentes et basses, se renvoyant de mémoire d'un choeur à l'autre, les versets alternés. Les Frères Convers, plus en retrait, glissent leurs *ave* silencieux.

Nicolas frissonne de pitié : pauvres moines, quand tout repose, vous êtes à l'Œuvre de Dieu. Il exulte d'admiration : « Louange claustrale qui montes par les ombres diaphanes, bénie soit ton harmonie sainte et rédemptrice ! »

Un long *amen*. Tout se tait : les moines, à genoux, méditent... Il réfléchit... A ces êtres pour qui tout n'est rien sans l'idéal monastique, jadis entrevu, toujours poursuivi, maintenant fidèlement embrassé, d'où vint l'appel ? d'où part la force ?... Du tabernacle.

Il l'aperçoit : petite porte blanche et dorée, dans les lueurs montantes. ...Et d'une parole du Maître, invisible et présent derrière la petite porte blanche : « Venez et restez. » C'est le secret de leur vaillance. ...Et de la sienne... Il médite, comme les moines,

dans la nuit. Il en est ravi... Quel sujet de réflexions!... le premier appel, l'aveu tremblant, le « oui » décisif de son père, l'adieu suprême au foyer tant chéri. ...Et puis, dans l'exil volontaire, le bonheur: il récompense tout sacrifice. ...Mais aussi la lutte douloureuse: le cœur d'un petit moine reste notre cœur humain de chair et de larmes, qu'il faut savoir crucifier au devoir. On peut connaître, à douze et quinze ans, les nobles vaillances de l'âge viril... Et s'il arrive qu'en plein élan d'illusion jeune, Dieu frappe les projets d'avenir... et que la gerbe, mûre dès le printemps, soit cueillie par les anges pour les moissons du paradis ?...

Le pauvre jeune homme précise: son rêve, anéanti; l'épreuve impitoyable brisant l'essor; la tombe ouverte, et peut-être loin du cloître aimé: un frisson le glace: « Jésus, bon Maître, pitié ! »

La voix du tabernacle: « Mon fils, va jusqu'au bout ta méditation... Ecoute: si l'immolation consentie de ton âme pure devient le rachat de l'âme coupable ? » Ah, que ce drame intérieur s'illumine d'héroïque amour !

Le frère Nicolas cueille le bouquet sanglant de son oraison: « *Nisi granum mortuum.* » C'est la parole du Maître: il faut mourir pour fructifier. Mort à soi-même; et parfois l'autre mort, plus visible, et qui creuse un vide.

De belles teintes d'aurore enveloppaient le tabernacle; elles chantaient les gloires du Sacrifice... alors que sans trêve grandirait l'ombre de terre.

* * *

Depuis de longs mois, Luc Savigny n'avait plus revu celui qu'il appelait toujours son petit Colas. Mais ce quinze d'août — c'était un dimanche, — un motif spécial le conduisit au Monastère.

Il vit l'entrée des juvénistes pour la grand'messe, et dans leurs rangs n'aperçut point son cousin. Finalement, l'infirme arriva, seul, tout pâle, amaigri, le dos voûté... Ce n'était plus le Nicolas Glandier des belles années. Savigny frissonna de pitié. La messe lui parut longue. Sitôt achevée, il désira voir le Directeur du Juvénat:

—Mon Père, qu'est-il survenu ?

Le religieux savait tout, mais ne pouvait trahir le secret d'une âme. Il répondit :

—Un dépérissement général : faiblesse, anémie, que nul soin n'arrête. Une croix bien lourde pour le pauvre enfant.

—Mais alors, mon Père, le Frère Nicolas ne pourra pas rester parmi vous ?

—Hélas ! je commence à le craindre, mon cher Monsieur.

—Et moi, reprit vivement Savigny, moi qui venais annoncer la bonne visite de sa tante — la mère de ma femme. — Elle est chez nous depuis hier soir.

Il réfléchit.

—Mon Père, consentiriez-vous à ce que le Frère Nicolas se repose chez moi, quelques semaines ? Nous le soignerions si bien !

—Peut-être... oui : le régime nouveau, l'affection plus expansive : notre cher malade en sera soulagé.

Et le Frère Nicolas questionné, se contenta de répondre :

—Comme vous déciderez, mon Père.

Il souhaita seulement qu'on lui permit d'attendre jusqu'au soir de la Saint-Bernard.

Ce premier départ n'était qu'un prélude ; il le comprit. Un autre suivrait, pour toujours et pour plus loin.

L'amertume remonta du fond de son calice : il en savoura l'austère bénédiction.

* * *

Le dernier soir, en ce 20 du mois d'août.

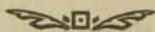
La journée fut sombre, au dehors, morose et pluvieuse : l'ombre de la terre. Elle fut lumineuse, au dedans, chaude et vibrante : le rayon du ciel. Les splendeurs liturgiques sont le soleil du moine ; alors tout chante : les coeurs, les voix, les oeuvres... la procession

longue, par l'église et les cloîtres, exaltant Saint Bernard; la cérémonie de la grand'messe où trois petits oblats parurent, vêtus pour la première fois de leur frais costume monacal; où deux autres modulèrent le verset du Graduel; où l'un de leurs jeunes professeurs s'immola par les vœux solennels.

Frère Nicolas a tout vu, tout entendu: tout est pour lui fini. Il a de ces joies claustrales offert le sacrifice au Christ-Jésus.

C'est l'oblation des martyrs.

• Il est, comme eux, joyeux saintement; il est prêt. La voiture de Savigny peut l'emmener: il arrivera là-bas, le visage souriant.





XIII

La Maison blanche sous les cyprès.



Le vent capricieux remonta vers le nord, chassa les pluies d'ouest et rendit ses clartés au firmament. La demeure des Savigny se détacha d'entre les arbres, toute blanche, attirante et jeune. L'émanation des giroflées courait dans le soir ; et lorsque le Frère Nicolas gravit les trois marches du perron, des grimpants fleuris l'enveloppèrent d'un discret arôme.

Sur le seuil, dans la clarté vive d'une lampe d'intérieur, (l'obscurité venait vite sous les ramures épaisses,) la bonne tante Emérance l'accueillit, deux bras tendus. Et Régine et les petits gars accouraient :

—Bonsoir, Nicolas ; bonsoir, bonsoir, cousin Colas !

Voix de femmes, voix d'enfants : toutes voix du cœur remuant ce pauvre malade. Mon Dieu, qu'il avait l'air pitoyable !

Savigny les en avait prévenues ; alors, pour mieux dissimuler leur immense compassion, elles s'empressèrent :

—Viens voir, Nicolas, viens voir notre petit chez nous.

Il reconnut le cher foyer rural, garni de simple confort, égayé d'amicale bienvenue ; vie pleine et gazouillante, comme les nids de la forêt ; maison des champs, vibrante d'amour et d'espoir, parce que le Christ en honneur, y sema la bénédiction des enfants.

Et Nicolas s'aperçut bien que grand'mère Glandier raffolait de ses petits Savigny. Ils étaient deux : cinq et trois ans ; Stéphan, futur colon ; Gérard, trappiste en herbe, court et joufflu : bonne

mine de moine ! Un petit Noël était remonté vers les cieux : son nom l'y prédestinait. Rosa, leur grande fille de six mois, dormait dans son berceau : les événements de la vie ne l'inquiétaient guère. Foyer chrétien, tout d'affection, de dévouement, de joie confiante dans le devoir.

Le saint jeune homme s'y trouvait à l'aise, dans une atmosphère digne de sa belle âme.

Et puis l'on soupa : c'est l'une des bonnes misères d'ici-bas. Savigny l'aimait tant, l'heure de douceur, au retour de ses fatigues, dans la paix du soir.

Nicolas revit les mets d'autrefois : Régine et sa mère connaissent les goûts de l'enfant choyé de jadis ; leur savoir-faire attentif aiguiserait son appétit. Y songea-t-il beaucoup ?

Sur la table, une gerbe de glaïeuls, en son cristal modeste, étageait ses fleurs épanouies, ses corolles mi-closes, ses boutons fermés. Il se dit : « De mes jours combien doivent s'ouvrir encore sur leur frêle tige ? » Des pensées tristes ? Il les chassa : il les reprendrait, pour lui seul, dans l'isolement de sa chambrette et des campagnes. Il s'anima pour plaire à ses hôtes, raconta les incidents de sa vie de juvéniste. Une joie calme rayonnait de son front : tous en étaient heureux.

Le bon Luc ne douta plus de la guérison de son petit Colas ; il s'applaudissait de l'avoir chez lui. Sa belle humeur déborda ; il cligna de l'oeil :

— Là, Colas, au moins tu parles ! Ce n'est pas comme la première fois que je te rencontrai. T'en souviens-tu... sur le chemin du quai ?

Elles voulurent savoir.

— Bien, mère, pas mal drôle ! Ils s'en revenaient tous de promenade ou du travail ; moi, j'arrivais en voiture. De suite je le reconnus parmi les autres : « Tiens donc, Colas, que je lui crie, arrête un peu, mon garçon ; comment ça va ? » Figurez-vous ! Ils se prennent à rire, tous tant qu'ils sont, à rire. Puis, lui, de me faire leurs grands signes de sourds-muets — de même... (il gesticule, le couteau, la fourchette en mains). Tête de pipe ! ce que j'avais l'air simple, ma conscience ! « Marche ! marche ! mon Eclair ! »

je m'en suis-t-allé, je vous le dis. Ils n'ont pas le droit jamais de parler au monde. Bateau ! ils me l'ont bien fait voir. Ç'a été fini !

Tante Emérance, et Régine, et Nicolas, tous rient de bon coeur, autant que sur la route, jadis, les petits moines muets et farceurs. Et c'est ce que voulait notre bon Luc.

La veillée se prolongea, toute intime, et se termina par la prière en commun.

Madame Glandier conduisit son neveu à l'appartement qu'il occuperait. Nicolas ressentit une grande lassitude en montant l'escalier, et, malgré lui, soupira douloureusement en entrant dans la chambre. Sa tante l'encouragea d'une parole affectueuse :

—Rappelle-toi, Nicolas : tu m'appelais Tante *Espérance*. Aie bon espoir, mon fils : je suis ici.

—Oh, oui, ma tante. Vous êtes aussi la *charité* : vous allez si bien me soigner !

Un sanglot l'oppressa. Dieu ne permettait pas qu'il ajoutât : « Vous me guérirez. »

La tante se retira, cachant des larmes.

* * *

Ne croyons pas que l'oblation d'une âme s'accomplisse sans révolte ni souffrance : la nature se cabre sous l'aiguillon.

Le jeune homme est couché, mais ne peut s'endormir. La pensée voyage au loin, par la fenêtre gracieuse, aux blancs rideaux... Elle évoque le foyer paternel ; elle crée tout un avenir de bonheur qu'il aurait pu goûter ; qui serait à lui, s'il voulait. Quoi donc ! Dès ce premier soir le fantôme tentateur ? Il sourit de la vision : l'ombre qui passe dans les nuits, la vapeur grise des marais, qu'un souffle dissipe, qu'un rayon d'étoile purifie. Tout à Dieu ! Son vrai bonheur, il le connaît : le cloître...

Etre moine ! vivre et mourir sur une croix ;
S'abreuver humblement au sublime calice ;
Savourer dans son coeur le pain du sacrifice ;
Contempler à genoux le Drame d'autrefois.

Et puis, avec le Christ, pauvre, soumis et vierge,
Agoniser en paix sur un morne grabat,
Dire l'adieu joyeux aux choses d'ici-bas,
Voir le seuil éternel dans un reflet du cierge...
Et le sourire de la Vierge !

La strophe qu'il a composée, revient chanter l'apaisement dans sa nuit sans sommeil. Taisez-vous, toutes voix de la terre : j'écoute la mélodie sanctifiante.

L'épreuve était prévue ; son courage grandira. Le Père-Maitre lui disait, au départ : « Mon cher enfant, vous accepterez par obéissance, tout ce qu'on vous offrira. Dieu vous accorde ces semaines de vie de famille pour que, de coeur, vous en renouveliez le sacrifice. Dieu compte sur vous. Et moi, qui connais votre généreuse persévérance, je vous laisse partir sans crainte. Allez en paix, mon fils. »

Il l'avait béni : c'était la force dans l'exil.

« Le programme est tracé : lit de plumes, repas succulents, chaudes affections qui m'accueillent : merci, mon Dieu, pour l'attention de votre pitié. Vous avez agréé le Cyrénéen, la compassion de vos amis. Vous portiez votre croix malgré tout. Je porterai la mienne... et sauverai des âmes. »

Les heures lentes sonnent dans la salle d'en bas. Tout est silencieux. La nuit d'insomnie se prolonge. De très vagues lueurs pointent, par-dessus l'espace, vers l'orient. Des vibrations arrivent... C'est elle, notre cloche ! murmure l'enfant du cloître. Deux heures, déjà ! le monastère s'éveille ; les nocturnes, la prière... Oh, joie des moines : que j'aurais aimé tes vigiles dans l'aube frissonnante ! Il se redresse, il écoute... « Mais comme elle vient de loin, cette voix de la cloche ! Serait-elle si loin, la Trappe ? si loin de moi ? La reverrai-je encore ? Ce ne sera que pour y mourir ! Mon Dieu, je n'ai pas vingt ans ! »

Des larmes brûlantes glissent des paupières, tombent sur les mains qu'il a jointes, pressant un crucifix : « Pitié, Jésus : j'accepte tout, vous le savez. » Il baise l'image... Et soudain, naïf, petit enfant qui supplie sa mère : « O, Jésus, faites-moi dormir ! »

Il s'étend, pose sa tête sur l'oreiller moëlleux, ferme les paupières, s'endort, la petite croix sur le coeur.

* * *

Dès le tôt matin, des cris d'enfants, les roulades du serin, des odeurs de pipe et de grillades. Ah, ah, mon Frère Nicolas, ce n'est plus la Trappe !

Des journées neuves commencent et se ressembleront toutes : lecture, causeries avec la tante, avec Régine : une grande soeur toute dévouée ; jeux d'espiègles avec les petits cousins, et parfois une parole plus sérieuse pour leurs jeunes âmes ; taquineries au bébé qui pleure, boude et sourit tout à la fois ; sorties solitaires par les sentiers herbeux, vers un massif de bouleaux et de trembles.

Et c'était là son meilleur passe-temps : la marche pensive et pieuse, le rosaire en main, l'âme recueillie, songeant à l'au delà, visitant le ciel dont la grande nature raconte la puissance et la bonté.

Souvent un personnage distrayant, mais de bonne entente, se joignait à l'ermite ambulant ; *Friendly*, l'énorme danois, féroce aux étrangers, s'attacha de suite à ce jeune homme faible qu'il faudrait protéger. Sans doute remarqua-t-il, le bon chien, que ses gambades joyeuses amenaient le sourire aux lèvres pâles du malade ; et de voir rayonner du bonheur peut rendre heureuse l'âme des bêtes.

Mais surtout plaisait au doux juvéniste la compagnie de son cousin. L'excellent coeur ! Toujours gai, vaillant, remontant le moral, jetant la fusée de son franc rire sur les nuages de la vie, Savigny s'ingéniait à trouver des loisirs parmi ses travaux agraires. Alors, à l'aventure, causette et flânerie. C'était l'ascension des longues roches grises ; ils s'asseyaient sur la plus haute, face au grand espace, parmi les trembles chétifs nés de la pierre crevassée. Au vent du large passaient les sonneries du Monastère ; ils parlaient de la Trappe et de l'avenir ; le bon Luc semait du soleil et du rose dans l'âme reconnaissante de son petit moine exilé... Ils mangeaient des bluets et des framboises ; ils redevenaient enfants, tous les deux, pour mieux savourer ces instants de fraternel abandon.

Parfois, en voiture, ou de pied, lentement, narrant et riant, ils s'en allaient dépister leur voisin, l'actif Florimond Gervais, grand colon devant l'Eternel. Ils l'entendaient bûcher, pour quelque contrat de vente, de gigantesques épinettes rouges :

—Te réchauffes-tu, Flori ?

—Dites rien : c'est de l'argent dans la tire-lire de mon p'tit gars !

L'homme riait, jetait sa hache :

—On va s'asseoir, une escousse.

Ils le surprenaient encore, au versant des raidillons, faucher à pleines mains de hauts foin sauvages. Luc, farceur, se moquait :

—C'est de ton semis, tout ça ?

Florimond, de belle humeur, s'arrêtait, s'épongeait :

—Tu sais, sommes pas gros habitant comme toi ; je récolte ce que le bon Dieu donne gratis, quoi !

Le brave garçon faisait sa bonne part, allez ! On admirait dans ses lisières défrichées de beaux arpents de terre faite ; d'un « rasis », clos de perches croisées à la mode ancienne, les tintements d'une clochette trahissaient les moutons ; un pacage mieux soigné gardait deux vaches et surtout Brillante, la pouliche blonde, l'orgueil de son maître ; plus loin, dans les carrés jaunes, le grain mûrissait.

Nicolas s'émerveillait. L'homme nouveau des sillons répliquait, la voix émue :

—C'est toi, Colas, qui m'as sauvé... T'en rappelles-tu ! *l'épierre* chez ton père ? C'est là que le goût de la terre m'a pris. Maintenant je l'aime et j'en vis ; et j'y trouverai mon ciel, je compte bien.

Gervais, la faux sur l'épaule, remontait avec ses amis vers le puits à brimbale, où l'on buvait à même le seau, l'eau fraîche des longs graviers ; et vers la maison de billots, humble, mais chaude, l'hiver, et proprette. Une jeune femme apparaissait ; le petit Jean-Paul trottnait et bégayait « Pâa ! pâa !... »

—Et voilà, balbutiait Florimond, ce qui par-dessus tout fait mon grand bonheur.

* * *

Souvent aussi la visite nombreuse arrivait chez eux. Savigny disait alors : « Bien, les amis, on va jaser, rire et fumer sous les cyprès. » C'était, autour de la maison, des massifs d'arbres, la protégeant des chaleurs et des froids intenses. Le cyprès canadien, aux longues branches étendues formant ramure épaisse et magnifique, n'est pas son homonyme de France, la stèle plaintive des cimetières. Mais *sous les cyprès*, l'expression plaisait au Frère Nicolas. Des réminiscences littéraires évoquaient la mélancolie d'un adieu, l'ombre triste sur les tombes, dans des clartés mourantes... Toujours ses idées graves.

Croyez-moi : sous les cyprès du cousin Luc germaient les heures moins larmoyantes. On s'informait du Monastère. Nicolas passait des photographies... la première habitation des moines : ce campement rustique de troncs d'épinettes « pareil au nôtre » disait un défricheur. Et cela les encourageait : « Pauvreté, souffrance, partout la forêt, mais aujourd'hui, les Pères, vas-y-voir ! des arpents et des arpents, de la culture en règle : c'est travaillant, c'est courageux ! » Braves gens, qui dans celui des Trappistes louangeaient leur propre mérite.

Le papa grisonnant (celui du jour de la prise d'habit) risquait son mot :

—Une chose que j'ai jamais pu comprendre, c'est leurs deux costumes : pourquoi du blanc, pourquoi du brun ?

—Le blanc, expliquait Nicolas, c'est pour les religieux de chœur...

—Tiens, tiens ! lança Florimond : du cœur, ils en ont bien tous, je suppose ? Les bruns, eux autres, ils en auraient pas ? cette histoire !

Hilarité générale.

—Tu ne t'embrouillerais pas, Flori ? Chœur s'écrit ici avec une « H ».

—Une *hache*? saisit au vol l'ardent Flori, je connais ça, moi, la hache... c'est ma plume (nouveaux rires) avec quoi j'écris, comme qui dirait... ma vie.

Les rires cessèrent. L'idée parut belle. Nicolas la releva :

—C'est bien, c'est très bien, ça, Florimond; l'un de nos Ministres a parlé comme toi : « La hache du bûcheron fut la grande ouvrière de notre Histoire. »

Et Flori de se rengorger !

Savigny demanda : Vous l'étudiez, au Juvénat, l'Histoire ?

—Eh, sans doute, tu peux croire : notre belle Histoire nationale ! et l'algèbre, et le latin, et le grec...

—Mon doux ! s'exclame encore le papa, du grec ?

—Oh, pas à fond, reprit Nicolas, souriant : on s'y perdrait ! mais les racines...

Gervais, l'homme de la terre, s'enthousiasma :

—Des racines ! Ah, oui, pour le bétail : cultives-en, cultives-en !

La veillée s'achevait dans le rire.

* * *

Meilleure que ces causeries, le pieux juvéniste recherchait la méditation tranquille ; et meilleure à son âme, la prière en la chapelle-église du village ; et meilleure, oh, surtout ! mais fugitive, la visite au Monastère.

Les journées déjà moins longues, s'effeuillaient. Rien n'est rapide, aux régions du nord, comme une fin d'été.

Septembre frissonnait sous les brumes soudaines ; le soleil, rieur ou boudeur, paraissait, disparaissait ; le jeu de cache-cache finirait mal.

De fait, bientôt s'annoncèrent l'automne et le prochain hiver. Soir et matin, les corneilles criardes évoluaient par-dessus la combe creuse d'où les bouleaux élancés tendaient leurs flexibles perchoirs. Une claire aurore, les ailes noires s'envoleraient vers les pays d'azur, fuyant les frimas et la neige. Tous les petits oiseaux migrants accouraient des solitudes, glanaient aux tiges leurs dernières graines ; sous les feuilles tombantes, les derniers insectes ; chantaient l'adieu, quelque soir plus frileux, et s'en allaient...

« Et moi, songeait Nicolas, je m'en irai vers un printemps éternel : le ciel. »

* * *

S'il mourait, c'était pour les âmes. Dieu les offrait à son zèle. Un dimanche, survinrent des amis d'Albanel. Un jeune homme restait soucieux parmi les joyeux devis...

—Thomas-Louis rêve ?

—Mais non, je vous entends parler ; là, ce qui m'occupe, moi : les chantiers vont rouvrir... Faudra que je m'y rende à nouveau.

Il tira de sa poche sa plaquette de bûcheron, et monologua : « Les chantiers... Ma p'tite image, c'tte bébelle de cuivre bien taillée. Une compagnie... l' département du bois. Un numéro... 1522 : c'est l' mien — c'est moi... 1522 ; j' suis-t-un chiffre. Un numéro, c'est un homme, une force musculaire : deux bras. La tête et le coeur, les idées, les sentiments... songent-ils à ça ? que peut leur faire ! Des billots, d' l'argent ! Et l' pire : les blasphèmes, les propos... vous savez, ou bien non vous devinez.

—Ce n'est pas le chantier des Pères, fit Nicolas.

—Les Trappistes ? tu les connais ?

—Je suis l'un de leurs juvénistes, en congé de maladie... Oui, je sais leurs belles journées. Ils se lèvent à deux heures, dans la nuit...

—Bonté, c'est tôt matin ! jette quelqu'un.

—Pas chaud, l'hiver, pristi ! gémit un vieux.

—Pareil, c'est d' santé, conclut Thomas-Louis.

—... Ils ont leurs prières, la messe, le déjeuner : quelques tranches de pain, du café... puis, emmitouflés, en route vers le bois.

—Point de pipée ? rien de parlotte ?

—Tais-toi, l' vieux.

Thomas-Louis ne veut plus d'interruption.

—Rendus là, un bon signe de croix, les haches fonctionnent. Silence des lèvres ; bruit des coups et des arbres qui tombent. La pensée peut monter vers Dieu.

—Voilà qui est beau, par exemple ! murmure Thomas-Louis.

Des « oui, oui » l'approuvent.

—...Midi : rassemblement au camp, parfois en plein air, sous les sapins touffus. Les petites mésanges d'hiver sautillent et bavardent.

—Comme de raison, observe le vieux.

—...Ces bons religieux, Pères et Frères, récitent leurs offices, prennent la soupe arrivée du Monastère, se réchauffent autour d'un feu de grosses bûches ; et, silencieux toujours et vaillants, pour le bon Dieu, recommencent leur travail. A la brunante, retour, souper, la belle prière des Complies ; repos sur la paille, la conscience en paix, le cœur à l'aise.

—Oui, à l'aise, certain, insiste Savigny.

Ils avaient écouté.

—Thomas-Louis rêve ?

—Taisez-vous : j' calcule mon affaire. Dites-moi donc, m'est avis, bûcher pour bûcher : vaut mieux que c' soit en gagnant son ciel qu'à risquer l'enfer, pas vrai ? C'est bien simple, j' pars chez eux ; j'y vas dès demain : j' suis libre... j' me mets Frère.

Il tint parole. Il vit encore. Nous le retrouverons en paradis.

* * *

Alors, pour encourager le bon garçon, pour charmer la soirée, Nicolas récita des vers :

—« C'est si beau d'être moine, et j'aime tant leur vie !
Il me semble qu'ils vont, l'âme toujours ravie.
L'aube sourit à peine en de vagues lointains :
La cloche a réveillé les précoces matins.
Les moines sont debout : la grande oeuvre commence.
Des psaumes vers le ciel un vol béni s'élance ;
Et du ciel en leurs cœurs descend Jésus, leur Dieu !
Voici qu'à l'horizon le soleil radieux
Fait signe aux travailleurs de reprendre leur tâche.
L'abeille et la fourmi glaneront sans relâche ;
La meule moud son grain ; l'eau creuse et bat le roc.
Herse, marteau, faucille, aiguille, plume ou soc :
Moine, prends ton outil, gagne ta nourriture ;
Sois l'ouvrier modèle, ô roi de la Nature !

Et d'heure en heure, au fil des jours, cette âme va,
Sous l'oeil placide, au fond des cieux, de Jéhovah,
Jusques au soir final, portant sa gerbe immense,
Là-bas où tout finit; là-bas où tout commence...»

* * *

Madame Glandier, très émue, demanda encore :

—Nicolas, chante-nous ton *Cantique de l'Oblat*.

—Oh, je veux bien, ma tante.

La voix sympathique, jadis claire et vibrante, maintenant voilée,
cette voix attendrit les coeurs...

J'ai tout quitté, Jésus, à ta prière :
Mon cher papa, mon foyer, mon clocher.
Sur l'horizon, petit point de lumière,
Parfois mon coeur, malgré moi, s'est penché.
Je vois alors, dans un tableau fidèle,
Mon doux passé renaissant tout là-bas.
Mais pour Jésus, pour sa voix qui m'appelle,
Je dis « Adieu ! » Non, je ne pleure pas.

J'ai retrouvé dans ce cloître que j'aime,
Frères nouveaux, père, foyer béni.
Près de l'autel Jésus, mon Dieu lui-même,
La bonne Vierge et l'Amour infini.
Au Juvénat le temps ouvre son aile
Pour m'emporter vers l'Idéal divin.
J'entends la voix qui de là-haut m'appelle
Plus loin toujours au céleste chemin.

Rêve ! Bonheur ! O vision sublime :
Le paradis ! Jésus me tend la main...
Encore enfant, j'entrevois la cime
Dont le rayon brille sans lendemain.

Merci, mon Dieu, pour ta gloire immortelle,
Pour ton beau ciel et l'immense trésor.
Je répondis à la Voix qui m'appelle...
Oh, va, mon âme, en ton mystique essor !

* * *

Thomas-Louis s'en vint presser la main de Nicolas :

—J' te remercie.

La voix s'étouffa. De bien des yeux des larmes coulaient.

Régine serrait plus fort contre elle son petit Gérard... Le cloître le lui prendrait-il ?

Les saints Anges de la Trappe voletaient, ce soir, par l'hospitallière demeure du bon Luc.

* * *

Les anges sont repartis. Le Frère Nicolas veut les rejoindre au Monastère ; il plaide sa cause :

—Voyez, chère tante, ce que j'ai bonne mine ! Je me regarde au miroir : (il sourit douloureusement) j'engraisse, bien certain.

—Pauvre enfant, retourner dans ta misère ! Luc, toi, qu'en penses-tu ?

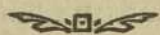
—Bien, mère, je comprends son désir. Mais, pour parler vrai...

Régine proposa :

—Si l'on demandait l'avis du docteur ?

Cela conciliait tout. Ce fut décidé. Ce qu'il dirait, on le suivra.

Nicolas se soumit : la réponse viendrait de Dieu.





X I V

Le Sang de l'Ame.



Le Frère Nicolas et Luc Savigny sont revenus de Roberval. Le docteur a prescrit le repos, des fortifiants légers, l'air natal — il insista : l'air natal, pour les poumons fatigués — donc le retour, d'urgence, avant les bourrasques d'hiver, le retour au foyer.

Partir!... Le faible espoir du petit moine se brise : il ne mourra pas au Monastère.

La mort ; personne ne lui parle de la mort ; et par cela même il comprend que tous la voient venir.

Demain, ce seront les adieux à la maison joyeuse, blottie sous les cyprès ; demain, l'adieu suprême à sa vie du cloître.

Soudain, les deux cloches lointaines sonnèrent le glas :

—Un mort, à la Trappe !

C'était d'une cruelle ironie. Madame Glandier et Régine pâlirent.

—Sans doute, notre bon Frère Jean-Baptiste : je le savais malade... Et puis ce sera pour moi.

Nicolas sourit tristement.

—Tais-toi, tais-toi, supplie la tante : on te soignera si bien ! tu reviendras au printemps.

* * *

Ce jour d'octobre se leva tout endeuillé de brume froide. Le vent pleurait dans les arbres mornes qui se dépouillaient de plus

en plus. Dès l'aurore sombre, le glas du Monastère se reprit à jeter sur l'espace ce *requiem* qui saisit au cœur. Mais il y a dans ses vibrations claustrales une note claire, parce que l'âme, purifiée par l'austère existence, est montée aux cieux.

—Je voudrais assister à l'enterrement, déclarait Nicolas.

Tous avaient compris ce désir. La voiture de Savigny l'y conduirait et reviendrait, avec la tante, pour continuer, dans l'après-midi, jusqu'à St-Félicien. Le train du soir devait prendre alors madame Glandier et son neveu, pour la longue et dernière étape.

Régine vint encore, avec ses petits garçons, saluer, du perron, le cousin trappiste :

—On se reverra... à Noël... pour les fêtes... oui, oui...

Le vif « Eclair » trépigne et disparaît. Des souhaits de la main...

Friendly comprend que ce départ est définitif ; il veut jusqu'au bout réjouir son ami par ses gambades autour de la voiture. Nicolas lui en sait gré.

On longe un bois de hautes futaies ; une feuille morte, couleur de sang, humide et lourde, tombe sur les genoux du jeune homme rêveur ; il la ramasse, messagère de la forêt qu'il ne verra plus.

Un détour brusque : le Monastère. Le petit moine tressaille. Un peu de soleil brille sur la tourelle, malgré le brouillard : « Ainsi fera la pensée du cloître dans mes douleurs, songe Nicolas : un rayon sur mon âme... »

* * *

Il monte à la chapelle des religieux. Et de suite apparaît sur la civière de bois noir le cadavre, dans sa bure. Près de lui, quatre cierges allumés, la croix, le bénitier : symboles de foi, d'espérance et d'immortalité, parce que cette vie et cette mort furent toutes d'amour. La messe est commencée ; tous les moines chantent le suprême appel au Dieu de miséricorde : « Seigneur, donnez-lui votre lumière... et le bon repos du paradis... *In paradisum.* »

Alors, la procession vers la sépulture ; le grand trou dans le sable gris, près de la croix, sur la lisière de la côte boisée ; la mélodie du vent d'automne ; le grondement de la chute ; l'implorante psalmodie et les antiennes d'allégresse, toutes vers les clartés, vers la paix dont s'ouvre la grande porte sur l'au delà.

Funérailles d'un trappiste, plus belles que les entrées triomphales ! Les anges sont accourus pour faire escorte à ce Prince de la Pénitence.

Et priant, prosterné sur les articles des doigts, comme les autres, à la façon des vieux prophètes bibliques, le Frère Nicolas eût souhaité mourir en ce moment, et que ce fût lui, tout au fond de cette fosse qu'on asperge et qu'on encense, l'endormi calme, les mains croisées sur le cœur, apaisé pour toujours, le capuchon rabattu, couvrant le front dont la pensée s'est fixée en Dieu ; lui, ce cadavre heureux, si bas, loin des bruits et du trouble, et dont les yeux clos voyaient, sans nuages d'automne, l'immense azur ; et sur qui tombaient, pelletées sanctifiantes, la terre bénite du cimetière.

* * *

Le retour au Juvénat. L'accolade aux petits frères : « Priez pour moi ! »

Le jeune orphelin, tout à l'aise sous la blanche livrée, le regarde tristement ; le bon Thomas-Louis qu'il rencontre, lui serre la main, comme au soir de la première entrevue... Se voir... et se quitter... sans une parole... un signe qui montre le ciel.

Et puis le Frère Nicolas, qui ne l'est plus, s'est agenouillé devant son Directeur :

—Père, bénissez-moi ; priez... priez !

Il baise le saint habit qu'il abandonne ; il supplie qu'on lui laisse emporter le grand scapulaire d'oblat : dans son agonie, ce sera le cloître revenu...

—Bien, mon fils : je vous l'accorde ; je vous bénis... Que Notre-Dame vous protège !

L'émotion, de part et d'autre, abrège les paroles.

Le jeune homme, en se retirant, présente une feuille pliée :

—Ma dernière poésie... dans les bois de Mistassini... Père...
adieu !

Une fine écorce de bouleau glisse de la feuille blanche : elle portait, écrite de la main de Nicolas, cette complainte qu'il avait intitulée :

Villanelle des Bois.

Dans la forêt monotone,
Sans plus d'oiseaux ni de fleurs,
Passe le vent de l'automne.

Et la plainte qu'il entonne
S'éparpille en mille pleurs
Dans la forêt monotone.

L'azur clair nous abandonne
Lorsque, noyant ses couleurs,
Passe le vent de l'automne.

Je souffre !... Dieu me pardonne !
Seul !... Et j'aurais presque peur
Dans la forêt monotone...

Oh, que mon âme frissonne !
Sur elle, froids et douleurs,
Passe le vent de l'automne...

Je songe : que sera bonne,
Au ciel, l'heure des Bonheurs !...
Dans la forêt monotone
Passe le vent de l'automne...

« L'automne ! soupira le religieux... hélas ! ce sera, demain, l'hiver, doublement douloureux. Ah ! petit moine, cher enfant, oui, pour toi sera bonne, au ciel, l'heure des bonheurs ! »

* * *

Le voyage du retour fut désastreux : l'humidité, les courants d'air, la nuit sans repos, les angoisses du cœur...

Enfin l'on arriva.

La maison rouge grelottait sous les ormes dépouillés ; la pluie, lente et pénétrante, faisait l'atmosphère malsaine. Une infinie tristesse enveloppait toutes choses.

Nicolas murmura :

— Voici mon tombeau.

Et ce fut de la stupeur, chez le père, chez la vieille Romanie, chez tous, de revoir leur petit Colas devenu ce grand jeune homme blême et décharné, brisé par l'épreuve de l'âme et du corps.

Il s'alita. Le médecin ne laissa plus d'espoir ; Monsieur le curé ne sut, au premier contact, dissimuler sa très pénible impression. Il recommanda aux prières, dès le premier dimanche, le petit moine de la Trappe. Et ce nom lui resta. Nicolas Glandier devenait pour tous : *le petit moine*. On eût désiré le visiter, s'édifier de sa belle patience, cueillir son inaltérable sourire. La consigne était sévère : du repos, le silence. Le pieux jeune homme préférait cette solitude : il priait, méditait, revoyait de cœur et d'esprit la Trappe lointaine.

Pourtant celui qu'appelait son âme restait invisible. Aubert, disparu du village, ne donnait signe de vie ; Nicolas n'osait en parler.

* * *

Une scène très pénible avait marqué le premier soir de son arrivée. Le malade, affaibli par ce long trajet, reposait dans sa chambre. La porte s'ouvrit doucement : la veuve Chénier apportait une tisane réconfortante. Nicolas reconnut la mère d'Aubert. Une soudaine pensée glaça son cœur : « C'est son fils, à elle, qui m'arrache au cloître... et qui me tue ! » Ce ne fut qu'un éclair, le sursaut de la nature. L'immolé volontaire étouffa ce germe de rancune. Il salua d'une voix bienveillante la visiteuse :

—Oh ! madame Chénier, vous êtes bien bonne ; cette boisson chaude me fera tant de bien !

Mais à cet instant, Monsieur Glandier, montant l'escalier, aperçut près du lit de son fils, celle qu'il soutenait de sa générosité depuis de longs mois ; et la même subite vague de haine l'assaillit : « C'est elle, par son vaurien d'Aubert, c'est elle qui me tue mon enfant ! » Bouleversé, surexcité violemment, il s'arrêta sur le palier, une seconde, assez pour que lui revint, très nette, la conversation du parloir de Mistassini : « Oh ! monsieur le curé, je voudrais la gagner, cette âme : comment faire ? » — « En t'immolant, mon enfant : la vie germe de la mort. » Et sa réponse, à lui, spontanée, méchante, toute envenimée du fiel d'alors et d'aujourd'hui : « Je ne vois pas du tout, mais pas du tout, que mon fils doive mourir pour ce garnement. » Et voilà pourtant que dans la chambre allait mourir son fils unique... pour qu'il vive... l'autre ! Et vers ce lit funèbre s'avavançait, le sourire aux lèvres, cette femme, cette étrangère dont le fils indigne avait su capter l'héroïque amour de sa victime. Un spasme de colère et de vengeance le secoua. Fallait-il, dehors, par la fenêtre, dans la brume et les boues de l'automne, jeter la malheureuse, loin de cette demeure que son impudence outrageait ? Il se contenta : ce fut une victoire. Il n'eut pas toute la générosité de Nicolas ; il entra brusquement, arracha la tasse des mains de la pauvre femme et dit ce mot cruel :

—Je suis là pour soigner mon fils.

La veuve se retira, silencieuse, confuse et douloureusement surprise. L'heure habituelle de son retour chez elle n'était pas venue ; mais, sans une parole, sans prévenir la vieille Romanie qu'elle assistait dans sa besogne de chaque jour, elle disparut.

Nicolas comprit le drame qui bouleversait l'âme de son père ; il vit trembler la main qui lui présentait le breuvage ; la voix de l'homme essayait, sans y réussir, de retrouver son timbre habituel :

—Prends ceci, mon enfant : c'est ta bonne vieille Romanie qui l'a préparé pour son petit Colas.

Le jeune homme sourit :

—Que vous êtes tous pleins de bonté, papa ! oui, tous, n'est-ce pas ?

Il insista sur ce mot « tous » ; et pour montrer à son père qu'il lisait dans son cœur, et lui faciliter les confidences qui soulagent ; pour d'emblée rendre le calme et faire toute de miséricorde et de surnaturelle beauté l'atmosphère où vivraient ses dernières semaines, il répéta :

—Oui, tous, n'est-ce pas, mon bon père ? même cette pauvre dame Chénier ; elle souffre, elle aussi, de son fils... et ce n'est point de sa faute. Vous aurez pitié, papa : vous avez toujours pitié des malheureux.

Il porta lentement la tasse à sa bouche ; il adressa vers Dieu sa plus vive supplication, offrit pour l'apaisement des âmes toutes les souffrances de son âme, à lui... Et par petites gorgées, à dessein, pour allonger sa prière et laisser à Dieu le temps d'éclairer et de toucher son père, il but la tisane sucrée... elle lui parut amère, avec un goût âcre de sang... le sang de l'âme.

Et subitement, Michel Glandier se laissa choir à genoux, près du lit, le front sur le rebord, les deux mains se cramponnant au bois :

—Mon enfant, si tu savais combien je souffre !

L'homme pleura ; ses larmes lui furent salutaires. Nicolas posa sa main faible sur la tête de son père ; il caressa le front brûlant, le releva doucement, montra le crucifix sur la muraille :

—Papa, voilà pour nous deux qui souffrons, le grand secours, la force joyeuse... c'est si doux de souffrir quand on aime !

Michel Glandier soupira :

—C'est parce que je t'aime, mon fils, que je souffre.

Nicolas ne put retenir ses larmes :

—Père, offrons à Jésus... pour les âmes.

Il y eut un silence.

Le jeune homme dégagea de dessous ses vêtements la petite croix qu'il portait suspendue au cou ; il la fit baiser à son père. Il prit, à portée de la main, au chevet du lit, son grand scapulaire... et du bord de la sainte étoffe effleura le front de son père :

—Sentez-vous, mon père, sous la protection de Notre-Dame, nous revenir le beau courage ?

La paix rentrait dans cette âme.

Glandier se releva :

—Merci, mon fils : ton retour au foyer sera la bénédiction de ma vie ; je saurai peut-être, comme toi, souffrir... et sourire.

* * *

Le lendemain, la veuve Chénier ne parut point. Michel envoya son filleul la chercher en voiture. Il la reçut au perron, lui ouvrit la porte :

—Entrez donc, ma bonne dame : Romanie s'ennuie de vous, et notre petit moine attend son déjeuner.

Puis, quand il se trouva seul avec elle :

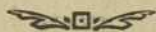
—Veuillez me pardonner la parole dure : le chagrin...

Elle l'interrompit : —Oh ! monsieur Glandier, j'ai tout oublié ; vous êtes bien bon.

* * *

Et voilà que le petit Colas de jadis se retrouvait dans ce pauvre grand jeune homme débile : une lumière, un réconfort, un pardon... l'hostie de propitiation pour son foyer, pour son village, pour le monde inconnu des douleurs et des péchés.

Le sang de l'âme est une semence de grâces.





X V

Les grandes clartés.



Des nuits sans repos ; des journées longues et rapides : chaque heure lente rapprochait de la mort. Quand la mort guette, à l'horizon, le temps, son complice, harcèle la victime.

Nicolas ne quittait plus la chambre, guère plus son lit, sauf parfois à ces midis lumineux de nos hivers, quand le soleil darde, sans chaleur, sur l'espace enneigé ses rayons éblouissants.

Romanie venait s'asseoir près de la chaise-longue où l'infirmier l'accueillait de son meilleur sourire. Elle ne savait plus comment l'appeler ; c'était « Monsieur Nicolas » ou « Nicolas » simplement, ou bien « mon petit Père » ; mais, dans la solitude de sa cuisine on l'entendait murmurer : « Colas ! mon pauvre cher petit Colas !... Jésus, Maria, guérissez notre petit moine ! » Elle avait les yeux rouges constamment ; et que de fois des larmes qu'elle ne sentait même plus, sillonnaient ses vieilles joues, creusées par la fatigue et les souffrances.

Et Nicolas et Romanie se parlaient du ciel qu'ils allaient rejoindre, lui, tout jeune, brisé par la maladie ; elle, toute décrépite, usée par son long travail. Elle se faisait farceuse, alors, la douce fille, pour égayer son cher patient ; elle remémorait leur conversation des adieux :

— On embarquera tous deux à bord des grands chars pour le paradis !

Elle était toute joyeuse, dans sa douleur :

—Quand je l'ai fait rire un brin, confiait-elle à la veuve Chénier, il dort toujours mieux, ses longues nuits sans sommeil, à ce qu'il me dit.

Hélas ! il le disait pour l'encourager.

* * *

Les insomnies se prolongeaient sans répit. Il ne s'en plaignait jamais. Il demandait, le soir, qu'on entr'ouvrit les rideaux de la fenêtre, pour qu'il pût voir un grand morceau du firmament. Toujours, si la neige ne voilait le merveilleux décor, de vives clartés scintillaient au ciel nocturne ; et lorsque la lune en son plein faisait toute claire sa chambre solitaire, et jetait son reflet d'opale sur le blanc scapulaire, près du lit, notre petit moine joignait les mains, écoutait vibrer, lointaine, par-dessus les forêts du nord, la cloche du Monastère... L'illusion le charmait... Il entraît, par le cloître mystérieux, dans la chapelle où la veilleuse rouge montrait le tabernacle ; il s'agenouillait, puis regardait vers le chœur... Il voyait, l'un après l'autre, tous les moines dont il disait le nom, se ranger dans les stalles ; il écoutait la psalmodie lente... *Deus, in adjutorium !* O mon Dieu, venez à mon aide ! Hâtez-vous, mon Dieu ! Parfois, dans la blancheur montante de l'aube froide, sa fièvre s'exaltait... Il croyait près de lui, sur la marche de l'autel, une ombre se prosterner, pleurer, crier pitié dans les versets douloureux... *Miserere !* Il lui tendait ses deux mains secourables. « Aubert, mon frère, est-ce toi qui reviens ? » Cinq heures sonnaient à la vieille église du village ; et l'angelus paroissial ramenait le petit moine aux réalités de sa vie d'immolation... Il soupirait : « Un rêve !... quand sera-ce la vraie rencontre ? »

* * *

Mais Jésus venait, dans l'Hostie, par le chemin de neige et de froidure, jusqu'à sa chambre et dans son cœur. C'était fête, ces matins, dans l'âme résignée de l'héroïque enfant.

Dans le recueillement de cette visite, le bon curé parlait, à voix basse, de l'au delà qu'habite le Seigneur...

—Le ciel, vois-tu, Nicolas, quel rayon de paix et de lumière en descend ? Et plus loin, dans l'immortel azur, quelle joie t'accueillera !... Comme il te sera consolant d'y être arrivé par le sillon de la croix !

—Le ciel ! Quand pourrai-je y monter, mon Père ?

—A l'instant marqué par la Providence, mon fils ; attends-le dans la prière et la sainte impatience.

—Oh ! oui, je l'attends... j'ai mes deux ailes entr'ouvertes, prêtes à l'envol... l'espérance... l'amour...

Cher enfant !

Le vieux prêtre, redescendant l'escalier, se frappait la poitrine : « Seigneur, je ne suis pas digne... je vous porte dans une âme de saint ! »

* * *

D'espace en espace la venue du Maître réconfortait son petit serviteur. Mais aussi, d'heure en heure, la mort s'avavançait d'un pas, d'un pas encore ; et tous la voyaient venir. Et nulle force humaine ne prévaut contre la mort.

Nicolas, calme d'ordinaire, subissait l'influence de la température. Ce jour de tempête, la neige, fouettée par l'ouragan, battait les vitres, obscurcissait toutes les issues de lumière par où s'échappait volontiers, dans l'allégresse d'un essor vers les clartés, l'âme prisonnière du reclus. Le malade n'avait pu reposer de cette longue journée. Son père était revenu, vers le soir, l'encourager :

—Si tu tâchais de dormir, mon enfant.

Il posa sa main sur le front, brûlant de fièvre. Nicolas s'agitait sur sa couche. Soudain, s'immobilisant, le jeune homme fixa ses regards sur un coin de la chambre...

—Oh ! papa, papa, ne parlez plus ! Voici la procession... Que c'est beau ! Mettez-vous à genoux, mon père. Tous les religieux, portant leurs cierges allumés... Du blanc ! du blanc !... les longues coules, les cierges, les murailles du cloître, la neige. Oh ! les jolis papillons blancs qui voudraient butiner les fleurs d'or à la pointe des cierges ! Où sont-ils, les juvénistes ? ah ! ah ! ils sortent de l'église... je les reconnais... tous, tous, sur deux rangs... les petits manteaux blancs. Ils chantent... ils chantent...

oh, comme c'est harmonieux ! *Lumen... ad revelationem*. Aubert, la vois-tu, cette lumière ? Ils passent, joyeux et recueillis... Les petites flammes d'or se reflètent dans leurs yeux. Il y a des anges qui voltigent par-dessus la procession... je les vois... Leurs grandes ailes ne se brûlent pas... ni les petits cierges ne s'inquiètent...

Un silence ; un sourire de l'au delà s'épanouit sur ses lèvres entr'ouvertes. Michel Glandier, désolé tout à la fois et ravi, contemple son fils... La vision reprend :

—Maintenant tous sont rentrés dans l'église : la messe va commencer. Ils soufflent sur leurs cierges : tous s'éteignent... de petites fumées qui sont prises par la grande fumée de l'encensoir, et qui montent vers le ciel. Oh ! le ciel !... le ciel !... le ciel !

Il se tait ; les yeux ardents regardent encore. Puis doucement la tête se penche, les paupières s'abaissent. Nicolas les rouvrit ; il aperçut son père qui priait, à genoux, près du lit. La voix faible murmura :

—Papa, j'ai dormi, je crois ? J'ai rêvé : j'avais un cierge allumé ; j'ai soufflé sur la flamme... C'est comme cela qu'on meurt, n'est-ce pas ? Dieu souffle : la vie s'éteint... Mais quand mon cierge s'est éteint, j'ai vu qu'un autre, tout près, s'allumait... Il me semblait qu'Aubert était près de moi, tenant un cierge tout nouveau... et qu'il l'allumait au mien qui s'est alors comme fondu...

* * *

Le pauvre enfant n'avait plus que cette pensée : revoir Aubert, sauver son âme, et, sa mission finie, monter vers Dieu. Et sans qu'il le sût, il en parlait à sa tante, à la veuve Chénier, à Romanie, à toutes les bonnes âmes qui tour à tour le veillaient.

Sa faiblesse augmentait rapidement. Dans les crises nerveuses et de légers délires, ses paroles inconscientes trahissaient le secret de sa belle âme. Et l'on savait maintenant, on se le racontait avec émotion, que le petit moine allait mourir pour que renaisse à la vie l'âme dévoyée d'Aubert. On entraînait dans sa chambre comme dans un sanctuaire ; on approchait de son lit, croyant toucher à l'autel où lentement s'immolait une victime.

Lorsque madame Chénier eut clairement perçu la réalité, son saisissement fut extrême. Elle se rendit à l'église; c'était là, sous le porche, une radieuse matinée de mai, six ans auparavant, qu'elle abordait le petit Nicolas Glandier partant pour la Trappe, et qu'elle le suppliait, dans un sanglot: « Prie pour mon malheureux enfant. » Sa prière !... Il en avait fait l'objet constant de sa pensée; elle devenait, sur son lit d'agonie, l'héroïque aliment de son oblation. C'était la flamme consumant la substance... et de sa mort devait germer la vie.

La pauvre mère le sentait: son fils, à elle, retrouverait la grâce, mais à quel prix ! Mon Dieu, mon Dieu, que vous achetez cher le salut d'une âme ! Voulant offrir, elle aussi, sacrifice pour sacrifice, mère admirable; comprenant l'immense douleur de celui dont le fils unique allait mourir, elle pria: « Seigneur, rendez votre grâce à mon enfant... et prenez-le dans votre paradis... à l'abri du mal... pour que le petit moine guérisse... et vous serve dans son monastère... »

Dieu l'exaucerait, en partie.

Le pacte consenti demandait l'holocauste complet; mais des joies imprévues consoleraient les adieux.

* * *

Une après-midi de soleil, de froid sec, de bleu calme sur l'espace, aux approches de Noël, la vieille bonne entra, hors d'haleine:

—Colas, mon petit Colas !... Oh! qu'est-ce que je dis ? Monsieur Nicolas...

—Mais non, Romanie: « petit Colas » comme autrefois... c'est ça que j'aime.

—Ecoute, petit Colas, la belle visite...

Des pas, des paroles: « Chut! Chut!... frappe pas tant des pieds, mon petit garçon ! »

L'escalier se remplit; et dans la chambre paraissent Luc Savigny, Régine, portant leur petite Rosa sur le bras; Stéphane, Gérard, Jean-Paul, Florimond et Mariette, sa jeune épouse, et la tante Espérance, et l'oncle Godefroy, et Fridolin, Michel, le papa Glandier... la chambre est pleine; il en reste sur le palier... « Bonjour, Colas! Bonjour! Bonjour! » De la joie; de l'émotion; des phrases naïves, quand il n'y a pas de mots pour les sensations profondes...

—Comment!... vous tous!... de si loin !

—Tu sais, Nicolas, dit Florimond, j'ai bûché, quasiment nuit et jour, un char plein de mon meilleur bouleau pour payer nos *passes*.

—Et figure-toi, Colas, fait Savigny, le père Villeneuve qui soignera nos animaux jusqu'après les fêtes... si c'est pas du bon monde, les colons !

—Ah! oui, du bon monde, en notre Canada... on se retrouvera... tous... tous... au ciel...

—Rien ne presse, vois-tu, Nicolas: faut d'abord que je finisse ma terre, affirme Florimond.

—Puis, dehors, ajoute Luc: c'est glacé; monter par ce gros froid! c'est loin, c'est loin, chez Saint Pierre !

Ils plaisantent à dessein pour réjouir le malade, et pour tromper leur poignante pitié. Car le jeune homme, à demi-couché sur son lit, n'est plus qu'un spectre douloureux.

Déjà cette visite le fatigue; une faiblesse l'étourdit; la tante humecte les tempes en feu, de compresses de vinaigre; elle fait respirer de l'éther. Rien n'est triste et ne trahit la mort comme ces relents de médecine. On se retire, sans bruit. Des larmes coulent; les petits cousins sont décontenancés; Stéphan a cette parole dure que Nicolas n'a pas entendue:

—Maman, c'est-il qu'il va mourir ?

* * *

Noël montait à l'horizon. Il y avait eu, la veille, grand vent d'ouest et *poudrerie*. Puis, dans l'après-midi, se tassaient au firmament des nuages sombres. A l'heure du couchant, Nicolas découvrit, curieux effet de lumière, un petit coin du ciel rose et or, tout seul, parmi les masses noires. Il en eut une joie d'enfant.

—Viens voir, Romanie, ce jeu de soleil.

La vieille servante rangeait à la bonne place, comme chaque soir, sur le dossier de la chaise, le grand scapulaire blanc, tel que le désirait le malade, pour la vision consolante de ses nuits; elle leva les yeux vers la fenêtre:

—Ecoute, petit Colas: m'est avis, c'est un signe de miracle... Un bonheur s'en vient, c'est sûr.

Elle disait vrai.

Tous ont pris le souper ; ils veilleront jusqu'à la messe de minuit. Fridolin dans la chambre de son frère adoptif, entretient le cher infirme. Celui-ci demanda soudain :

— Si Luc me chantait mon cantique... tu sais, *Les chants du Soir*, je l'écouterais, d'ici, avec tant de bonheur.

Fridolin descendit. Le bon Savigny, de sa belle voix de ténor, entonna la romance. Les paroles et l'harmonie très mélodieuse montèrent dans le silence et dans la chaleur douce du foyer vers le petit moine alité.

« J'écoute... c'est le soir : toutes les voix lointaines
Reprennent pour leur Dieu le cantique infini.
Voix du ciel, voix du sol, des forêts et des plaines,
Dans un accord béni.
J'écoute... Viens, mon âme, et referme tes ailes.
Quand se taisent les bruits sur toute fin du jour,
Dans l'unisson divin des harpes éternelles,
Module ton amour.

* * *

Chante l'heureuse enfance et la jeunesse heureuse,
Quand Jésus vint du ciel reposer dans ton cœur ;
Chante l'âge vaillant sur la mer orageuse
D'où l'on sortit vainqueur.
Et d'étape en étape, et d'heure en heure lente,
Marchant plus loin toujours vers un immense espoir,
Pèlerin d'ici-bas, fais halte sous la tente ;
Regarde : c'est le soir.

* * *

Chante le cloître aimé, la Vierge, ton Etoile,
Et l'ange fraternel qui berça ton sommeil.
Chante l'aube, soudain, que l'orient dévoile...
Debout : c'est le réveil !
Oh, clartés ! rayons purs ! oh, les sublimes joies !
Plus de soir, plus de nuit : des firmaments tout bleus !
C'est le ciel qui sourit tout au bout de tes voies...
Chante, chante : c'est Dieu ! »

Michel Glandier s'émut.

« Le ciel... tout au bout de tes voies... » Son fils écrit cela dans la joie sereine de sa solitude, là-bas.

L'heure était venue de ce départ, de cette arrivée... dans les firmaments bleus.

Il sortit, voulant cacher ses larmes.

La nuit de Noël s'éclairait; le vent plus calme, venant maintenant de l'est, dispersait les nuages; la pleine lune brillait; des étoiles impatientes s'accrochaient partout au grand dôme et souriaient à la terre: le Sauveur allait naître! Il fallait pour cette allégresse leur scintillement joyeux.

Glandier vit distinctement une silhouette près de la remise à bois. L'ombre s'avança vers lui: il reconnut Aubert.

Il ne s'en étonne point; il lui semble qu'il l'attendait... Il ne se révolte pas, non plus: depuis deux mois la parole, l'exemple de son saint enfant, le martyr volontaire, ont transformé son âme. Le sacrifice pour Dieu: ce chrétien le comprend, l'admire, se sent le courage de l'accomplir. Le pardon est dans son cœur: il sera, sans effort, sur ses lèvres...

Et le jeune homme, mal vêtu, hâve, grelottant, balbutia:

—Monsieur Glandier, vous avez pitié des malheureux, (tous lui reconnaissent cette belle qualité) et je le suis, malheureux... sans refuge, sans rien... j'ai songé à vous qui êtes bon... je n'osais frapper à votre porte: il y a du monde...

Michel s'empressa:

—Sois le bienvenu, Aubert; viens d'abord te chauffer; tu n'auras pas soupé, peut-être pas diné, pauvre ami.

Il le conduisit à la cuisine, par l'extérieur.

—Tu sais: Nicolas est ici.

—Nicolas! il n'est donc plus à la Trappe?

—Il est malade...

Glandier n'en put dire davantage. Toute sa douleur remontait ; il se contenta, recommanda son protégé :

—Romanie, soignez bien ce brave garçon.

—Aubert ! Aubert ! s'exclama la bonne vieille, dévisageant ce mendiant, c'est toi donc, mon petit ? Oh ! que c'est bien de revenir, comme ça. Ta maman sera-t-elle contente, un peu ! Réchauffe-toi, mon fils ; approche du poêle... puis tu vas manger aussi... tiens, prends d'abord cette tasse de thé... est-il sucré à ton goût, mon petit ? est-il chaud assez ? Jésus ! Maria ! qu'il y a donc encore de belles nuits de Noël sur notre terre ! Voilà cette petite brebis écartée qui nous revient.

La bonne vieille ne tarissait pas ; son cœur tout de charité, de miséricorde, d'inlassable pitié, comprenait que ça allait être la grande nuit du pardon.

Aubert fut tout remué de cette arrivée délicieuse dans la maison Glandier... Le miracle de l'amour travaillait son âme.

Michel, monté chez son fils, l'informait avec précaution de la présence du jeune homme.

—Lui ! chez nous, papa ?... Quelle douce joie !... Oh ! le beau Noël ! qu'il vienne ! qu'il vienne !

* * *

Aubert gravit les marches ; il tremble, il est confus, il est heureux ; il a peur et confiance. Il avouera, plus tard : « Je croyais entrer chez le bon Dieu. »

Il s'arrête au seuil. Nicolas lui tend ses deux bras décharnés :

—O mon frère, c'est toi ?... Le petit coin du ciel rose et or !... Aubert, depuis six ans je prie pour toi... Depuis deux mois j'attends cette minute de joie... tu me la donnes... merci !... Aubert... viens plus près... je meurs lentement... écoute... n'en dis rien... ce sera notre secret... mon pauvre petit... je meurs, heureux... pour toi...

—O Nicolas ! c'est donc pour cela que je me suis senti poussé de venir ? Si tu savais... ma triste vie !

Le prodigue repentant tombe à genoux, près de cette couche glorieuse de la souffrance volontaire. Il pleure... Il est sauvé !

D'autres genoux, déjà, près de ce lit, devant la victime, se sont pliés ; d'autres larmes ont jailli.

Nicolas poursuit, à voix basse et pénible :

—Aubert, je t'ai vu... le grand chemin du plaisir coupable...

—C'était vrai, murmure l'infortuné.

—Tu passais... je t'ai appelé... tu t'es moqué...

—C'est vrai, Nicolas : ton souvenir m'est revenu... je le repoussais.

—Notre-Seigneur t'a poursuivi de sa pitié...

—Oh ! Oui, oui, sanglote le malheureux ; oui, Nicolas, petit Colas... Mon coeur n'est pas si mauvais qu'on le croyait.

—Un abîme s'est ouvert...

—C'est vrai, c'est vrai. Nicolas, comment sais-tu ? j'ai voulu me noyer !

—La croix de Jésus t'a sauvé. Regarde, mon pauvre ami : c'est lui, ton Sauveur...

Le doux malade présente son petit crucifix. Aubert, humblement, baise la croix. Il se relève ; ce contact béni l'a ressuscité :

—Nicolas, que dois-je faire ?

—Va, mon frère, les minutes sont courtes, va trouver notre bon curé ; tu lui diras : « Le petit moine m'envoie vers vous. »

—J'irai, Nicolas.

Il veut sortir...

—Aubert, prends mes habits ; les tiens sont fatigués de la longue route.

—Mais toi ?

—Oh ! moi, je n'en aurai plus besoin !

* * *

Le prêtre récitait son bréviaire à la sacristie :

—Aubert ! Ah ! je savais que tu viendrais.

—Eh ! oui, monsieur le curé... le petit moine...

Il ne put achever.

—Dieu soit loué, mon fils !

Le vieillard lui prend les deux mains dans les siennes. Il se souvient que le coeur s'ouvre à la façon des roses, sous les doigts délicats du soleil de charité :

—Viens, mon enfant : à genoux, veux-tu ? Nous allons parler tout doucement...

Dialogue sublime. Dieu l'entend. Dieu s'incline. Le coeur reçoit la chaleur vivifiante, la rosée fraîche du repentir et du pardon.

* * *

Madame Chénier, avertie par Michel, rejoignit son fils à l'église. La mère et son enfant ont reçu la communion qui donne le bonheur.

Des voix jeunes, dans la maison de Dieu, chantaient la gloire du Seigneur et la paix à nos bonnes volontés...

Noël ! Fête de l'amour !

* * *

Et dans cette nuit d'amour et de lumière, quand tout renaissait à la joie sainte, le petit moine agonisait suavement.

Très calme, mais d'une extrême faiblesse, il souriait, prononçait par intervalle : « Le ciel... le ciel ! »

Au retour de la messe, quand son père lui dit que, vers les huit heures, monsieur le curé lui porterait le bon Dieu, il avait murmuré : « dans l'Hostie... pour la dernière fois... puis Jésus, le voir... au ciel. »

Il eut encore pour chacun son petit mot spécial.

A Fridolin : « Plus tard, quand tu seras prêtre... »

Au cousin Michel : « Plus tard, quand tu seras chef de famille... »

A Gérard : « Plus tard, quand tu seras trappiste... »

Plus tard, plus tard... et tous, dans ce *plus tard* réalisé, se rappelleront la nuit de Noël, quand Nicolas qui se mourait, leur distribuait en souvenir, parcelles d'héritage, ses bons conseils.

Il appela, d'une voix douce :

—Luc, Régine, êtes-vous là ?

—Oui, oui, tous les deux, nous sommes ici, Nicolas.

—Je caresserai votre petit Noël parmi les anges.

Il avait, dans son agonie, de ces charmantes délicatesses de coeur.

Lorsque madame Chénier et son fils se présentèrent, le malade, épuisé, les vit à peine. La veuve esseyà de parler, dans sa vive émotion :

—Nicolas, je te remercie pour ma grande joie retrouvée.

Il avait souri, ouvert les yeux, donné son bon regard.

Aubert se pencha :

—Nicolas, tu m'as sauvé... j'ai toute mon âme dans la lumière.

Lui, très faiblement, montra le crucifix.

Aubert ajouta :

—Nicolas, je songe à la Trappe.

A cette parole, le malade tressaillit ; il articula distinctement :

—J'ai vu le Christ te revêtir de notre bure.

Il eut la force de tendre son blanc scapulaire qu'il tenait près de lui. Aubert le baisa longuement ; il l'appliqua sur son cœur.

Le malade ferma les yeux : trop de bonheur le faisait défaillir.

* * *

Il y avait, ce matin du 25 décembre, à l'horizon de l'est, un immense reflet rouge, voilé de brume claire. Du silence et du mystère : le recueillement de la nature. Un traîneau passait dans la campagne blanche ; les grelots à trois notes chantaient Noël. Le traîneau portait le prêtre et l'Eucharistie ; il gravit la côte vers la maison frileuse sous les ormes givrés. La clochette tinta dans l'escalier « Chrétiens, voici votre Dieu ! » Le curé déposa le ciboire sur la nappe blanche.

Et alors, alors seulement, regardant son petit malade, une indicible émotion le saisit au cœur.

Sur la couchette qu'une main pieuse avait ornée de lilas blancs et de roses-neige parfaitement imités, Nicolas reposait, revêtu d'une longue robe de laine blanche et du grand scapulaire blanc d'oblat trappiste.

Cette robe de moine était la surprise maternelle de la vieille Romanie qui l'avait taillée, cousue, péniblement, en secret, dans les froides soirées de sa mansarde. Elle était venue, ce matin, la pauvre femme, tout en pleurs, tenant sur ses deux bras tendus cet habit monacal : « Petit Colas, pour ton Noël ! » puis s'en était allée, sanglotant.

Luc et Fridolin, pieusement, et tremblant, et pleurant, avaient habillé de sa blanche livrée leur petit moine radieux.

Monsieur le curé s'essuya les yeux, prit l'Hostie.

Nicolas a communiqué. Tout est consommé. Le ciel va s'ouvrir.

* * *

Le voile de brume sur l'orient s'est déchiré. Tout l'espace, aussitôt, s'est éclairé d'un merveilleux soleil jailli des lointains rouges. La neige durcie reflète sa vive lumière, et des clartés, messagères du ciel, envahissent la chambre mortuaire.

Mortuaire.

Car le petit moine a, de lui-même, joint les mains. Il ouvre soudain les yeux...

Que voit-il, par la fenêtre, dans l'immense espace rayonnant? Pourquoi ce frémissement léger de ses lèvres pâles... et l'immatériel sourire de l'au delà ?

Tous, à genoux, contemplent cette extase. Ils prient.

Le prêtre, debout, bénit d'un long signe de croix le frère Nicolas immobile: *Te suscipiat !* Que ton Jésus te reçoive !

L'âme s'est envolée vers les grandes clartés.

.....

L'on vint se recommander au petit moine exposé, blême et souriant, dans ses blancs habits.

Aubert demanda et obtint de creuser dans la terre gelée la tombe de Nicolas.

Et lorsque le tertre glacé, déjà recouvert de ses blanches corolles de neige, eut reçu sa prière et ses larmes d'adieu; lorsque la croix, signe de salut, gage d'immortelle jeunesse, eut accueilli son baiser contrit, alors, résolu, sentant revivre dans l'hiver de ses fautes pardonnées, le printemps nouveau de l'expiation, Aubert quitta sa mère qui le bénit:

—Va, mon fils... pour le cloître, pour Dieu, je te laisse partir... heureuse, dans ma douleur !

Elle ajouta, seule, regardant l'azur ensoleillé:

—O Nicolas, sois l'ange de son bonheur !

.....

Et depuis lors, dans les neiges du cimetière, un sentier conduit jusqu'à la tombe du petit moine; et devant le tumulus sur lequel s'entassaient les flocons immaculés, l'empreinte des genoux se renouvelle toujours.

Et quand le joyeux avril réveille la terre et caresse les endormis dans l'argile froide, les petits Raoul et les petits Jean-Baptiste nouveaux cueillent, près du ruisseau des Glandier, les floraisons printanières; ils partent les offrir au petit moine; leurs voix naïves se croisent, comme jadis: « Regarde voir, Colas, si c'est beau ! » — « Et sens l'odeur ! »

Et de son clair paradis, Nicolas s'incline pour leur sourire.

Cette tombe est un lieu de pèlerinage.

A l'étranger qui s'en étonne, on raconte la touchante histoire: « Sous la croix repose un mort qui ne vécut pas vingt ans... et qui souffrit, par amour, pour le salut d'un autre. »

Et dans l'intime des foyers chrétiens, en la vieille paroisse, les âmes douloureuses — leur nombre est si grand ! — font cette prière, douce comme une complainte:

Reviens !

Reviens du ciel, petit Colas !
Vois nous grayir, pauvres et las,
Ce dur chemin de l'existence.

O toi, vaillant, qui sus mourir
Pour que germât notre avenir,
Sois notre Foi ! Sois l'Espérance !

Table



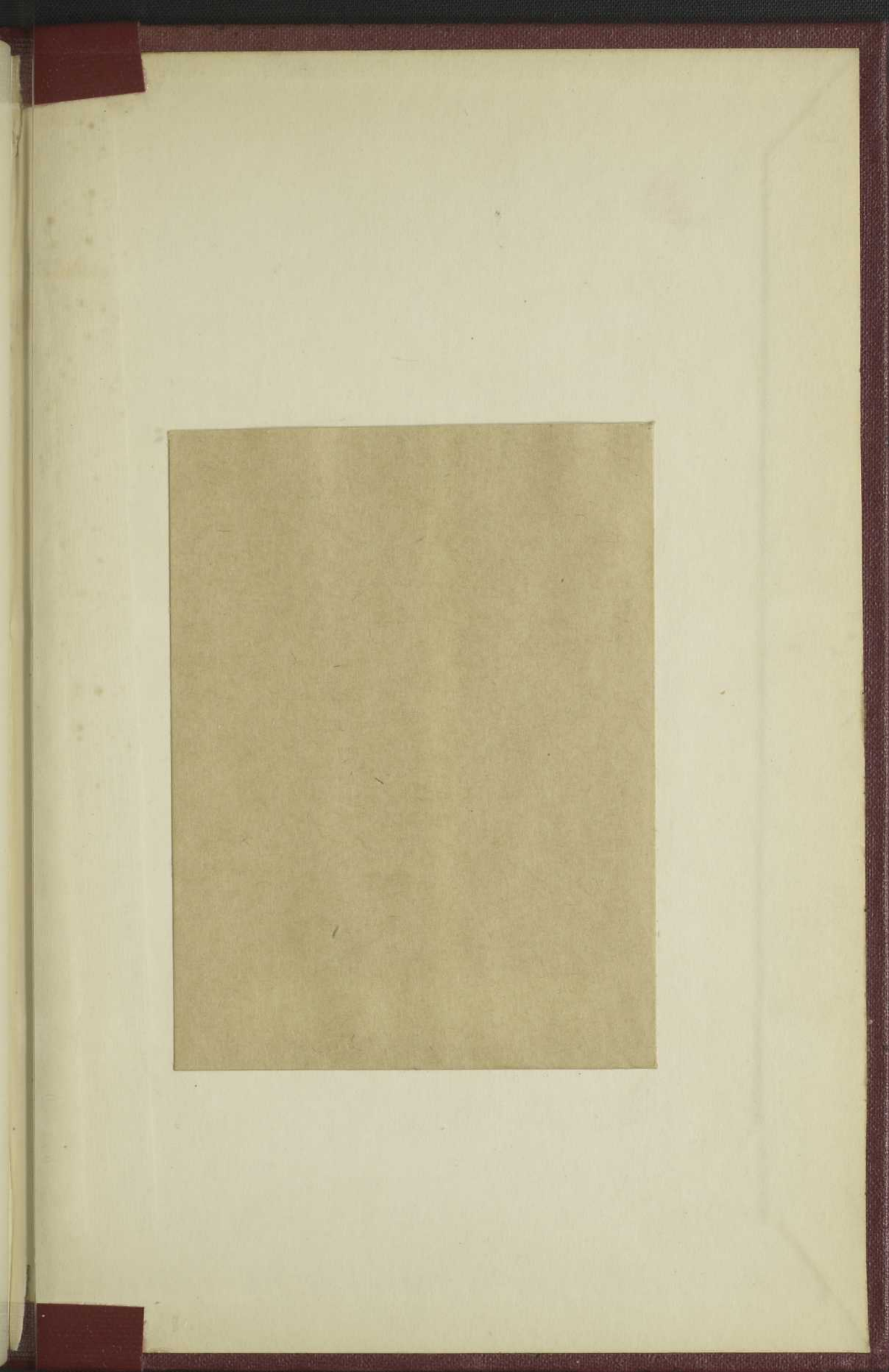
I	LUEUR SUR L'HORIZON.....	9
II	TOUTE LA LUMIÈRE.....	18
III	ET LE SENTIER S'OUVRE.....	26
IV	HÉROÏSME D'ENFANT.....	34
V	VERS L'OASIS.....	45
VI	O JERUSALEM !.....	53
VII	DANS L'HARMONIE DES PSAUMES.....	64
VIII	ET LA POÉSIE DU DÉSERT.....	74
IX	UNE NUIT DANS LES BOIS.....	84
X	JOIES ET DOULEURS.....	95
XI	CRÉPUSCULE.....	109
XII	L'OMBRE DE LA TERRE.....	116
XIII	LA MAISON BLANCHE SOUS LES CYPRÈS.....	124
XIV	LE SANG DE L'ÂME.....	137
XV	LES GRANDES CLARTÉS.....	145

IMPRIMERIE
ERNEST TREMBLAY
QUÉBEC









BNQ



000 431 045